

COLLECTION D'ÉTUDES, DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

EDWARD M. BRADY
ANCIEN AGENT SECRET DU SINN FEIN

LE
SECRET SERVICE IRLANDAIS
EN ANGLETERRE
(1919-1921)

TRADUIT PAR MICHEL DE L'ÉPINE



PRÉFACE DE SIR BASIL THOMSON
CHEF DE L'INTELLIGENCE SERVICE

PAYOT, PARIS

**LE SECRET SERVICE IRLANDAIS
EN ANGLETERRE**

1919-1921

A LA MÊME LIBRAIRIE

- SIR BASIL THOMSON, ancien chef de l'Intelligence Service. — **La Chasse aux Espions.** Mes Souvenirs de Scotland Yard (1914-1919) 18 fr.
- R. H. BRUCE LOCKHART, consul de Grande-Bretagne à Moscou. — **Mémoires d'un agent britannique en Russie,** 1912-1918 25 fr.
- LOWELL THOMAS. — **La Campagne du Colonel Lawrence** (Arabie déserte, 1916-1919) 24 fr.
- COLONEL T.-E. LAWRENCE. — **La Révolte dans le désert,** 1916-1918 32 fr.
- CAPITAINE KARL SPINDLER, commandant du croiseur auxiliaire allemand *Lübau*. — **Le Vaisseau fantôme.** Episode du complot de sir Roger Casement et de la révolte irlandaise de Pâques 1916 18 fr.
- LIEUTENANT DE VAISSEAU VON RINTELEN, de la marine impériale allemande. — **Mes Souvenirs de Guerre secrète** (The Dark Invader). Préface du major A. E. W. Mason 20 fr.
- J. HERON LEPPER. — **Les Sociétés secrètes,** de l'Antiquité à nos jours 25 fr.
- CONTRE-AMIRAL GORDON CAMPBELL. — **Mes Navires mystérieux.** Préface du vice-amiral Grasset et de l'amiral sir Lewis Bayly. 18 fr.
- SIR GEORGE ARTHUR. — **Kitchener et la Guerre** (1914-1916). Préfaces de M. Raymond Poincaré, du maréchal Joffre et du maréchal Haig 18 fr.
- WINSTON-S. CHURCHILL, ancien premier lord de l'Amirauté, chancelier de l'Échiquier. — **La Crise Mondiale.** Tome I : 1911-1915. Tome II : 1915. Tome III : 1916-1918. Tome IV : 1919. Les 4 volumes ensemble 127 fr.
- MARÉCHAL SIR HENRY WILSON. — **Journal,** publié par le major-général sir C. E. Calwell 40 fr.
- GÉNÉRAL E. HOWARD GORGES, officier de la Légion d'Honneur, commandant le « West African Regiment », 1914-1916. — **La Guerre dans l'Ouest Africain.** Togo, août 1914. Cameroun, 1914-1916. 18 fr.
- MAJOR GÉNÉRAL E. B. ASHMORE, ancien commandant de la Défense Antiaérienne de Londres. — **Défense antiaérienne** 16 fr.
- CAPITAINE L. V. S. BLACKER. — **Mes Patrouilles secrètes en Haute-Asie** 20 fr.
- J. C. SILBER. — **Les Armes invisibles.** Souvenirs d'un espion allemand au War Office, de 1914 à 1919 18 fr.

COLLECTION D'ÉTUDES, DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

EDWARD M. BRADY
Ancien Agent secret du Sinn Fein

LE
SECRET SERVICE IRLANDAIS
EN ANGLETERRE
1919-1921

PRÉFACE DE SIR BASIL THOMSON
Chef de l'Intelligence Service

TRADUIT PAR MICHEL DE L'ÉPINE



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1933
Tous droits réservés

PREFACE

En présentant aux lecteurs français ce livre écrit par un nationaliste extrémiste irlandais (1), il paraît justifié de faire table rase de certains préjugés sur l'Irlande, encore répandus en France et en d'autres pays, y compris les Etats-Unis. Il n'y a pas une Irlande, il y en a deux : l'Etat libre d'Irlande, comprenant les provinces de Leinster, Munster, Connaught et les trois comtés méridionaux de l'Ulster, avec une population légèrement inférieure à trois millions d'habitants; et l'Irlande du Nord, comprenant les six autres comtés de l'Ulster, dont le chiffre de population dépasse de peu un million et quart. La capitale de l'Etat libre est Dublin; celle de l'Irlande du Nord, Belfast. Chacun de ces Etats a son propre Parlement; chacun est soumis à la suzeraineté de la Couronne britannique.

La division de cette île relativement petite en deux Etats distincts remonte à 1922; jusqu'à cette date, l'île tout entière avait été gouvernée, pendant près de quatre siècles, par le Parlement britannique. Le lecteur jugera par lui-même dans quelle mesure l'auteur de ce petit volume et ceux qui partageaient ses vues politiques furent la cause de ce changement.

1. *Ireland's Secret Service in England.*

Premier tirage, septembre 1933.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Quant aux raisons de la division de l'île en deux « dominions » distincts de la Couronne britannique, il convient de les rechercher dans l'histoire de la race et dans ses religions.

La conquête de l'Angleterre par Rome ne s'étendit point jusqu'à l'Irlande, et l'histoire de celle-ci est peu connue avant les invasions des Norvégiens et des Danois vers la fin du VIII^e siècle. Les envahisseurs occupèrent le pays pendant près de trois siècles, mais de façon précaire et en furent chassés après la bataille de Clontarf en 1014.

Si la domination romaine n'atteignit pas l'Irlande, c'est cependant par les Romains que les Irlandais devinrent chrétiens. Leur premier missionnaire, saint Patrice, était un esclave romain né en Angleterre vers 389. A l'âge de seize ans il fut emmené en Irlande par son maître; six années plus tard il réussit à s'échapper et gagna la Gaule. En 432 il fut sacré évêque à Auxerre et s'en vint en Irlande pour y prêcher le christianisme.

Après l'expulsion des Scandinaves, les chefs irlandais (pompeusement appelés « rois » par les Irlandais du temps, bien que, à l'instar de leurs sujets, ils vécussent sordidement dans des cabanes de torchis), commencèrent à se combattre entre eux avec des succès variés, jusqu'à ce qu'en 1152 le roi détrôné de Leinster rendit visite à Henri II, roi normand d'Angleterre, qu'il supplia de l'aider à reconquérir sa suprématie par la force des armes. Henri II y ayant consenti, ce chef irlandais, Dermot, prit à son service

Richard de Clare, comte normand de Pembroke, connu plus tard sous le surnom de Strongbow (1), qui débarqua à Waterford le 23 août 1170 avec deux cents chevaliers et mille fantassins, et reconquit Leinster pour Dermot dont il épousa la fille. Il s'établit dans le pays. Deux ans après, Henri II lui-même débarqua en Irlande avec des effectifs plus nombreux que ceux de Strongbow et reçut l'hommage-lige des différents « rois » irlandais.

La domination anglo-normande subit bien des vicissitudes au cours des siècles suivants; au début du XV^e siècle, elle était limitée au territoire connu sous le nom d'« Enclos anglais », d'une superficie de six cents milles carrés. Sous le règne de Henry VII (1485-1509), elle fut largement étendue et l'administration anglicisée par le vice-roi Robert Poyning, qui convoqua la diète de Drogheda. Celle-ci décida que le Parlement irlandais serait dépendant du Parlement d'Angleterre et lui serait subordonné. Une diète ultérieure conféra à Henry VIII le titre de roi d'Irlande.

A diverses dates au cours des siècles ultérieurs, les Irlandais regimbèrent contre leurs rapports avec l'Angleterre; il y eut à quelques reprises des rébellions locales qui furent réprimées avec la sévérité de l'époque, mais les députés irlandais continuèrent à siéger à la Chambre des Communes britannique, les régiments irlandais continuèrent à combattre bravement et loyalement dans les rangs de l'armée britan-

1. Mot à mot : arc solide.

nique et des Irlandais, au nombre de plusieurs milliers, continuèrent à servir dans les services civils ou la police britanniques. Il en fut de même jusqu'à la période qu'embrasse ce livre, et il en est encore ainsi aujourd'hui.

Les Irlandais ne forment pas un peuple homogène. Vers la fin de l'âge de bronze, une race celtique, les Goidels, envahirent l'Irlande. Au début de l'âge du fer, des Bretons, venant du Sud de la Grande-Bretagne, colonisèrent vers le sud-est de l'île, tandis que des Picts, venant du Nord, en firent autant dans la partie septentrionale. Vers la fin de l'occupation romaine de la Grande-Bretagne, la tribu dominante était celle des Scoti qui, par la suite, s'installèrent en Ecosse. Plus tard encore, un flot continu d'immigrants passa de l'Ecosse occidentale en Ulster, refoulant peu à peu les autochtones irlandais, tous agriculteurs, et créant les fameux docks de construction maritime et usines de Belfast. Ces immigrants écossais étaient des protestants rigides, alors que les Irlandais du Sud étaient en majeure partie catholiques. Il y avait aussi peu de chances qu'ils fusionnent en une unité nationale, qu'il y en a pour fondre l'huile dans l'eau.

La question irlandaise avait été une épine dans le flanc des gouvernements britanniques pendant plus d'une génération. L'Irlande envoyait à la Chambre des Communes britannique quelque soixante députés, en majeure partie partisans du gouvernement autonome, qui s'ingénierent malicieusement à faire de l'obstruction parlementaire pendant toute la seconde

moitié du XIX^e siècle. Le mouvement fenian, que j'ai tout juste l'âge de me rappeler, entama une campagne d'hostilités contre l'Angleterre, terminée par une attaque contre le château de Chester, dans le dessein d'y prendre des armes; ce mouvement fut enrayé par l'application énergique des lois pénales. La Ligue agraire, dont l'action était dirigée contre les propriétaires fonciers anglais en Irlande, s'éteignit à son tour. Mais il y avait toujours eu une « question irlandaise », pendant près d'un siècle.

Il est d'usage en Grande-Bretagne d'offrir un exemplaire de chaque « Livre bleu » édité par l'imprimerie du Parlement à chaque membre de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes. Les exemplaires envoyés à mon père, en sa qualité de membre de la Chambre des Lords, étaient déposés dans une petite pièce. Celle-ci étant encombrée, un « jour de destruction » fut décidé; nous nous mîmes, mes frères et moi, à la besogne pour faire une première discrimination, sur cette base que tout opuscule faisant mention de l'Irlande irait au feu, sorte d'holocauste préliminaire au tri ultérieur. Nous constatâmes que les deux tiers des Livres bleus traitaient de questions irlandaises, et leur autodafé mit fin à l'encombrement. C'était une indication du degré auquel l'agitation irlandaise avait réussi à bloquer les rouages du gouvernement pendant le règne de la reine Victoria. Le premier projet de Home Rule (1), présenté par

1. Home Rule : Gouvernement autonome de l'Irlande.

M. Gladstone, fut un essai de remède, mais il fut rejeté et le Ministère Gladstone dut se démettre.

L'Irlande continua néanmoins à réclamer le Home Rule; aussi, quand un gouvernement libéral revint au pouvoir avec une large majorité, un nouveau décret fut-il proposé, qui accordait à l'Irlande un Parlement séparé pour l'ensemble de l'île. Les catholiques du Sud y auraient une grosse majorité. Les habitants de l'Ulster furent si opposés à un projet qui les transformerait en vaches à lait pour la trésorerie irlandaise à Dublin, qu'ils commencèrent à mobiliser en vue d'une guerre civile. Cette guerre aurait été dure et mauvaise; le résultat final en eût été douteux, car les Irlandais du Sud auraient été à même de recevoir des subventions et des munitions des Irlandais d'Amérique, décidés à faire de l'Irlande une république indépendante de la Couronne d'Angleterre; et cette prétention n'eût jamais été admise par les Libéraux anglais. Telle était la position au début de la guerre de 1914.

L'appel aux volontaires destinés à former la première armée Kitchener fut magnifiquement suivi de part et d'autre; les bureaux de recrutement de Belfast et de Dublin furent assiégés par de jeunes hommes, la fleur du pays, ardemment désireux de s'enrôler et de se battre sous le pavillon britannique contre l'ennemi commun. Toutes leurs dissensions intestines paraissaient oubliées; d'aucuns pensaient qu'après cette fraternité d'armes elles ne reprendraient jamais plus, ou qu'en tout cas elles ne pourraient reprendre avec la même âpreté. Les régiments

irlandais, qu'ils fussent du Nord ou du Midi, combattirent magnifiquement, mais subirent de lourdes pertes en tués, blessés ou prisonniers. Tout aurait pu s'arranger sans la sinistre influence des Irlandais établis aux Etats-Unis, qui avaient quitté l'Irlande pendant les années de famine subies par la génération antérieure et avaient été élevés dans la haine de la loi anglaise, à l'égal d'un véritable dogme religieux. Le Clan-na-Gaël était encore une force active en Amérique. Certains de ses membres avaient atteint à la puissance politique (et à la fortune qui, en ce pays, accompagne le pouvoir). Ils étaient toujours prêts à souscrire généreusement à toute quête qui eût pour objets la rébellion à main armée contre la puissance anglaise et l'établissement d'une république irlandaise indépendante. Ayant payé les violons, ces Irlando-Américains comptaient bien avoir le droit de commander la musique. L'Irlande, à leur point de vue, pourrait devenir un nouveau terrain vierge où semer des influences politiques secrètes et récolter le pouvoir et l'argent qui coulent dans les poches de tout « patron » politique aux Etats-Unis.

Pendant les deux premières années de la Guerre, l'Amérique s'était enrichie à vendre des munitions de guerre aux Alliés. Etant alors un pays neutre sans sympathies marquées pour l'un ou l'autre belligérant, elle était également disposée à faire affaire avec les Puissances Centrales si celles-ci étaient prêtes à payer et à envoyer des bateaux ravitailleurs. Mais, comme les Alliés étaient maîtres de la mer,

cette source supplémentaire de bénéfices fut tarie.

Après le premier trimestre de guerre, les Allemands eux-mêmes manquèrent de munitions pour une guerre de tranchées prolongée et commencèrent à s'inquiéter sérieusement du flot de munitions américaines parvenant à leurs ennemis, et particulièrement des obus en acier qui éclataient de façon spécialement dangereuse. Les remontrances du comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, n'ayant pas réussi à obtenir d'autre satisfaction que la réponse qu'il était libre d'acheter des munitions, tout comme les Alliés, — réplique qui ne fit que jeter de l'huile sur le feu, — l'Amérique en vint à être regardée par Berlin comme l'ennemi secret contre lequel toute sorte de guerre clandestine serait justifiée.

Or, à l'état-major naval allemand appartenait un officier qui parlait l'anglais couramment et avait été en Amérique. On lui offrit une mission secrète à l'étranger, la mission de s'opposer, par tous les moyens réalisables sur place, à l'embarquement des munitions destinées aux Alliés. Personne, mieux que le capitaine von Rintelen, n'eût pu être choisi pour ce métier, aussi déplaisant pour un officier de marine, que dangereux. Rintelen était avisé, courageux et ingénieux; de plus, on lui avait donné carte blanche. Son premier acte, à son arrivée à New-York, fut d'ouvrir un bureau d'achat de munitions, à titre de couverture de ses opérations secrètes. Ce n'est pas ici le lieu de les décrire en détail; qu'il suffise de mentionner qu'il participa à l'incendie de nombre de navires à muni-

tions en pleine mer; qu'il détruisit par le feu le principal quai d'embarquement à New-York et mit sur pied maint autre acte de sabotage. Parmi les dockers de New-York comptaient bien des Irlandais, dont il fut aisé de s'assurer le concours sous le prétexte qu'ils servaient les intérêts de leur pays en nuisant à l'Angleterre. Rintelen s'efforça de pousser les Mexicains à déclarer la guerre aux États-Unis et réussit à fomenter chez les dockers irlandais une grève qui gêna sérieusement l'embarquement des munitions. L'ambassadeur von Bernstorff était parfaitement au courant de son activité (encore que, par la suite, il eût nié en avoir eu connaissance), mais il était fortement engagé dans un essai de mobilisation des Irlando-Américains vers un autre but : une rébellion en Irlande en vue d'y faire maintenir des troupes britanniques. Les chefs du Clan-na-Gaël étaient tout disposés à entrer dans ses vues, sous réserve qu'ils puissent compter sur l'Allemagne pour leur fournir l'armement nécessaire et un appui militaire.

Tout ceci était connu de nous en Angleterre, grâce aux propres messages que Bernstorff passait à Berlin tous les jours à travers l'éther, en code chiffré. Nous connaissions les noms des conspirateurs, la nature des secours promis par les Allemands et la date fixée pour la rébellion, car nous avions décrypté la clef du code secret germanique; ce fut là l'arme la plus importante utilisée pendant la guerre, car, en définitive, elle amena l'Amérique aux côtés des Alliés au moment où le capital humain de ceux-ci commençait à manquer.

Pour étrange que cela paraisse, et bien qu'en mainte circonstance nous eussions agi en fonction des renseignements captés, jamais il ne vint à l'esprit des Allemands que leurs messages étaient interceptés et déchiffrés; ils attribuèrent les fuites à des traîtres dans leur propre personnel et ne changèrent point leur code secret.

Au début de 1916, une figure nouvelle apparut dans le réseau embrouillé des intrigues irlandaises, sir Roger Casement, ancien consul du gouvernement britannique à l'étranger, décoré pour les services rendus et relevé de son poste dans des circonstances gardées confidentielles. Après sa mise à la retraite, il avait parcouru l'Irlande occidentale avant de se rendre aux Etats-Unis pour y offrir ses services à l'ambassadeur d'Allemagne et à ses alliés irlando-américains. Il s'embarqua ensuite pour la Norvège, à destination ultérieure de Berlin. Nous savions par les radios de Bernstoff le nom du bateau et la date de son départ. Nous le fîmes arraisonner par un croiseur, mais l'officier chargé de rechercher Casement ne parvint pas à l'identifier parmi les passagers (il voyageait sous un faux nom), en sorte que ce dernier réussit à atteindre Berlin. Il y tint des conversations avec les directeurs du ministère allemand des Affaires étrangères et de l'Etat-Major Général, et mit sur pied avec eux un programme de recrutement des prisonniers de guerre irlandais destinés à porter la guerre en Irlande contre les Anglais. Casement avait une grande confiance en ses pouvoirs de persuasion, mais il n'arriva pas à la

faire partager aux Allemands. Les prisonniers irlandais furent rassemblés dans un camp à Lossen. Casement leur porta la bonne parole, mais la réception qui lui fut faite ne fut guère encourageante; en fait, au cours de l'une de ses visites, il fut assailli par ses propres compatriotes et contraint à se replier hâtivement. Il ne lui était pas venu à l'esprit que des hommes qui avaient été des mois entiers au régime de la prison allemande étaient bien peu susceptibles de ressentir d'amitié pour leurs geôliers, ni de respect pour un homme couvert d'honneurs par le Gouvernement britannique, parjurant maintenant son serment de fidélité pour s'unir aux ennemis de son roi.

Sur plusieurs milliers d'hommes, il ne réussit à en recruter que cinquante-six prêts à faire bon marché de la foi jurée, et encore ceux-ci n'étaient-ils pas tous de toute confiance. L'aigreur de son échec tempéra son enthousiasme; il se retira en Bavière pour s'y reposer et les négociations entre Allemands et Irlando-Américains continuèrent en dehors de lui.

La date du soulèvement avait été fixée au samedi de Pâques 1916; les Allemands débarqueraient des armes un jour ou deux auparavant; un raid aérien distrairait l'attention des Anglais la nuit précédant l'émeute; Casement et deux de ses compagnons seraient déposés à terre par un sous-marin.

Nous sûmes tout cela par les messages chiffrés de Bernstoff et les réponses de Berlin, et pûmes prendre toutes mesures en conséquence. Les Allemands furent surpris lorsqu'ils constatèrent que la région côtière

choisie par eux pour le débarquement des armes, parce que la Marine n'y patrouillait point, était alertée; dès que le navire ravitailleur, battant pavillon norvégien, s'approcha de la côte, il fut élongé par un croiseur auxiliaire qui lui intima l'ordre de le suivre à Queenstown; l'équipage préféra faire sauter le navire et l'envoyer par le fond avec son chargement compromettant. La même semaine, Casement et Bailey, son compagnon, furent appréhendés. Casement fut envoyé à Londres pour y être interrogé par moi. Bailey fit des aveux complets.

L'émeute fut un échec; au lieu des cinq mille hommes promis par les Irlandais, mille cinq cents seulement parvinrent à Dublin; le mouvement prévu pour le samedi n'eut lieu que le lundi matin. Un ou deux bâtiments publics furent pris et tenus pendant quelques heures, mais, bien avant le crépuscule, l'insurrection était terminée et un bon nombre des participants en prison. Casement fut jugé pour crime de haute trahison et exécuté; le danger n'était plus, pour un temps du moins. Mais le mal était fait. A partir de ce moment, le mouvement qui cherchait à profiter de ce que la Grande-Bretagne était engagée en guerre pour la poignarder dans le dos continua sourdement et les mécontents s'adonnèrent à une politique d'assassinats secrets dont les Irlandais loyaux à la cause alliée furent bien souvent les victimes. A la base était la vieille idée de la terreur; c'est-à-dire terroriser des personnes n'ayant jamais fait de mal aux Irlandais, pour les inciter à faire pression sur le Gouvernement

britannique jusqu'à l'octroi à l'Irlande de son indépendance.

Je salue ce livre; c'est la première révélation franche et loyale de l'évolution mentale d'un jeune homme atteint de l'étrange maladie du nationalisme, forme aiguë du patriotisme, qui excuse pratiquement toute sorte de crime, sous la justification de « politique ». Après avoir lu ce livre, nul ne pourra douter que M. Edward Brady ne soit un homme d'une haute moralité, d'une honnêteté scrupuleuse et doué d'agréables qualités mondaines; que, dans toutes les relations de sa vie privée, il agira avec loyauté et sera apte à comprendre et à respecter le point de vue de ceux dont le sentiment du devoir diffère du sien; cependant nous le voyons faire du mal avec préméditation à des gens qui ne lui ont jamais rien fait, et, de son propre aveu, se parjurer le cœur léger parce que son but est « politique ».

Dans son premier chapitre il fait un exposé exact et précis de l'état d'esprit politique tel qu'il était à la fin de la guerre. L'Irlande du Sud, dans son ensemble, ne prenait pas grand intérêt au mouvement de séparation d'avec l'Angleterre, mais il existait un lot de mécontents, dont le nombre allait croissant, qui poursuivait la chimère du nationalisme sous l'égide du Sinn Fein. Cette association avait été fondée par Arthur Griffith avant la guerre, groupement pacifique ayant pour but de travailler en vue de la constitution d'un gouvernement autonome de l'Irlande.

L'armée républicaine d'Irlande (I. R. A.) et la Fra-

ternité républicaine irlandaise (I. R. B.) étaient des sociétés secrètes vivant principalement des fonds versés au Clan-na-Gaël par les Irlando-Américains. L'histoire des sociétés secrètes d'Irlande est longue. Je suis assez âgé pour me rappeler les Fenians et la Ligue Agraire irlandaise d'il y a près de soixante ans, époque à laquelle des propriétaires fonciers d'Irlande peu populaires furent assassinés, des bestiaux mutilés, alors qu'apparemment les hommes qui commettaient ces actes de brigandage restaient en bons termes avec les familles des propriétaires et manifestaient de la gratitude pour les actes de bienveillance dont ils étaient l'objet.

L'explication d'une telle attitude doit être recherchée dans le caractère de l'Irlandais méridional, naturellement doué pour les intrigues secrètes et qui, en dépit de sa bonhomie apparente, sait, de façon inégarlable, garder les secrets. La parole a été donnée à l'Irlandais du Sud pour cacher sa pensée intime; d'après un dicton local, il a « embrassé la pierre de Blarney », ce qui veut dire qu'il peut être tout pour tous charmant compagnon, brave soldat lorsqu'il est bien commandé et très loyal serviteur de l'Etat qu'il lui arrive de servir. Lorsque les troubles d'après-guerre étaient à leur maximum, je fis, par hasard, un relevé du nombre d'Irlandais en service sous mes ordres dans la section spéciale (politique) de Scotland Yard. Ils formaient une large majorité et leur chef, devenu sir Patrick Quinn, était lui-même originaire de l'Irlande du Sud; cependant, pendant toute la

durée de ces temps troublés, il n'y eut pas un seul cas de déloyauté, ni même d'indiscrétion. Le corps royal irlandais de police, qui fut dissous à la signature du traité avec l'Irlande, était la plus magnifique troupe extra-militaire au monde. Je fus envoyé en Irlande pour en passer l'inspection aux plus mauvais moments de 1920; je pus rendre compte que les hommes avaient entière confiance en leur chef, sir Joseph Byrne, et qu'il serait inopportun de prendre des mesures susceptibles de détruire cette confiance. Et pourtant le Corps royal irlandais de police était composé uniquement d'Irlandais appartenant aux mêmes classes que bien des révolutionnaires; mais ils restèrent loyaux à l'égard du gouvernement qu'ils servaient, en dépit de la forte tentation qu'ils pouvaient ressentir, d'acquérir à bon compte, en négligeant leurs devoirs, l'approbation populaire.

Nous sommes donc en face d'une anomalie; les Irlandais du Sud font d'excellents soldats ou agents de police lorsqu'ils sont soumis à une discipline, et les pires citoyens lorsqu'ils sont abandonnés à l'influence de meneurs politiques; la plupart d'entre eux sont fermement attachés à leur culte et réguliers dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, et cependant prêts à commettre de lâches crimes à l'instigation des chefs de leurs sociétés secrètes, apaisant leurs scrupules de conscience par cette excuse qu'ils agissent dans l'intérêt de leur pays; ils sont disposés à accepter des emplois d'un gouvernement qu'il leur plaît de considérer comme étranger, et généralement les rem-

plissent loyalement. Quelques-uns des hauts fonctionnaires les plus compétents d'Angleterre ou des colonies sont des Irlandais absolument loyalistes envers la Couronne Britannique. Ce n'est pas comme si les deux peuples parlaient des langues différentes : tous deux parlent anglais, bien qu'actuellement un effort sérieux soit en cours en vue de faire revivre ce qu'on prétend être la langue originelle de l'Irlande, l'érse.

Cette attitude provoqua un amusant épisode. A une conférence entre les deux gouvernements, tendant à l'interprétation du traité irlandais, M. de Valera (qui, naturellement, parle couramment l'anglais) exprima son point de vue en érse, langue qu'il a dû n'apprendre que relativement tard et avec quelque difficulté. M. Lloyd George, qui ne manque pas d'esprit, lui répondit en gallois, dialecte encore en usage, alors que l'érse avait dû être exhumé de son tombeau séculaire à des fins théâtrales. Or, s'il est une qualité pour laquelle les Irlandais ont une réputation mondiale, c'est bien leur sens de l'humour et leur atticisme!

Lord French, Irlandais de race, qui devint vice-roi après avoir passé au maréchal Haig le commandement des forces expéditionnaires britanniques en France, résidait au château de Dublin lors de ma première tournée en cette ville. Les assassinats commis en plein jour dans les rues de Dublin avaient quelque peu ébranlé sa confiance en l'efficacité de la Police royale irlandaise; aussi, lorsque nous nous réunîmes pour déjeuner, fut-il curieux de savoir quelle serait la tendance de mon compte-rendu au Gouvernement de

Downing Street. J'imagine que mes réponses ne lui plurent guère, mais un vieux proverbe de chez nous met en garde contre le « changement de chevaux au milieu du fleuve » et j'étais fort opposé à toute modification dans le commandement. J'estimais à l'époque que cette campagne de meurtres mourrait d'elle-même comme s'étaient éteintes, dans le passé, toutes les autres campagnes d'attentats secrets en Irlande. D'autres pensaient que le meilleur procédé serait d'inonder le pays de forces de police auxiliaire, recrutées parmi les ex-officiers de l'armée britannique. On les connut par la suite sous le sobriquet de « Black-and-Tans », tiré de la couleur de leurs uniformes.

Quelques semaines avant le début de leur recrutement, je fus sollicité de retourner à Dublin pour y conseiller le Gouvernement irlandais sur la meilleure façon d'améliorer le service de renseignements en Irlande du Sud, en sorte que le Gouvernement puisse être avisé à l'avance des plans de l'I. R. A. C'était — et je le savais — une tâche fort délicate, car les hommes qui établissaient les projets d'attentats prenaient bien soin de ne jamais envoyer leurs ordres par la poste et punissaient de mort tout individu suspect d'avoir trahi leurs plans. S'ils avaient montré la même stupidité obtuse que ceux qui dirigeaient les mouvements des espions allemands, il n'y aurait eu aucune difficulté à surmonter. Mais les meurtres étaient devenus si fréquents à Dublin que je n'y circulais jamais sans me demander ce que l'on pouvait ressentir en recevant une balle dans le dos; j'étais persuadé que

l'I. R. A. avait eu vent de ma présence et se doutait bien que ce n'était pas pour le plus grand bien de ses adhérents ou de ses partisans; cependant, instruit par l'expérience de toute ma carrière officielle, je ne portais pas d'armes; elles sont inutiles contre un assaillant qui vous fusille par derrière.

A cette époque, pour autant que j'en pouvais juger, l'opinion publique de Dublin se rangeait du côté de l'ordre et de la loi; elle ne ressentait nulle sympathie pour les assassins qui se faisaient prendre. Cette situation fut retournée après l'arrivée des Black-and-Tans, qui n'étaient pas Irlandais comme les policiers, et représentaient un signe extérieur et visible d'occupation militaire. Leurs fonctions n'étaient évidemment pas celles de soldats, mais leur uniforme, leurs armes et leur habitude de parcourir les rues dans de puissants camions militaires suffirent à convaincre les timides qu'ils en étaient. Les attentats qu'on leur attribua furent, à dessein, exagérés de la façon la plus grossière.

Dans son petit livre, M. Brady nous décrit comment ses amis et lui-même transformèrent des affiches de la gare d'Euston, représentant les atrocités allemandes en Belgique, par la substitution des mots « Anglais » pour « Allemands » et « Irlande » pour « Belgique », et comment ces affiches restèrent intactes pendant des semaines entières (probablement parce que nul n'a le temps de regarder les affiches lorsqu'il va prendre le train au terminus). M. Brady admet que tous les Black-and-Tans avec lesquels il s'est trouvé en rela-

tions personnelles, bien qu'ils l'aient su suspect de coopération aux attentats politiques en Angleterre, le traitèrent bien. Si certains d'entre eux se rendirent coupables de cruauté dans l'exécution de leur devoir, — ce qui reste douteux, — leurs actes étaient bien moins cruels que ceux perpétrés par le parti opposé; bien moins cruels en vérité que les gestes incendiaires confessés par M. Brady dans son livre. Mais les propagandistes ont, en tout temps, eu leur grosse part de responsabilité devant l'Histoire. Quelque précis qu'aient pu paraître les témoignages de l'époque, il y a peu de doute actuellement que certaines des atrocités supposées commises par les Allemands en Belgique n'aient été l'objet d'exagérations.

Pour en revenir aux Black-and-Tans, comme ils étaient trop bien armés pour être attaqués par la « bande assassine », ainsi qu'était surnommée l'I. R. A. à l'époque, sauf en certaines embuscades où les assaillants subirent de lourdes pertes, le projet se fit jour d'attaquer leurs familles en Angleterre. En fait, ces patriotes irlandais, qui se persuadaient eux-mêmes qu'ils étaient en guerre contre l'Angleterre, ne dédaignaient pas de faire la guerre à des femmes et des enfants innocents.

Ce n'est guère joli; mais c'est une histoire qui, avec le recul du temps, peut donner lieu à réflexions; car c'est un trait bien curieux chez les Irlandais du Sud, qui se sont toujours distingués par leur instinct chevaleresque à l'égard des femmes. En une occasion, dont le lecteur trouvera la description au chapitre VI,

M. Brady tenta d'assassiner un officier des « Black-and-Tans » qui se trouvait en Angleterre, en convalescence. Son nom et son adresse avaient été découverts par l'I. R. A. d'Irlande après la saisie du sac postal contenant un de ses rapports. M. Brady se lia d'amitié avec cet homme dans son hôtel, étudia ses habitudes puis fit un plan pour l'« exécuter » dans son lit, la nuit; plan qui n'échoua que par accident. L'histoire m'intéresse car, comme je vais le raconter, c'est peu après cet incident que je fis la connaissance de M. Brady et pus étudier un jeune terroriste irlandais d'une classe supérieure, de près et non plus par le truchement inanimé d'un rapport de police.

La relation de M. Brady commence en l'année trouble de 1919, alors que le mouvement Sinn Fein, fondé par Arthur Griffith, existait déjà depuis un certain temps. A l'origine, le Sinn Fein voulait être un mouvement constitutionnel; son but était de rendre à l'Irlande la situation politique qu'elle détenait en 1782, alors qu'elle possédait un Parlement indépendant et était soumise au roi George, en sa qualité de roi d'Irlande et non de roi d'Angleterre. A ses débuts, le Sinn Fein ne nous donna guère d'inquiétudes. Il ne favorisait point une politique de violence. C'était plutôt un mouvement des hautes classes de Dublin, sans influence dans le reste du pays. Il avait néanmoins pris suffisamment barre sur les gouvernements libéraux d'Angleterre, pour les amener à inscrire dans leur programme l'octroi d'un gouvernement autonome pour l'Irlande (Home Rule), ce qui aurait eu pour

effet de pousser l'Ulster à la rébellion et à la guerre civile, au cas où la Chambre des Communes aurait adopté le Home Rule. Mais, après l'émeute avortée qu'avaient fomentée les Allemands en 1916, les révolutionnaires mirent la main sur le Sinn Fein et, aidés par des subsides irlando-américains, décidèrent d'obtenir une séparation complète et d'instaurer par la force une république indépendante. Ce parti obtint la majorité aux élections générales de 1918 et donna naissance à l'I. R. A. (Armée Républicaine Irlandaise). Malheureusement, la tendance naturelle des Irlandais du Sud à fonder des sociétés secrètes offrit au Clanna-Gaël d'Amérique la possibilité de créer en Irlande un groupement bien plus sinistre, la Fraternité républicaine irlandaise (I. R. B.), héritier direct du mouvement Fenian qui, florissant une cinquantaine d'années auparavant, avait été supprimé peu à peu.

La plupart de ceux qui, ayant pris part à l'insurrection de 1916, avaient réussi à échapper à la prison, furent enrôlés dans l'I. R. B. si leurs titres paraissaient suffisants. D'importants groupements d'Irlandais résidaient à Londres ou dans les grandes villes du Nord de l'Angleterre, et beaucoup parmi eux désiraient s'affilier à l'I. R. A. ou à l'I. R. B. Nous savions qu'à Dublin, le chef du mouvement était Michaël Collins qui avait dirigé, sinon accompli en personne, plus d'un meurtre politique. Dans sa vie privée, Collins n'était qu'un modeste laitier ambulancier. Pendant mon séjour à Dublin, il n'échappa à la prison que grâce à un incident stupide : la motocyclette chargée de le

suivre refusa délibérément de démarrer au moment propice. Collins fut, plus tard, l'un des signataires du Traité Irlandais, ce qui lui coûta la vie; il fut exécuté par les hommes mêmes qu'il avait dressés à l'assassinat et au crime. Voilà bien la justice immanente!

Ainsi que le dit l'auteur, les colonies irlandaises en Angleterre étaient plus que disposées à prêter une oreille favorable aux émissaires de ces deux sociétés. Les buts avoués de leurs filiales en Angleterre étaient légitimes : recevoir des subsides pour la cause irlandaise, faire de la propagande en faveur des manufactures, de l'art et de la littérature d'Irlande. Aucun des Irlandais sérieux n'avait le droit de savoir à quoi les francs-tireurs employaient leurs soirées : réunions secrètes dans des caves, réception de nouveaux adhérents et prestation de serment. A l'âge de dix-neuf ans, l'auteur de ce livre fut flatté de se voir confier un secrétariat, encore qu'il confesse ingénument que « les Irlandais sont peu friands d'un tel honneur; il y a fort à faire dans un tel poste; il est plus facile de bavarder, et plus conforme au tempérament de la race, de critiquer », excellent résumé du caractère sud-irlandais.

Jusqu'alors les Irlandais s'étaient abstenus de ce que l'auteur appelle avec euphémisme les « opérations militaires ». Si M. Brady avait continué à jouer les secrétaires pour la « Ligue de décision propre », son livre n'aurait probablement jamais été écrit, car les réunions du parti irlandais en Angleterre auraient continué à être platoniques et les assassinats, les

incendies n'eussent peut-être jamais eu lieu dans la région de Liverpool. C'est à l'occasion du premier Congrès de la race irlandaise en Grande-Bretagne que le Gouvernement britannique fit son premier pas de clerc. La réunion, où devaient prendre la parole M. Arthur Griffith et le professeur Mac Neill, tous deux des modérés, fut interdite par la police de Liverpool; mais elle n'en fut pas moins tenue; Griffith et Mac Neill furent arrêtés au moment de s'embarquer pour regagner l'Irlande. Pour envenimer encore les choses, un photographe de presse réussit à pénétrer dans la salle pendant la suspension de séance et fit paraître dans le *Daily Sketch* du lendemain une photographie sur laquelle il était facile de reconnaître la plupart des délégués. Comme le Congrès était supposé se tenir à huis-clos, la publication de cette photographie causa une vive consternation dans les rangs irlandais et obligea le mouvement à se terrer.

Or, les mots mêmes « service secret » semblent posséder pour qui n'en a jamais goûté, une force d'attraction spéciale, surtout pour les jeunes gens, parce qu'ils y flairent l'aventure. Si le jeune homme d'âge impressionnable est, en outre, Irlandais du Sud, l'attraction est irrésistible. Il en fut ainsi pour le jeune et enthousiaste M. Brady : « En ces jours-là, nous ne tenions aucun compte de questions comme le danger, la conclusion logique de nos efforts ou leurs conséquences, tant pour nous que pour la communauté. » Il était ravi d'être emmené par des ruelles sombres dans une arrière-cuisine de Birkenhead où tout l'ef-

fectif de l'armée secrète de Birkenhead — douze hommes! — se réunissait pour l'instruction. Le lancement de grenades faisait partie de cette instruction, et une conférence suivit. Puis le maniement du revolver fut enseigné aux néophytes et l'on n'est point étonné de lire qu'il était difficile d'empêcher les jeunes adhérents de se précipiter à la recherche d'un but humain, sans attendre les ordres du commandement. A cette époque, nous dit-on, la plupart des dirigeants de Dublin étaient opposés à « des faits de guerre » en Angleterre, mais ils furent débordés par quelques extrémistes dont Cathal Brugha qui, après la signature du Traité, se joignit aux républicains et fut tué par les troupes de l'Etat libre au cours de la guerre civile de 1922. C'était lui l'homme d'action qui se cachait derrière de Valera, chef actuel du Gouvernement irlandais.

Les autorités britanniques étaient moins ignorantes du personnel et des projets de l'I. R. A. que M. Brady voudrait nous le faire croire. Des raids de police sur des locaux habités par des Irlandais en Angleterre et des papiers trouvés au cours d'arrestations en Irlande nous fournirent bien des renseignements précieux. M. Brady était fiché comme membre actif de l'I. R. A. de Liverpool, ce qui nous fut confirmé par le service des recherches criminelles. Toutefois, les premiers attentats par le feu n'eurent pas lieu avant novembre 1920, époque des incendies d'entrepôts et, bien que M. Brady fût fortement suspect d'y avoir pris part, il n'existait point de témoignage contre lui l'accusant

d'avoir trempé dans un crime. D'autre part, la police de Liverpool réussit à arrêter plus de cent individus, soit pris en flagrant délit, soit convaincus de complicité dans les préparatifs; certains d'entre eux furent condamnés aux travaux forcés, d'autres emprisonnés en Irlande. Cette réaction énergique contribua fortement à calmer l'ardeur des affiliés locaux de l'I. R. A. et provoqua un arrêt d'une certaine durée dans la campagne terroriste.

Mais les « francs-tireurs » encore en liberté s'énermaient de ne rien faire; leur prochain acte fut l'incendie des propriétés de fermiers parfaitement étrangers à la question irlandaise. J'espère que M. Brady reconnaît maintenant que de semblables gestes étaient sans excuse.

M. Brady lui-même coopéra à certaines de ces opérations et les dépeint sans honte. C'était une campagne aussi lâche que stupide, même du point de vue des Irlandais désireux de faire connaître leur cause, et elle eut pour résultat, non point la terreur, mais une indignation intense.

Bien que M. Brady ait évité arrestation et condamnation à cette occasion, son nom était porté sur une liste noire de personnes à surveiller tout particulièrement; s'il l'avait su, il n'en aurait pas moins cherché à devenir un membre en vedette de l'I. R. B., cette bande de terroristes qui ne se laissait arrêter par aucun crime, quelque cruel et insensé qu'il pût être. La cérémonie d'admission se déroula dans une autre arrière-cuisine, à la lueur d'une chandelle coulante,

beau cadre et bien approprié à la plus honteuse de toutes les sociétés secrètes. Et voilà qu'on mit sur pied un plan ambitieux, destiné à semer la terreur chez les Britanniques par une gigantesque entreprise de destructions. Cent vingt hommes devaient mettre le feu simultanément aux Bourses des valeurs, du coton et du grain, aux entreprôts, aux dépôts pétroliers, à des bureaux de compagnies de navigation, à des hôtels. L'énumération de ce programme ne me fait pas battre le cœur plus vite, ni congeler le sang, car le défaut de tous les projets révolutionnaires irlandais a toujours été un mauvais travail d'état-major. Les « francs-tireurs » réussirent mieux à fusiller les gens dans le dos qu'à des actions concertées. Ce complot, j'en suis persuadé, aurait certainement échoué, au moins en partie, encore que pas mal de vies humaines eussent pu y être sacrifiées. Mais il ne fut jamais mis à exécution parce que les négociations qui se poursuivaient en dehors des francs-tireurs avaient abouti à une trêve, que devait suivre un traité accordant à l'Irlande un statut de « Dominion », analogue à celui qui régissait le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud. Les négociations de M. Lloyd George avec les dirigeants irlandais furent appelées dans les journaux britanniques de l'époque « une poignée de mains à des assassins ». Cette formule est injuste, car, parmi les négociateurs se trouvaient des hommes comme M. Cosgrave qui n'avaient jamais approuvé les violences des révolutionnaires et qui allaient se trouver maintenant devant

le devoir ingrat de les faire cesser et de remettre de l'ordre dans le pays.

Si l'on jette un regard en arrière sur ces temps troublés d'il y a onze ans, l'on peut se rendre compte que l'on a pris la meilleure solution. Persister dans une politique de répression eût pu réussir, mais pour un temps seulement. Les difficultés auraient surgi à nouveau quelques années plus tard; une nouvelle génération de jeunes hommes et de jeunes femmes aurait ressuscité l'interminable querelle et tressé la couronne du martyr à des hommes coupables de bas crimes, commis moins pour l'amour d'un patriotisme insulaire que par besoin d'aventures, par envie de distribuer des horions.

J'ai dit qu'il existe deux Irlandes, — celle du Nord et celle du Sud. J'irai plus loin; en Irlande du Sud, il y a deux Irlandais dans le même individu : l'un est un aimable, chevaleresque gentleman dans ses moments de lucidité; l'autre est une brute assassine dans ses moments d'exaltation, personnalité double comme celle qu'à immortalisée Robert Louis Stevenson dans son *Jekyll and Hyde*. On peut en deviner la coexistence chez M. Brady lui-même, bien qu'il en soit certainement inconscient. On le voit sensible aux gentillesses dont ont fait preuve à son égard la police et même les Black-and-Tans; on le trouve compréhensif aux difficultés qu'éprouvent les policiers; on le voit même écrire sur mon compte des jugements plutôt flatteurs; mais on le voit aussi se lier d'amitié avec

une personne qu'il médite de tuer dans son lit ou mettre le feu en pleine nuit à la maison d'innocents fermiers, avec le plus parfait dédain pour la vie des habitants.

Je me rappelle fort bien ma première rencontre avec lui. J'avais sur ma table des témoignages de sa complicité dans les attentats de Liverpool, mais ces témoignages eussent été insuffisants à convaincre un jury de sa culpabilité. Ils suffisaient cependant largement pour le faire interner en Irlande, tant que les attentats persisteraient en Angleterre. Mes subordonnés, tous des Irlandais, n'avaient pas réussi à le faire parler et avaient suggéré que je le voie moi-même. Il fut amené des cellules du poste de Cannon Row, contigu à Scotland Yard. C'était un charmant jeune homme, intelligent et bien élevé, à la parole facile, presque encore un enfant. J'avais quelque habitude de cette sorte de jeunes Irlandais et essayai de lui tirer les vers du nez. Il resta fort calme et se montra disposé à parler sur tout sujet, sauf sur les récents attentats; en fait, ses réticences et son air d'innocence trop bien étudié me convainquirent que la police de Liverpool ne s'était pas trompée et que j'avais devant moi un homme décidé à retourner à coup sûr à ses occupations anciennes, — mettre sur pied et diriger des attentats, — s'il était remis en liberté. A cette époque (1920), il était possible d'interner des individus dangereux au vu d'un ordre signé d'un ministre et j'obtins cet ordre sans difficulté. Toute personne ainsi embastillée avait le droit d'en appeler aux juges de

la Haute-Cour. M. Brady interjeta appel; il fut défendu par sir John Simon, conseiller du roi, actuellement ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne. L'appel fut rejeté et M. Brady traduit en jugement à Wallasey, près de Liverpool, pour actes incendiaires. Les témoignages d'identification n'étaient guère probants et je ne fus point surpris d'apprendre quelques jours plus tard que les magistrats avaient refusé de le condamner; comme il le dit dans son livre, son acquittement lui importait peu à l'époque: « Ce n'était que passer d'un emprisonnement de durée connue à une période de détention indéfinie dans un camp d'internement en Irlande. »

Les relations de l'auteur sur sa captivité dans la prison de Montjoie sont intéressantes. Les internés auraient dû être enfermés dans un camp spécial, mais le Gouvernement irlandais n'avait pas prévu la chose. Les garder dans la même prison que des criminels de droit commun risquait de saboter toute discipline pénitentiaire. La moitié de ces derniers prétendaient avoir agi pour des raisons politiques, dans l'espoir d'obtenir la meilleure alimentation et les petites faveurs accordées aux prisonniers politiques; quant à ceux-ci, ils violaient ouvertement la règle et restaient impunis. La plus sensationnelle révélation de M. Brady est son aveu qu'un fonctionnaire influent de la prison était lui-même membre du service secret du Sinn Fein, prêt à se charger des lettres des internés et même à favoriser les évasions. Le gouverneur avait les mains

liées, car il savait que s'il sévissait pour des fautes contre la discipline, les internés lui répondraient en faisant la grève de la faim ou en détruisant tout le matériel de la prison. On peut imaginer l'abus qui fut fait de cette situation. M. Brady lui-même en tira tous les avantages, à plusieurs reprises; par exemple lorsqu'un gardien fidèle eut dénoncé au gouverneur qu'il transportait des lettres à l'extérieur, il fut arrêté et fouillé par le gardien-chef, celui qui, justement, à l'insu de ses supérieurs, était un agent secret du Sinn Fein. Les poches de M. Brady furent fouillées, à l'exception de celle qui contenait les lettres, et le compte rendu au gouverneur stipula que l'accusation portée était sans fondement. Pour sa propre réputation, on aimerait que l'histoire s'arrêtât là; mais non. Le lendemain, Brady se plaignit au gouverneur du loyal gardien qui fut muté à une autre prison, pour le crime d'avoir fait son devoir.

Une histoire plus étrange encore est celle de la rencontre que firent M. Brady et l'un de ses compagnons, alors qu'on les escortait au terrain d'exercices, d'un groupe de femmes, prisonnières politiques, à qui le gardien les présenta; que ceci puisse avoir eu lieu dans n'importe quelle prison des Iles Britanniques est encore plus difficile à croire que l'affirmation qu'un gardien principal et une surveillante étaient des agents secrets du Sinn Fein et transmettaient des lettres d'amour entre leurs prisonniers respectifs. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner, si vraiment une surveillante était déloyale comme l'affirme M. Brady,

que quatre détenues aient réussi à s'évader de la prison de Montjoie.

M. Brady raconte une histoire qui offre pour moi un intérêt tout spécial, celle de l'irruption, un dimanche matin de 1921, dans le parc des Chequers, résidence campagnarde officielle du premier ministre, d'une bande de quatre jeunes Irlandais qui inscrivirent sur le mur d'une serre : « Vive le Sinn Fein », et « Vive la République irlandaise ».

Ils furent arrêtés par un de mes subordonnés chargé de veiller sur le premier ministre, M. Lloyd George, et furent amenés devant moi à Scotland Yard pour y être interrogés. Je reçus séparément chacun d'eux. Ils furent très francs; l'un était le sous-gérant d'un journal hebdomadaire de Londres, deux autres lui étaient adjoints et le quatrième, frère du journaliste, était un étudiant en médecine arrivé de Dublin la veille; ils avaient décidé de passer la journée à la campagne, dirent-ils, et de visiter le parc, curiosité locale. Ils avaient tous moins de vingt-cinq ans et beaucoup de vie en eux; ils avaient baguenaudé dans le parc, y avaient sauté et couru, jusqu'à leur arrivée sur la serre. Pensant que leur plaisanterie ne serait découverte que bien longtemps après leur départ, l'un d'eux commença à écrire au crayon sur le mur les mots séditieux.

Après avoir vérifié leur identité, je réfléchis sur le sort à leur faire subir. Leurs explications étaient aussi plausibles que l'avaient été autrefois celles de

M. Brady, mais il y avait une importante différence entre eux : autant Brady avait été réticent sur ses relations irlandaises, encore que presque trop bavard sur d'autres sujets, autant ces hommes laissèrent paraître leur sympathie pour l'Irlande; en outre, leur conduite pendant leur excursion à la campagne avait été rigoureusement conforme à leurs déclarations. S'ils avaient visité les Chequers en vue d'étudier l'état des lieux, ils n'y seraient pas venus en plein jour, ni à quatre; s'ils avaient projeté d'assassiner le premier ministre, ils auraient été armés et n'auraient certainement pas été assez fous pour griffonner des phrases subversives sur le mur d'une serre, ce qui n'aurait eu d'autre résultat que de mettre la police sur ses gardes. C'était à moi de juger si les remettre en liberté présentait, ou non, un danger; j'agis d'après ma persuasion intime et les relâchai après une sérieuse admonestation, ne conservant provisoirement que l'étudiant en médecine, jusqu'à réception d'un rapport sur lui émanant des autorités irlandaises.

Ce fut la cause de mon premier différend sérieux avec M. Lloyd George. Etant chargé de veiller à la sécurité des ministres, j'ai remarqué avec intérêt la différence de leurs réactions lorsque j'estimais nécessaire de les faire protéger par la police. Certains en recevaient l'annonce avec un haussement d'épaules, disant : « Si cela peut vous tranquilliser, faites, mais sachez bien que je ne demande nulle protection. » D'autres désiraient savoir ce qui avait provoqué ma démarche. Mais ceux qui étaient doués d'une imagina-

tion fertile (la minorité, d'ailleurs) se laissaient volontiers aller à des alarmes irraisonnées. Je ne dirai pas dans laquelle de ces catégories se rangeait M. Lloyd George; il suffit de dire que nous eûmes un sérieux désaccord dans le cas que je viens de citer.

C'est pourquoi il m'intéresse spécialement de lire dans le livre de M. Brady, qui était en situation de connaître la face interne de la vérité : « La question fut posée à la Chambre des Communes et dans la presse anglaise, de savoir s'il y avait eu un complot visant à l'assassinat de M. Lloyd George, mais les autorités gardèrent le silence sur ce sujet et refusèrent de faire connaître à quiconque qui était « l'homme du mystère » ou quels étaient ses complices. Aussi admit-on généralement que Scotland Yard avait tué dans l'œuf un projet d'assassinat de M. Lloyd George et de destruction des Chequers. Je puis, moi, affirmer qu'il n'en était rien. Tout cela ne fut qu'une plaisanterie et n'avait aucune valeur réelle. Tous les acteurs du drame furent relâchés, à l'exception d'un seul, qui venait d'arriver d'Irlande. Il fut emmené à Scotland Yard et, bien que les autorités compétentes fussent convaincues qu'il n'y avait pas de complot, il fut incarcéré puis déporté et interné en Irlande. »

C'est rassurant pour moi d'apprendre par ce témoin indépendant que j'avais finalement eu raison. Il est également amusant de lire que l'homme que M. Lloyd George voulait considérer comme un criminel endurci s'échappa de sa prison pendant la trêve et qu'il reçut l'ordre des dirigeants de l'I. R. A. de retourner en pri-

son parce qu'il avait manqué à la parole donnée.

L'imagination joue toujours un rôle dans la conception politique de l'Irlandais méridional et, si modéré qu'il soit dans ses considérations, M. Brady ne peut pas échapper complètement à cette petite faiblesse de sa race. A l'époque de la trêve, qui devait préparer les voies au traité, l'I.R.A. était paralysée par le manque d'armes et de munitions, tant avaient été efficaces nos descentes de police sur les dépôts clandestins. On remarquait aussi des symptômes d'intense satisfaction chez les Irlandais de toute classe à la pensée qu'enfin luisait un espoir de mettre fin à une lutte insensée entre deux peuples restés, dans le privé, bons amis. Ce n'est pas comme s'il avait existé une antipathie de race entre eux; les Irlandais étaient les bienvenus en Angleterre et même les relativement rares extrémistes irlandais qui faisaient profession d'une haine impérissable contre les Anglo-Saxons étaient toujours prêts à entrer en service dans l'armée, la police ou le fonctionnarisme britanniques et à s'y comporter loyalement en échange d'un salaire fixe. A mon avis, le sentiment d'infériorité qui sévissait stupidement dans les universités d'Irlande avait été transformé en nationalisme hargneux, surtout en raison des sommes d'argent fournies à l'irréconciliable minorité de républicains par les Irlando-Américains du Clan-na-Gaël. Cette dette secrète pèse encore comme une pierre au cou de M. de Valera et de son parti.

M. Brady décrit l'impression de soulagement des

prisonniers politiques lorsqu'ils apprirent qu'une trêve avait été acceptée et que les termes du traité étaient en discussion : « Certains d'entre eux n'avaient guère confiance en la bonne foi des négociateurs britanniques, certains même ne croyaient pas que tous les négociateurs irlandais fussent assez énergiques et décidés pour obtenir le maximum pour l'Irlande. On en trouve la preuve dans les débats sur le traité; des pointes furent lancées de toutes parts contre Collins et Griffith, dont, disait-on, la « pente glissante » de Downing Street avait affaibli la volonté et anglicisé l'idéal. » Brady dit même que si les négociations avaient échoué et si les Britanniques avaient recommencé leurs mesures de répression contre le Sinn Fein, la résistance irlandaise eût stupéfié l'humanité. Nous avons déjà entendu des vantardises de ce genre; les attentats, les sabotages, l'assassinat dans le dos de gens innocents, les incendies auraient repris sans doute, mais je crois qu'une énergique mise en vigueur de la loi pénale pendant quelques mois aurait usé la résistance comme elle l'a fait dans le passé. Cela aurait toutefois laissé un sentiment d'amertume que nous étions tous désireux d'éviter. Personne ne pouvait douter que l'énergie des internés ne fût intacte. Leurs amis leur passaient des armes en contrebande, dans des pains ou des gâteaux, ou grâce à des complicités déloyales à l'intérieur des prisons, même pendant la trêve, et presque tous les prisonniers politiques étaient armés. Un projet avait été mis sur pied avec le concours de l'I.R.A. pour faire éclater une mutinerie

dans les prisons à un signal convenu. Les sentinelles seraient terrassées, leurs armes saisies par les mutins, les gardiens loyalistes exécutés sur-le-champ et les prisons elles-mêmes subiraient le sort de la Bastille en 1789. Des rêves de ce genre enflamment aisément l'imagination de prisonniers politiques, qui n'ont rien autre à faire pour tuer le temps, mais ceux qui ont quelque expérience du mauvais travail d'état-major des révolutionnaires irlandais peuvent facilement se représenter ce qui serait arrivé en réalité. « Projet terrifiant, qui aurait frappé d'épouvante le cœur de chacun en Irlande et en Angleterre, dit M. Brady dans son juvénile enthousiasme, et qui aurait ébranlé le moral des forces britanniques d'un bout à l'autre de l'Irlande. » En ce qui concerne ce dernier point, il se trompe; c'eût été juste le contraire. Mais, sans aucun doute, il a raison en disant qu'un échec des négociations en vue du traité aurait eu pour résultats un gaspillage honteux de vies humaines, qu'il convenait d'éviter à tout prix.

Le traité fut signé à deux heures du matin dans la nuit du 6 au 7 décembre 1922 et fut salué de cris de joie par tous les prisonniers politiques, qui comptaient dans leurs rangs des commerçants, des médecins, des professeurs, des avoués, des employés de banque, des étudiants, des boutiquiers, des mécaniciens, des fermiers et même des magistrats et des juges. La prison de Kilmainham à cette époque était une institution que l'on n'aurait pu trouver nulle part ailleurs qu'en Irlande. Elle était sous le contrôle de

l'autorité militaire; les gardiens en étaient des soldats en activité de service; la discipline habituelle des prisons était inexistante; bien des gardiens-soldats et leurs prisonniers s'appelaient par leurs prénoms quand ils se rencontraient.

Des prisonniers organisèrent des représentations théâtrales qui avaient pour audience les co-prisonniers et les gardiens et, après les éclats de rire, dansèrent le tango aux sons d'un orchestre... de prisonniers. Il y avait des instruments de musique dans chaque cellule, qu'avaient laissés les occupants précédents; quelques captifs portaient un revolver sur eux et personne ne les en empêchait. Le jour qui suivit la signature du traité, tous les internés furent relaxés; seuls ceux qui avaient été condamnés pour crime furent maintenus sous les verrous, en attendant une révision de leur jugement.

Du côté britannique, l'on éprouva une égale satisfaction, encore que moins exubérante dans ses manifestations; car, désormais, c'était aux Irlandais eux-mêmes qu'il appartenait de maintenir l'ordre en Irlande. Malheureusement le récit de M. Brady cesse juste à ce moment intéressant, laissant le lecteur sous l'impression que les troubles de son pays cessèrent avec le Traité. Les dirigeants de l'irlando-américain Clan-na-Gaël étaient loin d'être satisfaits d'un traité qui laissait subsister quelque lien entre leur ancienne patrie et l'Empire Britannique; ils pensèrent qu'ils n'en avaient pas pour leur argent. L'un des regrets que j'entendis couramment exprimer à cette époque

fut que l'Irlande ne puisse être remorquée jusque sur l'autre rive de l'Atlantique et solidement ancrée à portée de voix de l'Amérique. En fait, l'Irlande ne devait pas s'organiser et « vivre longtemps heureuse » comme le font les héros des livres d'enfants. En moins d'un an l'I. R. B. s'était remise à l'ouvrage et des assassinats couvrirent de sang le pays, mais, cette fois, l'ennemi n'était plus la Grande-Bretagne, c'était le gouvernement que s'était régulièrement donné la nation. Michael Collins, l'un des signataires du traité, lui-même impliqué dans plusieurs meurtres, fut l'une des premières victimes des francs-tireurs.

Ceux-ci, aidés par les conseils et l'argent des Irlando-Américains, devinrent assez puissants pour déclencher une guerre civile dans laquelle des Irlandais abattirent d'autres Irlandais. Cela finit par une émeute à Dublin même. Le palais de justice appelé les « Four Courts » fut occupé par les rebelles; les bâtiments, après avoir été dépouillés de leur contenu, sautèrent. Le principal hôtel de Dublin fut incendié et brûla entièrement. Avec des alternatives diverses, l'armée de l'Etat libre combattit les insurgés, dont elle tua ou fit prisonniers un certain nombre, mais de longues semaines s'écoulèrent avant que la rébellion ne fût définitivement jugulée et non sans de lourdes pertes des deux côtés. La folie et la vanité d'une insurrection qui coûta des centaines de vies irlandaises et plusieurs milliers de livres de dégâts aux biens publics et privés d'Irlande, peuvent être jugés d'après ce fait que les émeutiers ne combattaient pas pour la liberté de

l'Irlande — qu'ils avaient obtenue au même degré que les Canadiens ou les Australiens sous un régime de Dominion — mais seulement pour la dignité qui est censée être le propre des républiques indépendantes.

Le nouveau gouvernement irlandais fit preuve d'une fermeté louable dans sa façon de mater la rébellion et, pendant les quelques années qui suivirent, une tranquillité relative régna. Mais l'élection qui porta au pouvoir le parti de M. de Valera modifia d'un coup la situation. Il était difficile de chercher querelle à l'Angleterre, comme de Valera avait été pressé de le faire par ses bailleurs de fonds irlando-américains, mais il existait une clause du traité aux termes de laquelle l'Irlande s'était engagée à payer trois millions de livres par an au Trésor britannique pour couvrir les frais des pensions à verser au corps royal irlandais de police, qui avait été dissous. Cette somme avait été régulièrement payée sans murmure par les prédécesseurs de Valera, hommes d'honneur soucieux de ne point salir la réputation de l'Irlande en manquant de parole. M. de Valera n'eut point de tels scrupules. Il refusa de payer et quand le gouvernement britannique offrit de soumettre le traité à l'arbitrage des délégués des autres Dominions, il refusa également à moins d'être autorisé à nommer lui-même des arbitres étrangers. Devant une telle violation du Traité, il n'y avait rien autre à faire qu'à imposer des droits de douane aux marchandises irlandaises entrant en Grande-Bretagne, jusqu'à ce que le montant de la créance fût couvert; comme le Royaume-Uni est et sera toujours

le marché le plus favorable pour les exportations irlandaises, celles-ci sont grandement paralysées.

Les autres mesures de M. de Valera, telle l'abolition du serment de fidélité, ne sont que des piqûres d'épingles. Mais on peut juger de la situation actuelle. Si l'Irlande était une république indépendante comme le désire Valera, elle aurait à payer des droits sur ses exportations en Grande-Bretagne, à la même échelle que les autres pays étrangers, mais à cette différence près qu'il n'y aurait pas de limite de temps aux paiements, alors qu'il y en a une maintenant puisque les droits cesseront d'être perçus dès que la somme due en fonction du traité sera atteinte.

A un point de vue, celui de la propagande, l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'infatigable persévérance de l'actuel gouvernement irlandais à essayer de persuader au monde qu'un petit pays agricole, dont le chiffre de population est inférieur à celui de la Suisse ou de la Finlande, puisse être un facteur sérieux dans la politique internationale; que l'Irlande a un art et une littérature la mettant au premier rang des nations, une civilisation sans égale. Les propagandistes irlandais partent de ce principe que si vous chantez assez souvent vos propres louanges en public, l'on finira par vous croire. Peut-être est-ce une bonne méthode de propagande; cela explique la fréquente intervention de ministres irlandais dans des conférences internationales; et la propagande a réussi à ce point que, dans l'un des plus récents congrès, un des délégués américains peu au courant des derniers évé-

nements dans l'Empire Britannique, a parlé du Dominion en ces termes : « La république irlandaise. »

Mais une expérience généralisée pendant la guerre montre qu'à la longue la seule propagande efficace est celle des faits; or, malgré tous leurs dons, les Irlandais sont plus enclins à la parole qu'à l'action, lorsqu'agir nécessite un travail dur et persévérant. Jusqu'à présent, la contribution irlandaise à la civilisation s'est bornée aux brillants services d'Irlandais distingués, non pas en tant que membres de l'organisation Sinn Fein, mais comme serviteurs de la Couronne Britannique.

Si l'Irlande veut se faire remarquer comme une pépinière d'hommes de premier plan dans le royaume de la science, de la littérature ou de l'art, elle devra produire des hommes qui aient mieux que le brio superficiel de ses grands hommes du moment; actuellement, leurs faits et gestes sont un peu trop sous le signe de la « société d'admiration mutuelle ».

L'Irlande fait plus que de ressentir un complexe d'infériorité : elle frise la folie des grandeurs.

SIR BASIL THOMSON.

CHAPITRE PREMIER

LES DIFFÉRENTS MOUVEMENTS POLITIQUES EN GRANDE-BRETAGNE, LEURS BUTS ET LEURS RELATIONS.

La révolution de 1916 en Irlande tiendra une large place dans l'Histoire, comme l'un des épisodes les plus remarquables dans la succession des rapports entre Anglais et Irlandais. Il est hors de doute que, s'il n'y avait pas eu la grande guerre en Europe, les événements qui suivirent l'émeute de 1916 à Dublin auraient infiniment plus occupé l'attention du public en Angleterre qu'ils ne le firent. C'était un dernier effort désespéré pour arracher à l'Angleterre le pouvoir qu'elle exerçait sur toutes les manifestations de la vie irlandaise — le sursaut final d'une lutte qui s'était poursuivie de façon plus ou moins spasmodique durant sept siècles, d'une lutte qui avait eu, comme la mer, des flux et des reflux, d'une lutte menée parfois à main armée et parfois légalement. Il devait appartenir au mouvement dénommé Sinn Fein, lancé par Arthur Griffith, de réussir là où toutes les agitations précédentes avaient échoué (Sinn Fein signifie « nous-mêmes » ou « par nous-mêmes », l'idée maîtresse du

parti étant que l'Irlande ne devrait son salut qu'à elle-même).

A ses débuts, le mouvement Sinn Fein avait pour but la restauration de la constitution de 1782, d'après laquelle l'Irlande possédait un Parlement propre et devait obéissance au souverain britannique, non pas tant en sa qualité de roi d'Angleterre qu'en celle de roi d'Irlande. Arthur Griffith organisa le Sinn Fein à l'image du mouvement révolutionnaire hongrois dont les chefs avaient été Deake et Kossuth. L'idée et le but en furent propagés dans le fameux pamphlet qu'il publia sous le titre : *La Résurrection de la Hongrie — Un parallèle pour l'Irlande.*

Il fallut des années avant que le mouvement ne prit corps dans l'imagination de la population irlandaise. Il était trop modéré, trop tiède, trop semblable à de la résistance passive, et trop enclin à défendre une ligne de conduite considérée généralement comme celle de rêveurs et d'idéalistes, pour faire grosse impression sur le public. La politique qui consistait, pour les parlementaires, à s'abstenir de paraître à la Chambre des Communes, à rendre impossible le gouvernement britannique en Irlande, ou toute autre idée de ce genre fut considérée comme une conception de fanatiques, indigne d'être prise en considération. Le mouvement se mourait. Il n'eut pas de pouvoir de persuasion, et guère d'adhérents, jusqu'à sa résurrection par l'élément républicain qui y introduisit la force physique comme partie intégrante des méthodes préconisées. Le programme d'une république indépen-

dante enleva la majorité des sièges aux élections générales de 1918; une forme de Gouvernement républicain fut élaborée aussitôt.

Ceci amena une dissolution du mouvement des volontaires, mouvement né en 1913 et dirigé pendant quelque temps par M. John Redmond. Une fraction préconisait la scission complète d'avec l'Angleterre, une autre était en faveur d'une attitude plus modérée. La fraction séparatiste forma le noyau de ce qui fut connu plus tard sous le nom d'I. R. A. (armée républicaine irlandaise).

Cette armée secrète devint l'instrument du gouvernement républicain. Puis intervint dans la lutte un autre groupement, l'I. R. B. (fraternité républicaine irlandaise), organisation mondiale secrète qui tirait ses origines du groupement Fenian, si redouté autrefois en Angleterre à la suite de la tentative faite pour capturer le château de Chester en vue d'y saisir des armes. Une organisation jumelle de ce groupement, — le Clan-na-Gaël — était florissante en Amérique car nombre de ses membres occupaient des postes importants dans l'armée, la marine ou le fonctionnarisme des Etats-Unis. Telles étaient les forces alliées pour la lutte, mais la véritable impulsion en vue de l'actuelle résistance irlandaise provenait de l'I. R. B.

Les événements d'Irlande avaient pris une allure fort sérieuse, et les centres d'intérêt irlandais hors d'Irlande, notamment en Angleterre, se trouvèrent bientôt touchés par la vague d'agitation politique. Le mouvement gagna très rapidement en Angleterre.

L'organisation connue sous le vocable de « Ligue irlandaise de décision propre » en Grande-Bretagne, que l'on croyait à tort être une alliée de l'I. R. B., était un groupement avoué, à forme constitutionnelle. Son principal objet était d'obtenir pour l'Irlande le droit de décider, grâce à un libre et légal referendum populaire, la forme de gouvernement désirée, ainsi que de recueillir des fonds pour les familles des prisonniers politiques irlandais, etc... Dès que le peuple d'Irlande se fût déclaré pour le Sinn Fein, c'est-à-dire pour une république irlandaise, la « Ligue irlandaise de décision propre » eut le devoir de soutenir par tous les moyens légaux le parti politique qui avait obtenu la majorité dans la consultation populaire.

En conséquence le mouvement Sinn Fein, déclenché alors en Angleterre, fut d'abord un mouvement constitutionnel, dirigé officiellement par Dublin.

Mais il différait de l'autre mouvement en ce qu'il préconisait un séparatisme complet, non pas parce que la majorité des électeurs irlandais en avait ainsi décidé, mais parce que cette directive était son but propre, ouvertement avoué.

Certains ont prétendu qu'il suffisait de le vouloir pour être admis dans le Sinn Fein. Il n'en était rien. Outre les formalités usuelles de présentation, de parrainage et de nomination, l'enquête la plus sérieuse était faite sur la bonne foi des postulants; ceux-ci, en cas d'élection, devaient déclarer qu'ils « soutiendraient de leur mieux la république irlandaise établie par le parti Sinn Fein d'Irlande et s'efforceraient

d'obtenir qu'elle soit reconnue au point de vue international ».

Aucune de ces organisations n'avait de rapports directs ni de points communs avec les opérations militantes exécutées en Grande-Bretagne, encore que, dans quelques cas, des membres isolés de l'un et l'autre groupement eussent été compromis dans ces opérations. Mais c'était là leur seul lien. L'armée républicaine irlandaise (communément appelée les « Francs-tireurs du Sinn Fein ») était une organisation militaire, dont les membres, en Grande-Bretagne, étaient rassemblés principalement à Londres, Liverpool, Glasgow, Manchester et Newcastle-on-Tyne. Liverpool était le principal centre militaire hors d'Irlande.

Il était difficile d'être admis dans ce corps, et nul n'y était accepté sans avoir été au préalable l'objet de l'enquête la plus minutieuse. L'attention était particulièrement attirée sur les hommes venus récemment d'Irlande qui n'avaient pas déjà appartenu à l'I. R. A. ou n'étaient pas en possession d'un laissez-passer officiel. Bien souvent, en effet, des hommes venaient d'Irlande avec la ferme intention d'espionner pour le compte de la police.

En fait, l'espionnage se pratiqua à Glasgow et Manchester, par suite de notre négligence, et y obtint des succès. Parmi les cas les plus notoires, on cite celui d'un certain Murphy qui réussit à se faire admettre à Manchester après avoir vu sa candidature rejetée par la section de Liverpool. Le résultat en fut un raid de

police sensationnel sur un club irlandais, se traduisant par la blessure de deux policiers, la mort d'un jeune Irlandais nommé Moran et l'arrestation, suivie de condamnations, de quelque vingt-et-un Irlandais résidant à Manchester, convaincus d'avoir tenté d'incendier des hôtels ou autres bâtiments de la ville. Murphy fut le principal témoin à charge. Les incendies devaient avoir lieu simultanément sur tout le territoire anglais, mais, en raison d'un curieux concours de circonstances, les dispositions prises furent contremandées à la dernière minute. En dépit de ce contre-ordre, Murphy, qui, apparemment, servait d'agent provocateur, précipita les opérations.

Un deuxième cas analogue eut lieu à Londres, où un homme nommé Fouvargue (alias Somers) tenta de jouer le même rôle; mais sa carrière prit bientôt fin. Il fut emmené sur un terrain de golf londonien et abattu. Sur son cadavre fut fixée une pancarte portant ces mots : « Espions et traîtres, attention! L'I. R. A. » Cet homme avait été membre actif de l'I. R. A. de Dublin; lors de son arrestation, il avait donné aux autorités des renseignements qui provoquèrent l'incarcération de plusieurs hommes de l'I. R. A. et la capture d'une grande quantité de munitions. Il était également responsable d'avoir donné des renseignements qui permirent l'arrestation d'un sergent de police appartenant au service secret de l'I. R. A.

Avant d'avoir tenté d'entrer dans la section britannique de l'I. R. A., Fouvargue avait été arrêté à

Dublin; au cours de son transfert d'une prison à une autre, il avait été autorisé à s'évader, en vertu d'un arrangement conclu avec les autorités. Celles-ci lui facilitèrent même son voyage en Angleterre, où il chercha à se faire admettre dans l'I. R. A. D'après mes renseignements, Scotland Yard était au courant de sa présence à Londres; mais à peine y avait-il séjourné quinze jours, qu'il fut dépisté par Dublin et suivi grâce à l'aide du service de renseignements de l'I. R. A. à Londres. C'est alors qu'il rencontra son destin.

Il peut paraître étonnant que l'I. R. A ait pu exister pendant un certain temps et même exécuter de nombreuses opérations, avant qu'on n'ait jugé nécessaire de lier ses membres par le serment de se soumettre à la « République irlandaise », de la soutenir par tous les moyens et d'obéir à tout ordre donné par un supérieur. Le plus grand secret fut toujours gardé dans l'I. R. A., à telles enseignes que les plus éminents Irlandais, au courant du mouvement politique, ignoraient tout des opérations ou des réunions où se préparaient les attaques.

Le service de renseignements de cette armée était, numériquement, faible. On l'appelait le « Cercle intérieur ». Avant toute opération, ces quelques hommes se chargeaient de toutes les mesures préliminaires, contribuaient à la mise au point des plans d'attaque et prenaient eux-mêmes la direction des opérations. Ce service était dirigé de Dublin par Michael Collins, l'ancien chef de l'armée de l'Etat libre.

De ce « Cercle intérieur » provenait une petite troupe d'hommes qui, telle la femme de César, était au-dessus de tout soupçon et sur qui l'on pouvait compter pour mettre à exécution n'importe quelle mesure extrême. Leur principale tâche, en dehors des opérations proprement dites, consistait à surveiller étroitement le service anglais de contre-espionnage, ainsi que tout Irlandais associé, susceptible de livrer des renseignements parce que trop bavard. Ils étaient enfin chargés de régler leur compte aux espions découverts ou aux traîtres à la cause. Leur travail était analogue à celui des « Colonnes Volantes » de toute l'Irlande et des « Unités en service actif » qui opéraient à Dublin et Belfast.

CHAPITRE II

LES ÉVÉNEMENTS LIMINAIRES QUI ME CONDUISIRENT AU SINN FEIN, ET MON AVANCEMENT DANS CETTE ORGANISATION.

Au début de 1919, comme je sortais d'une réunion publique à Liverpool, tenue pour manifester sa sympathie au mouvement en faveur de la remise en liberté des prisonniers politiques irlandais incarcérés en Angleterre et en Irlande, je rencontrai une personne de connaissance que je sus plus tard être le secrétaire d'un club Sinn Fein dans un faubourg de Liverpool. Cet ami a, depuis lors, perdu la vie en combattant avec les républicains contre les forces de l'Etat libre. Notre conversation fut longue. Le sujet qui occupait toutes ses pensées était les mérites du mouvement et ses chances de succès. Ses arguments faisaient une telle impression sur l'esprit d'un jeune homme ignorant de l'état politique des affaires ou de l'issue logique du mouvement dont il était obsédé, qu'à sa requête je l'autorisai à me nommer membre de son Club. Cette décision fut à l'origine des épisodes les plus passionnants et les plus dramatiques de mon existence.

Je fus élu membre du Club, et me rendis à la réu-

nion suivante. La pièce qui nous abritait était petite et sombre, dans un laid quartier de la ville. Mais peu importaient l'exiguïté, l'obscurité et la tristesse du lieu; le but de la réunion était secret, inconnu même du propriétaire de la maison. Il n'y avait que peu de personnes présentes, dont mon introducteur. Après avoir été présenté, je dus faire la déclaration indispensable dont j'ai déjà parlé. Les auditeurs furent interpellés par le président sous le nom de « Concitoyens de la République irlandaise ». L'organisation était accessible aux hommes et femmes irlandais, ou d'ascendance irlandaise, à condition qu'« ils ne soient membres ou pensionnés, ni de l'armée, ni de la marine britanniques, ni de la police irlandaise ».

Les principaux buts proposés étaient de recueillir de l'argent pour l'emprunt du *Dail Eireann* en faisant partout de la propagande, et de développer les industries, la langue, la littérature et l'art irlandais. A l'exception du premier nommé, de tels objectifs devaient plaire au peuple irlandais et étaient parfaitement légitimes. Pour l'emprunt, c'était autre chose; son utilisation n'était pas aussi claire que le reste. Pourtant de grandes sommes furent souscrites par les Irlandais d'Angleterre, et envoyées à Dublin.

Au bout de quelques semaines, un centre fut créé, ayant pour but l'établissement d'un « Club du commerce irlandais ». J'en fus nommé secrétaire, mais dus démissionner ultérieurement car ce travail ne pouvait s'accorder avec les autres devoirs qui m'étaient imposés par les réunions de la « Ligue de

décision propre ». Là encore, je fus nommé secrétaire cinq minutes après avoir été reçu membre. Ce sont des fonctions que les Irlandais n'aiment guère en général; il y a beaucoup de travail à faire; il est plus facile de bavarder, et plus conforme au tempérament national de critiquer. Bien que je fusse complètement inconnu de la majorité des votants, je fus élu devant tous mes concurrents, ce qui semble indiquer qu'il aurait été facile pour un membre quelque peu adroit du service secret britannique de se glisser dans un tel poste et, ultérieurement, dans le « cadre intérieur » du mouvement.

Evidemment le risque en eût été grand. Sans aucun doute, un tel acte eût entraîné une menace de mort permanente, car, au moindre soupçon de trahison, un piège eût été tendu et une exécution rapide aurait suivi la capture. Mais c'est là un risque que court tout agent secret.

Les « francs-tireurs de l'I.R.A. » n'accordaient faveur ni pardon à quiconque, fût-il de leur propre sang, eût-il même été un camarade de combat dans des affaires antérieures, s'il était devenu suspect d'espionnage ou de trahison à la cause.

Les réunions de la « Ligue de décision propre » n'étaient pas tenues secrètes, aussi la police de Liverpool en était-elle avertie à l'avance. Il n'était pas rare de voir quelques détectives locaux à proximité des lieux de réunion, dévisageant avec soin toutes les personnes se rendant aux réunions ou en revenant. Le secret n'était pas nécessaire, car il n'y était pas dis-

cuté d'opérations militaires. Les réunions de la « Ligue de décision propre » étaient, en soi, innocentes, mais le véritable but de la police était de garder en observation les francs-tireurs, qui, croyait-on, assistaient aux meetings. Tel n'était pas le cas. Ces hommes ne prenaient pas part aux réunions de la Ligue, et la police perdait son temps. Les réunions servaient à répandre la littérature de propagande du Sinn Fein parmi les populations des bords de la Mersey, ainsi qu'à collecter des fonds pour la cause irlandaise. Dans le seul district de Liverpool, £ 25.000 furent ainsi recueillies.

A Wallasey, dans le Cheshire, qui est peut-être le bourg le plus anti-irlandais dans cette région de l'Angleterre, il y a cinq églises catholiques, dont (à une exception près) le clergé nous était hostile. Je préparai un programme de quêtes, que nous fûmes bien décidés à mettre à exécution en dépit du clergé qui nous refusait l'autorisation de tendre la main à la porte des églises, aux fidèles sortant des offices. Plusieurs interventions de police nous gênèrent également. Cependant nous tîmes bon; grâce à nos ruses et à la variété de nos procédés, nos quêtes furent fructueuses.

Cet incident nous montra l'influence qu'avait le Sinn Fein sur le peuple irlandais, et la loyauté aveugle de celui-ci à son égard. La somme recueillie fut portée par moi au Quartier Général de la « Ligue de Décision propre », dans la rue d'Ecosse, à Liverpool, lieu de rendez-vous bien connu de la police de Liverpool. Ma signature au bas du décompte, ainsi

que mes comptes rendus sur les progrès réalisés par la section de la Ligue à Wallasey, comptes rendus envoyés au quartier général de la Shaftesbury Avenue à Londres, furent pour moi une source d'ennuis. Ces documents et bien d'autres encore tombèrent, en effet, entre les mains de Scotland Yard lors du sensationnel raid de police sur nos bureaux de Londres.

Comme exemple des méthodes de propagande employées alors pour attirer la sympathie en faveur de l'Irlande, il me suffit de rappeler l'époque où toutes les gares de chemin de fer, toutes les palissades étaient couvertes d'affiches dépeignant sous une forme artistique « les atrocités allemandes en Belgique ». Quelques camarades et moi choisîmes un certain nombre de ces affiches et, sans attirer l'attention, substituâmes au mot « allemandes » le terme « anglaises » et au mot « Belgique » celui d'« Irlande ». La substitution fut proprement faite, et, si étrange que cela paraisse, bien des affiches ainsi modifiées restèrent intactes pendant de longues semaines.

Les réunions socialistes nous servaient à distribuer des tracts de propagande; en fait, tous les moyens imaginables furent mis en œuvre par les propagandistes pour attirer l'attention sur la cause irlandaise.

J'étais moi-même si imprégné de l'esprit que l'on créait aussi assidûment, que je fus bientôt désireux d'entrer dans la partie militaire et secrète de l'association. Cela m'attirait. Bien vite cette pensée m'absorba tout entier, et je trouvai les moyens nécessaires pour qu'il soit satisfait à mon désir. Comme premier

stade, je me fis nommer délégué au premier Congrès de la race irlandaise en Grande-Bretagne, qui devait se tenir dans la Halle aux Grains de Manchester. Cette assemblée, à laquelle devaient prendre la parole Arthur Griffith, futur négociateur du traité irlandais, et le professeur Mac Neill, ancien ministre de l'instruction publique, fut interdite par la police. Griffith et Mac Neill furent arrêtés par l'autorité militaire à Dun Laoghaire au moment où ils allaient monter à bord d'un vapeur à destination d'Holyhead, en route pour Manchester. Avoir fait connaître la date du Congrès avait pu être une manœuvre maladroite; c'en fut une autre que d'arrêter Griffith et Mac Neill, car cela provoqua une réunion clandestine et eut pour résultat d'attirer plus de sympathies à notre cause et de faire de ceux qui hésitaient des partisans actifs.

Le Congrès se tint en secret; mais, bien que le lieu de réunion fût supposé inconnu, un photographe du journal *Daily Sketch* s'introduisit dans l'assemblée au moment où les délégués revenaient de déjeuner et prit une photo qui fut publiée dans ce journal. On peut aisément s'imaginer la consternation apportée par l'impression de cette photo chez les promoteurs de ce meeting supposé secret. Non seulement le lieu de la réunion était connu, mais ce cliché du Congrès en séance dénonçait clairement la plupart des dirigeants du mouvement.

Toujours désireux d'être incorporé dans la branche militaire et secrète de l'organisation Sinn Fein, je donnai ma démission de la « Ligue de décision

propre ». Il m'eût été fatal de dévoiler mes vraies raisons pour cette détermination, aussi donnai-je crédit à l'impression ressentie par les autres adhérents et mes amis, que j'agissais par peur, et par manque de foi dans l'efficacité du mouvement en Irlande. C'était juste l'inverse; j'étais jeune et impressionnable, et j'étais parvenu à cet état d'esprit où j'imaginai que le devoir m'appelait dans les rangs de ceux qui pratiquaient l'action directe. Je savais que si j'expliquais la véritable cause de mon apparente défection, elle ne serait jamais gardée secrète. C'est ainsi que je m'élevai de la partie purement politique et constitutionnelle du mouvement Sinn Fein à sa branche militaire et secrète.

CHAPITRE III

MON INITIATION A L'I. R. A. ET MES PROMOTIONS SUCCESSIVES.

Comme secrétaire de la section de Wallasey de la « Ligue de décision propre », j'avais pu me rendre compte de l'existence en Angleterre d'une petite section d'Irlandais soumis à un entraînement militaire intensif, se préparant à entreprendre des opérations militaires contre la Grande-Bretagne, et, si nécessaire, prêts à déclarer la guerre à ses populations d'Angleterre et d'Ecosse. Cela n'avait rien pour m'étonner. J'étais parvenu à cette époque à un tel degré d'enthousiasme concernant la justesse de notre cause, que je pouvais aisément comprendre ce mouvement. En ces jours-là, nous n'accordions aucune importance à des questions telles que les dangers à courir, la conclusion logique de notre action ou les conséquences qu'elle pouvait entraîner pour nous-mêmes ou pour la communauté. Un grand idéal restait toujours présent à nos esprits : la libération de l'Irlande du joug anglais. La seule chose dont je m'étonnais parfois était celle-ci : le peuple anglais pensait-il à tout ce qui aurait pu arriver si cette attitude guerrière avait été maintenue ?

MON ENTRÉE DANS L'ARMÉE RÉPUBLICAINE IRLANDAISE 65

Si oui, se rendait-il compte des résultats possibles ? Dans l'affirmative, je dois dire que la nature et le tempérament du peuple et du gouvernement britanniques sont encore plus flegmatiques que le monde le pourra jamais croire. C'était une campagne de grande envergure, qui ne devait pas être restreinte à un endroit ou une zone déterminés, mais devait être générale et ne différer dans ses effets destructifs que par l'importance des dégâts qu'on aurait réussi à infliger.

Je traite du côté militaire du Sinn Fein, généralement connu sous le nom d'I. R. A. A Liverpool, il était divisé en cinq sous-sections : Liverpool-Ville, Saint-Hélens, Bootle, Garston et Birkenhead. Assez curieusement, c'est l'homme qui me fit entrer dans le Club Sinn Fein, qui assura également mon passage dans l'I. R. A. Cela ne présenta pas de difficultés. J'avais été trop longtemps en Angleterre à cette époque pour être le moins du monde suspect d'espionnage pour l'ennemi ou soupçonné de servir d'agent secret pour le gouvernement irlandais, ou encore d'avoir déserté les rangs de l'I. R. A. en Irlande.

Mon incorporation me passionna beaucoup. Le lieu de réunion de la sous-section de Birkenhead était une cuisine en sous-sol, à laquelle je fus conduit par un des membres anciens, qui me fit traverser bien des ruelles sombres pour m'y mener. Douze hommes seulement s'y trouvaient. C'était là tout l'effectif de l'armée secrète de Birkenhead.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis

mon arrivée, lorsque l'instructeur s'écria « garde-à-vous », tout à fait à l'instar d'un vieux sous-officier. Une partie de l'instruction roula sur le lancement de grenades et fut suivie d'une conférence sur « ce que nous pourrions être appelés à faire ». Les issues de ce sous-sol étaient aussi secrètes que possible, et nulle conversation n'était jamais admise entre deux soldats de cette armée sur des sujets tels que l'I. R. A. ou le Sinn Fein en Angleterre ou en Irlande. Ces instructions et conférences avaient lieu deux fois par semaine, on pourrait presque dire à portée de voix de la police. La discipline était rigide bien que non imposée, car tout était du service volontaire, en stricte obéissance du républicanisme irlandais.

Ma deuxième séance fut plus passionnante encore, car le directeur de l'exercice présenta une boîte de revolvers de différents calibres avec leurs munitions et nous donna une sorte d'instruction sur les usages et mécanismes d'un revolver. Après plusieurs réunions semblables, des hommes manifestèrent leur impatience d'avoir quelque chose à faire, un but sur lequel s'exercer. Seul, le contrôle officiel du Quartier Général put réfréner ce désir d'action immédiate. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Les autorités de Dublin décidèrent enfin de porter la guerre anglo-irlandaise en Angleterre, non sans avoir beaucoup hésité. Certains chefs du mouvement étaient opposés à ce que l'on fit des coups de force en Angleterre et la décision ne fut emportée que par quelques extrémistes, soutenus par Cathal Brugha. Ce dernier fut ultérieurement le pre-

mier « ministre de la défense » dans le gouvernement provisoire de l'Etat libre, mais, lors des préliminaires du Traité, passa aux irréguliers, prit part au combat des Four Courts, s'échappa au moment de l'explosion, transféra le théâtre de ses opérations dans la région d'O'Connell Street, pendant la guerre civile de 1922, et fut tué par les troupes de l'Etat libre auxquelles il refusait de se rendre, au moment où il tentait de s'enfuir de l'hôtel Gresham en flammes. Il exerça une influence prédominante pendant toute cette période tragique. On a dit qu'il en avait une très grande sur de Valéra, et c'est lui, sans aucun doute, qui poussa le Quartier Général des républicains à décider la guerre en Angleterre. Lorsque cette décision fut prise, des plans et préparatifs détaillés furent élaborés en vue de faire sauter des dépôts et des ponts de voie ferrée, d'incendier des magasins et de détruire des services publics tels que l'éclairage électrique, les conduites d'eau, etc...

On se souviendra peut-être qu'un des chefs de l'I. R. A. à Dublin, ayant réussi à s'échapper d'un traquenard à la toute dernière extrémité, fut obligé d'abandonner nombre de documents secrets, dont certains avaient trait aux opérations militaires en Angleterre. Ces papiers tombèrent entre les mains des autorités et furent l'objet d'une vaste publicité dans les journaux dominicaux d'Angleterre. C'est alors, je crois, que, sous la menace du danger, l'Angleterre s'éveilla.

En une certaine nuit de novembre 1920, nous

reçûmes un ordre de mobilisation générale, alertant toutes les sections de l'I. R. A. des bords de la Mersey. L'heure du rendez-vous était fixée à 20 h. 30, et le local, un hall souterrain d'une maison de la rue d'Ecosse, nous était bien connu. Je n'ai pas besoin de mentionner toutes les précautions prises en vue du secret. Des « observateurs » furent placés sur tous les points importants, notamment à proximité des postes de police. Des femmes furent enrôlées pour ce service. Qu'un mot fût dit à la police, et la capture des personnages principaux du mouvement était inévitable. Même un raid de police était une hypothèse à envisager. Chaque homme présent à cette réunion secrète était armé et parfaitement déterminé à faire usage de ses armes; les résultats eussent été terribles. La mobilisation réunit les effectifs au grand complet; elle avait pour but la mise sur pied des opérations militaires, qui aboutirent, environ une semaine plus tard, à l'incendie d'entrepôts à Liverpool. Le nombre d'hommes présents s'élevait à cent cinquante environ. A cette occasion, Rory O'Connor, qui est mort depuis, harangua les troupes. O'Connor était, à l'époque, directeur général du Génie au Q. G. de l'I. R. A. à Dublin, en même temps que directeur des opérations en Grande-Bretagne. On peut imaginer ce que la police de Liverpool aurait donné pour savoir qu'il était au milieu de nous; si elle avait réussi à arrêter l'homme le plus froidement déterminé, peut-être l'homme le plus intransigeant, de toute l'I. R. A., elle aurait eu un magnifique atout dans son jeu. Mais le

secret fut bien gardé. Rory, dans son discours, décrivit l'organisation en Irlande comme « tranchées de première ligne » et l'I. R. A. en Angleterre comme le « cœur des lignes ennemies ». Il nous donna à comprendre que nous serions bientôt appelés à utiliser nos armes sur le sol britannique et justifia cette action par les atrocités commises en Irlande par les « Black-and-Tans (1) », dont il nous dépeignit quelques-uns. La raison de cette description personnelle de membres des forces auxiliaires est évidente. Ces hommes étaient « indésirables ».

Après son bref discours et ses exhortations quant à la conduite à tenir, Rory s'éclipsa tranquillement et disparut aussi mystérieusement qu'il était arrivé.

L'avancement de Roderick O'Connor dans le mouvement irlandais fut prodigieux. Il avait été nommé « Directeur du Génie » parce qu'il occupait un poste d'ingénieur subalterne aux travaux publics de Dublin — corporation qui comptait parmi ses fonctionnaires un grand nombre d'hommes ayant pris une part active à tous les désordres irlandais depuis 1916. D'une nature tranquille et modeste, voire même réservée, il se transforma subitement en une personnalité dominante, à la plus grande surprise même de ses amis les plus intimes. C'est lui qui eut l'idée — après la scission que provoqua le traité — d'occuper les Four-Courts lorsqu'il prit le commandement en chef de l'armée républicaine, c'est-à-dire des forces qui s'or-

1. Black-and-Tans, mot à mot : Noirs et Bruns, surnom donné aux forces auxiliaires anglaises opérant en Irlande. (N. d. T.)

ganisèrent contre l'armée de l'Etat libre. Il n'était pas d'action trop dangereuse ou trop téméraire pour le redoutable Rory O'Connor. Pendant qu'il occupait les Four-Courts avec une poignée de ses partisans républicains, il mina et sapa cet endroit; et réquisitionna tout ce dont son armée avait besoin, jusqu'aux automobiles, pendant cinq mois. On estima la valeur des denrées et provisions ainsi obtenues à quelques centaines de mille livres sterling. L'un de ses exploits les plus audacieux fut son raid sur les bulletins de vote lors de l'élection pour un siège à l'Université nationale; il emporta les urnes pendant que les troupes de l'Etat libre étaient censées le surveiller. Tel était l'homme qui assumait les fonctions de directeur des opérations contre l'Angleterre. On conçoit ce qui eût pu arriver si le poste de commandement de Rory avait été sur place, au lieu d'être à Dublin, et quelles auraient pu être les destructions qu'il aurait opérées, si l'on prend pour terme de comparaison celles qu'il exécuta dans l'Etat libre. Son obsession était la « haine de la règle anglaise ». Mais, comme je l'ai dit, il trouva la mort des mains de l'armée de l'Etat libre, peu après son arrestation, pour le rôle qu'il avait joué dans la guerre civile.

Ceci est une légère digression de l'histoire proprement dite. Mais elle est nécessaire pour montrer, par ce résumé de la carrière d'O'Connor, le genre de chefs que nous avions et l'esprit qu'ils nous infusaient en vue de nous faire mener, à l'époque, une campagne sans merci contre l'Angleterre.

Je reviens à l'histoire des opérations de l'I. R. A. en Angleterre. L'enthousiasme et la flamme de Rory avaient pénétré jusqu'en nos moëlles, et possédaient toutes les fibres de nos êtres. Aucun de mes amis ne connut mes rapports avec le mouvement, mes parents eux-mêmes les ignoraient. Peu de jours après la fameuse réunion présidée par Rory O'Connor, furent élaborés les plans des opérations qui devaient avoir lieu à Liverpool, et dont la première était l'incendie de vingt vastes entrepôts à la date du 20 novembre 1920.

De l'essence, de la paraffine et des cisailles furent apportées en grandes quantités. Les munitions, les armes et les explosifs furent tenus prêts. Le service de renseignements de l'I. R. A. fit toutes les enquêtes et tous les préparatifs nécessaires aux différents endroits où était prévue une action simultanée.

Comme je n'étais qu'une jeune recrue dans l'armée secrète, je ne fus mis au courant de mon rôle que très peu de temps avant le début des opérations. Lorsqu'on m'en fit part, ce fut pour moi un coup de foudre. Ma conscience s'en allait à vau-l'eau; elle ne savait plus où étaient le bien et le mal, dans l'acte que j'étais désigné pour accomplir. Je n'eus guère de temps pour me décider, et me trouvai bientôt prêt à remplir ma mission, m'étant persuadé que je ne faisais rien de criminel ou de moralement inique, puisque j'admettais qu'il existait un état de guerre. Quoiqu'il en fût, je passai un examen minutieux de tous les papiers, lettres, etc., en ma possession, et détruisis

tout ce qui me paraissait pouvoir être utilisé contre moi dans le cas d'une arrestation au cours de ma mission. J'étais censé assister à une réunion de la « Ligue de décision propre » à Manchester, ce qui dérouterait tout soupçon de participation aux incendies; en outre, en cas d'arrestation, ce prétexte aurait aisément servi d'alibi. Muni d'un revolver Colt de gros calibre et de vingt cartouches, je reçus les instructions sur ce que j'avais à faire, le point de rencontre des autres, etc. Je n'étais pas déguisé. Je me vêtis d'un élégant complet et d'un chapeau de feutre. Je n'aurais ainsi jamais été pris pour un franc-tireur.

Je rencontrai précisément ce soir-là, en me rendant sur le théâtre des opérations, plusieurs de mes amis anglais et bavardai avec eux sans trahir par un geste ou un mot la dangereuse mission où j'allais m'engager. En fait, l'un de ces amis était officier dans l'armée britannique et il essaya de me convaincre d'accompagner ses amis et lui-même à l'hôtel Midland où ils allaient passer la soirée. Ma meilleure excuse pour refuser l'invitation fut que je ne pouvais faire attendre mon amie ni lui manquer de parole. Une fois liquidée cette difficulté, je me rendis au point fixé et y retrouvai mes compagnons d'armes; nous étions cinq en tout. Nous rencontrâmes des policiers en cours de route. L'entrepôt qui nous avait été désigné se trouvait près du centre de la ville et presque adjacent au poste de police. J'étais de faction à la porte avec le revolver prêt pour le cas de besoin. Trois autres opéraient à l'intérieur. Ils firent sauter les verrous et se furent

bientôt frayé un chemin. Le travail était alors simple. De l'essence et de l'huile furent répandues sur les balles de coton, auxquelles on mit le feu. En quelques minutes, ce fut un brasier. Notre départ eut lieu sans difficultés. Il ne se trouva ni policiers, ni civils aux environs et nous quittâmes les lieux calmement et tranquillement. Je n'avais pas fait cinquante mètres que des attroupements de gens excités surgirent. Je ne m'énervai point, et m'arrêtai pour contempler notre œuvre. Au plus fort de l'émotion générale je m'en allai, grimpai dans un tramway, et, après m'être mis à bonne distance, redescendis et cachai revolver et munitions, prêts à servir une autre fois, si nécessaire. Puis je me rendis à Manchester, à la réunion mentionnée ci-dessus. Le lendemain était un dimanche, et les journaux donnèrent des nouvelles sensationnelles sur le travail de la nuit précédente. Je les lus dans l'*Empire News* en déjeunant au Grosvenor Hotel. Il y était question des autres opérations de la même nuit, et j'eus ainsi connaissance du sort moins heureux de certains de mes camarades.

Par ce même journal j'appris la main-mise par les autorités britanniques de Dublin sur des documents importants, projets d'une série d'opérations militaires en Grande-Bretagne, à mener par les francs-tireurs de l'I. R. A.

C'était une importante capture; les projets étaient des originaux, encore que bien des gens crussent à l'époque que les incendies de Liverpool avaient été allumés par les agents des services secrets anglais, ou

à leur instigation, pour justifier de plus sévères mesures contre le parti Sinn Fein. En cette nuit du samedi, un civil fut tué à coups de revolver et plusieurs policiers eurent à essayer des coups de feu; l'un d'eux fut blessé. Pourtant le meurtre n'entraîna pas dans nos plans, et tout incident de ce genre était la conséquence des efforts faits pour empêcher l'arrestation, soit de nos hommes occupés aux mises de feu, soit des sentinelles qui les gardaient. Dans les circonstances où le civil fut tué, un de nos hommes fut arrêté après une lutte désespérée. Ce n'était pas lui qui avait tiré le coup de feu fatal à ce malheureux, mais il fut cependant inculpé de meurtre et traduit en jugement. Son cas restait douteux; on n'avait pas trouvé d'arme sur lui lors de son arrestation, car il avait réussi à s'en défaire lorsqu'il avait constaté qu'elle était enrayée. Aucun témoignage ne put lui être opposé, prouvant qu'il avait tiré, en sorte qu'après une longue bataille devant le tribunal, il fut acquitté du chef du meurtre. Mais il fut jugé coupable d'avoir mis le feu par malice à un bâtiment, et condamné à deux ans de travaux forcés.

Cette affaire eut une suite étrange. Un homme se vanta, dans un cabaret de Liverpool, d'avoir tiré la balle assassine. Il fut mis en prison, passa en jugement et fut acquitté. Il n'avait été pour rien dans l'incident en question, mais la notoriété qu'il chercha à s'acquérir par son impudente vantardise aurait bien pu lui coûter la vie.

Les incendies de Liverpool provoquèrent de la part

de la police une activité considérable. Celle-ci se livra à d'innombrables enquêtes, et opéra des arrestations en masse — plus de cent — dont pas mal de femmes; deux de celles-ci furent jugées sous l'inculpation de participation aux préparatifs. Des inculpés furent condamnés à la servitude pénale, et environ vingt d'entre eux déportés et internés en Irlande. Parmi ceux qui furent relâchés, il y eut quelques-uns des francs-tireurs les plus ardents. Je ne fus pas mis en cause; je paraissais au-dessus de tout soupçon et incapable d'avoir trempé dans les « attentats du Sinn Fein », comme on les baptisa à l'époque.

Les arrestations, raids, jugements et déportations eurent un effet des plus démoralisateurs sur la partie militaire de l'organisation, et la paix et la tranquillité revinrent pour un temps. L'organisation était pratiquement morte; il n'en resta que quelques braises qui continuèrent à couver. Mais celles-ci reprirent bientôt; le mouvement repartit progressivement, toujours aussi ardent d'esprit, mais numériquement plus faible qu'auparavant. L'effectif tomba de cent cinquante à cent huit membres, répartis en trois sections : Liverpool, Bootle et Saint-Helens. L'instruction et l'organisation recommencèrent; pendant plusieurs mois l'I. R. A. se tint coite, ne dit rien, ne fit rien, si ce n'est réunir des renseignements sur différents services et bâtiments publics, et surveiller les faits et gestes de certaines personnes suspectes, que l'on savait transmettre des renseignements à la police; ceci en vue de prendre contre elles des mesures draconiennes. Il peut

n'être pas sans intérêt de relater ici quelques-uns des procédés utilisés par les agents informateurs de l'I. R. A.

Le service auxiliaire féminin nous fit savoir qu'un certain individu achetait des munitions et des revolvers, « pour les gars d'Irlande », disait-il. On le croyait en conséquence affilié au mouvement. Il avait réussi à faire quelques dupes, se faisant loger gratuitement et même, dans certains cas, remettre de l'argent. Notre service de renseignements découvrit bientôt les vrais desseins de ce personnage, qui n'était qu'un hâbleur et un escroc, mais n'en représentait pas moins un danger pour l'I. R. A. Il n'était pas question de le mettre de suite hors de cause sans avertissement ni jugement; j'ajoute, à cette occasion, que jamais un traître ou un espion ne furent abattus officiellement sans avoir reçu un avertissement préalable et une chance de se racheter. Lui intimer l'ordre de quitter la ville eût présenté de réels dangers, car cet individu aurait pu prévenir la police et lui donner le signalement de ceux qui l'avaient averti ou mis en demeure de disparaître. On élaborait donc un plan pour se procurer tous renseignements utiles sur lui. La femme qui l'avait signalé fut chargée de se mettre en rapports amicaux avec lui, de surveiller étroitement ses faits et gestes, et de nous en rendre compte. Elle le présenta un soir à un homme qu'elle prétendit être sous-officier armurier dans un régiment anglais de Liverpool, lui dit que ce sergent sympathisait avec la cause du Sinn Féin et était disposé à lui vendre de grandes

quantités de fusils et de munitions. L'homme portait, en effet, l'uniforme de sous-officier; c'était un ancien sergent devenu membre du service secret de l'I. R. A. Après quelques conversations de café et quelques consommations, l'escroc confia son adresse au sergent, lui fit des confidences et lui donna des renseignements intéressants; l'achat des fusils fut décidé et un rendez-vous pris pour des transactions ultérieures du même genre. Une note fut alors envoyée à l'adresse donnée, stipulant que le sergent ne pourrait se rendre au rendez-vous prévu car il avait été mis aux arrêts sous l'inculpation de complicité dans une tentative de vol d'armes appartenant à l'armée, et conseillant au destinataire, dans son propre intérêt, de « quitter la région sans délai ». Cette note était censée écrite par le sous-officier. La ruse fut couronnée de succès, et le fraudeur partit pour Dublin le soir même.

On pourrait narrer bien des histoires analogues; j'en citerai une où je figurai moi-même, alors que j'étais à la recherche de renseignements bien plus importants. Il s'agissait de savoir si une personne de Liverpool avait un fils en service dans la Force Auxiliaire; celui-ci avait été signalé comme devant venir à Liverpool ou en quelque autre point de l'Angleterre, nanti d'une mission spéciale; à cette occasion, il rendrait visite à ses parents et à ses amis. Il y avait trois personnes portant ce même nom dans la ville, et nous ignorions de laquelle il s'agissait. L'une était propriétaire d'une confiserie, l'autre d'un café, la troisième vendait des glaces. Accompagné d'un homme de

confiance du « cercle intérieur », je visitai le café et engageai conversation avec le serveur. C'était un ancien adjudant; nous parlâmes donc du service en France, nous posant mutuellement des questions sur les « vieux amis » en différents secteurs : il fut bientôt avéré qu'il n'y avait aucune parenté entre le cafetier et l'individu que nous cherchions à identifier. Notre second essai fut pour le marchand de glaces; il fut également infructueux, mais la propriétaire ajouta que « Madame Une telle, qui tenait un restaurant dans la même rue, avait un fils officier, servant actuellement au Corps Auxiliaire en Irlande ». Nous avions atteint notre but. Nous allâmes à ce restaurant, y prîmes le thé et étudiâmes soigneusement la disposition des lieux, de façon à agir en terrain connu au cas où nous aurions à monter un coup de force contre cet homme. Heureusement pour lui, et peut-être aussi pour nous, il ne vint pas à Liverpool; il semble que l'idée de sa mission ait été abandonnée, grâce à quoi une vie humaine fut épargnée.

Pour montrer combien aisément le service secret peut tourner au roman, je vais raconter encore un autre incident plutôt exceptionnel, qui m'arriva par hasard et non par suite de mission. J'avais à faire acte de présence à un certain bal élégant donné dans les salons de l'hôtel Adelphi, à Liverpool. Au cours de la soirée, je fis la connaissance d'une jeune femme, très intéressante et en même temps fort jolie. Tout en dansant et en bavardant, nous devînmes amis et j'obtins l'autorisation de la reconduire chez elle après le

bal. Elle habitait dans un quartier élégant de la ville. Nous prîmes rendez-vous pour un autre jour; d'autres encore suivirent, qui donnèrent lieu à d'agréables promenades ou visites. Au cours de nos conversations, elle me confia bien des choses sur sa famille et ses relations, notamment qu'un de ses frères occupait une fonction importante dans le Corps des Auxiliaires en Irlande, qu'il avait essuyé déjà deux tentatives de meurtre au moins et que les francs-tireurs de l'I. R. A. « s'étaient juré de l'avoir ». Qu'imaginer de plus désagréable comme situation pour un loyal membre de l'I. R. A.? Jamais la jeune femme ne se douta qu'elle donnait ce renseignement à un agent secret du Sinn Fein. Elle ne me savait même pas Irlandais. Elle me donna l'adresse de sa famille, où son frère venait passer ses permissions, dans une ville du Centre de l'Angleterre. Je décidai de rompre nos relations, et lui écrivis que je partais et ne pourrais probablement plus la voir de longtemps. Je me réfugiai à Manchester, car je sentais que je ne pourrais jouer le double jeu de la rencontrer amicalement, de voir ses amis, et, en même temps, de répéter les renseignements qui m'étaient donnés si innocemment, et d'en faire état, peut-être même au point de mettre en danger les jours de son frère. Je gardai pour moi toutes les confidences qu'elle m'avait faites; je me bornai à enregistrer dans ma mémoire l'adresse de son frère, et notre roman s'arrêta là.

A cette époque, les conséquences de nos incendies d'entrepôts à Liverpool et en d'autres endroits ne se

faisaient plus sentir; nos effectifs de combat atteignaient la centaine et les francs-tireurs devenaient impatients d'agir à nouveau. C'est alors que fut décidée la destruction en grand des fermes dans la région de Liverpool. Je fus chargé de la zone de Wallasey; là, comme dans tous les autres cas, le terrain fut minutieusement étudié et des cartes sommaires dressées des points condamnés. Comme précédemment, l'essence et la paraffine furent nos instruments. A l'exception de quelques hommes embarqués sur des navires de commerce, tous les membres de notre association assistèrent à la réunion où furent réparties les tâches. Nous reçûmes des fusils et une double ration de munitions. L'horaire fixé fut scrupuleusement suivi, mais, avant que tout le monde n'eût quitté les lieux, survint un incident plutôt gênant. Un coup de feu fut tiré accidentellement; la balle traversa le plancher et pénétra dans une chambre à l'étage au-dessous. Heureusement, l'occupant était sorti. Le coup avait été tiré par un novice qui avait essayé de réparer un enrayage de son pistolet automatique. La balle faillit me mettre hors de service, car elle rasa mon soulier. Il y eut d'abord un sauve-qui-peut général, mais quelques-uns d'entre nous réussirent à faire comprendre aux autres qu'il fallait quitter les lieux avec calme et sans attirer l'attention.

La nuit suivante avait été choisie pour incendier les fermes. Conformément au plan, nous nous rencontrâmes au débarcadère du bac de Birkenhead, car certains d'entre nous venaient de Liverpool. Des pré-

cautions extrêmes furent prises en cet endroit, car il nous fallait faire disparaître nos traces et éloigner tout soupçon quant à nos mouvements dans la ville.

Au crépuscule, après avoir surmonté bien des difficultés, nous atteignîmes la première ferme à détruire. Notre visite nocturne inattendue dans cette paisible campagne du Cheshire provoqua une émotion anormale chez les chiens du voisinage, et comme nombre de gens se trouvaient par là, nous décidâmes d'abandonner notre entreprise dans ce cas particulier et de nous rendre à la ferme suivante.

Du point où nous étions nous pouvions voir briller des feux sur l'autre rive de la Mersey. Peut-être, de là-bas, pouvait-on voir également l'affreux spectacle que présentaient les meules et les bâtiments que nous avions incendiés, crachant des flammes dans un ciel d'encre.

Après avoir ainsi perpétré quatre de ces « attentats irlandais », sans avoir rencontré d'opposition, nous prîmes la fuite à travers champs et nous mîmes en sécurité. Ces incendies de fermes jetèrent la consternation partout, mais surtout dans les districts où ils eurent lieu.

La fin de ces opérations nocturnes et de notre fuite nous trouva en un endroit isolé, distant de cinq kilomètres du bourg de Wallasey. Nous n'osions pas emprunter les routes car toutes celles qui conduisaient aux lieux incendiés étaient surveillées et couvertes de patrouilles; nous fûmes donc obligés de marcher péniblement en pleine campagne; en passant auprès d'une

grande quantité de foin entassé loin de toute habitation, nous y mîmes le feu également. Pour y réussir, je dus traverser une rivière boueuse où j'enfonçai jusqu'à la ceinture. C'était une désagréable surprise, mais j'avais décidé que ce tas de foin s'en irait, lui aussi, en fumée. Finalement je me dirigeai avec mes hommes vers la route qui mène de Wallasey à l'embarcadère du bac de Seacombe. Chemin faisant, je lavai la boue déposée sur ma figure et mes vêtements, car ce témoignage de mon escapade nocturne n'aurait pas facilité les explications. Je pris alors les armes de mes hommes, qui devaient rentrer à Liverpool par le bac, et me rendis dans un champ où je les enterrai, à l'exception de la mienne que je conservai toute chargée, sauf un coup, ce qui est la chose à faire si l'on a l'intention de s'en servir. Des foules passaient à ce moment sur les routes conduisant aux lieux des sinistres. Comme j'étais couché le long de la route, dans le fossé, plusieurs hommes s'arrêtèrent à quelques pas de moi et j'entendis leurs discussions, ainsi que les hypothèses émises sur les causes du feu. D'aucuns disaient : « Ce sont les cultivateurs qui ont mis le feu parce qu'ils sont mécontents de leur sort » ; mais un interlocuteur au courant des affaires maintenant que c'était l'œuvre des francs-tireurs du Sinn Féin, explication qui, en Angleterre, devait trouver beaucoup plus de crédit. En Irlande, on aurait sérieusement controversé la question : « Troubles travailleurs », ou boycottage des fermiers ou encore acte de vengeance du Sinn Féin. Quoi qu'il en fût, je ne sortis

point de mon abri pour donner ma version de l'incident. Peu habitué que j'étais à ce genre de vie, je me sentais exténué, grelottant et mal à l'aise, conséquence des fatigues anormales de ce genre de travail pour quelqu'un habitué à une vie confortable. Je guettais attentivement l'occasion de m'échapper ; un terrain vague près d'un chemin de traverse allait me permettre d'arriver à la grand'route lorsque je fus surpris par la vue de deux policiers tout proches. Je ne perdis pas mon sang-froid et ne bougeai pas jusqu'à ce que le danger fût passé. En traversant le terrain vague je vis un homme s'approcher et crus que j'étais suivi, que mes mouvements étaient épiés. Je continuai à garder mon sang-froid, me dirigeai vers un coin d'ombre et m'y postai, tenant en main mon revolver Colt chargé pour le cas de besoin. Je m'étais trompé. L'homme s'en alla dans une autre direction. Après toutes ces manœuvres et ces feintes, je regagnai mon logement à une heure du matin. Ainsi se termina cet audacieux exploit.

Je fus bien diverti le lendemain par la lecture, dans les journaux de Liverpool, des comptes rendus de ces incendies. Leurs auteurs y étaient traités de « punaises de feu », et étaient censés s'être enfuis en auto dans le pays de Galles ; des patrouilles de police les y poursuivaient. Pendant ce temps les « punaises » en question étaient bien tranquilles en plein Liverpool.

Sur la rive de la Mersey appartenant au Lancashire, les affaires de nos incendiaires ne furent pas aussi brillantes. Quatre ou cinq francs-tireurs furent arrêtés

par la police près de Waterloo, faubourg situé à une dizaine de kilomètres de la ville. Il semble qu'on ait négligé là les précautions élémentaires. Nos hommes s'y étaient rendus en troupe, ce qui, tactiquement, était une erreur.

En un autre endroit situé près des usines de margarine de Broad Green, près Liverpool, une infortune plus grave attendait nos partisans. Un fermier fit feu sur eux et blessé l'un des membres de l'I. R. A., qui fut arrêté ensuite par la police, non sans difficultés; car les policiers cherchaient à éviter toute nouvelle blessure. Je dois avouer que cette attitude est générale de la part de la police anglaise, qui cherche à rester toujours aussi humaine que possible, et nous l'avons toujours reconnu en toutes circonstances. Le blessé fut finalement capturé en même temps que les autres, soigné, puis passé en jugement et condamné à de longues années d'emprisonnement.

Il y eut une suite à l'affaire des coups de feu tirés par le fermier sur le soldat de l'I. R. A. Je la raconterai plus tard. Qu'il me suffise de mentionner que le fermier expia durement les vantardises qu'il publia à ce sujet dans la presse de Liverpool.

Je fus mis en vedette par la façon heureuse dont j'avais dirigé les opérations qui m'avaient été confiées, sans un accroc pour moi-même ou pour ma troupe. Après l'affaire de Waterloo la police arrêta quelques personnes qui, après quelques jours de détention, furent déportées en Irlande et internées en vertu de la loi sur le rétablissement de l'ordre (en Irlande). Cette

loi donnait pouvoir au ministère de l'Intérieur d'arrêter et d'interner quiconque, en Irlande ou en Angleterre, était suspect ou présumé coupable d'avoir commis quelque délit politique, en l'absence de toute preuve légale suffisante pour justifier des poursuites en correctionnelle.

La validité de cette loi, en tant qu'elle s'appliquait à des Irlandais résidant en Angleterre, n'était pas encore définitivement admise, Aussi la mis-je officiellement en doute lorsque je fus arrêté.

L'un des hommes incarcérés dans le cas que je viens de citer était le commandant en second de l'I. R. A. pour tout le district de la Mersey. Ce poste important mais plein de risques devenait donc vacant. A ma grande surprise, je fus désigné pour l'occuper. J'acceptai, ce qui me mit en rapports plus directs et plus intimes avec le « cercle intérieur » du mouvement, tout en plaçant une lourde responsabilité sur mes épaules. Je vais raconter maintenant quelles furent les conséquences de cette promotion.

CHAPITRE IV

CONFISCATION DE LEURS PASSEPORTS ET DE LEURS
BILLETS AUX ÉMIGRANTS IRLANDAIS DANS LES HÔTELS
DE LIVERPOOL, AVANT LEUR DÉPART POUR L'AMÉRIQUE.
COMMENT UNE EXISTENCE SEMI-BOHÉMIENNE SERT LES
DESSEINS DE L'I. R. A.

Il est indubitable que l'activité de l'I. R. A. en Grande-Bretagne y créa un réel malaise. Les actes de l'I. R. A. étaient si subtils, que personne d'étranger au « cercle intérieur » ne savait où, ni quand, aurait lieu le prochain attentat. Il y eut une accalmie des opérations pendant un certain temps, ce qui ne fit qu'accroître l'anxiété générale. Cette trêve ne signifiait aucunement un relâchement dans l'entraînement de l'armée ou dans sa volonté de mener à bien les actes les plus téméraires. Les opérations contre les usines ou particuliers britanniques furent brusquement remplacées par des opérations contre les Irlandais eux-mêmes. C'était à l'époque où le Dail Eireann (le Parlement secret irlandais d'alors), ayant tenu séance, avait décidé l'interdiction de toute nouvelle émigration. L'édit — ou oukase — promulgué menaçait de sanctions contre ces « hommes et femmes d'Irlande

assez peu patriotes pour devenir renégats » qui tentaient d'émigrer, car l'on posait en principe qu'il y avait assez de place en Irlande pour tous, qu'il y avait du travail pour chacun et de la prospérité en abondance pour tous ceux qui resteraient et se comporteraient loyalement à l'égard du gouvernement du peuple.

Il devait être mis obstacle au départ des émigrants, à moins qu'ils ne possédassent un « permis » officiel du Dail. En dépit des avertissements et des flatteries cherchant à persuader les gens de rester en Irlande, beaucoup essayèrent de gagner les Etats-Unis, via Liverpool. L'I. R. A. de cette ville fut appelée à la rescousse pour s'y opposer. Nous reçûmes du Quartier Général de Dublin ordre d'empêcher l'émigration, au besoin par la force, en confisquant les passeports et les billets de passage. L'I. R. A. de Liverpool se mit à la besogne avec sérieux et rapidité.

Les bateaux venant d'Irlande étaient surveillés de près, ainsi que les hôtels susceptibles d'accueillir les émigrants avant leur embarquement. En cela nous fûmes aidés par des femmes appartenant au service secret de l'I. R. A., qui nous donnèrent d'utiles renseignements sur les mouvements des Irlandais du Sud et de l'Ouest se préparant à émigrer. La tâche consistant à intercepter les émigrants éventuels était confiée à des groupes spéciaux qui visitaient les points de débarquement et les hôtels, et ouvraient l'œil en vue des confiscations à prévoir. Les renseignements que nous recevions étaient toujours sûrs. Nous apprimes

ainsi qu'un bon nombre d'embarquements étaient préparés sur le *Cedric*, bâtiment devant quitter Liverpool le lendemain du jour où nous fûmes alertés. Une action rapide était nécessaire. Nos forces furent mobilisées le soir même en un local peu éloigné du poste de police des quais, et, bien que les délais eussent été extrêmement courts, tous les hommes se présentèrent à l'heure dite. Les précautions habituelles avaient été prises, et des sentinelles mises en place pour le cas d'une irruption par surprise de la police. Quarante-cinq hommes furent désignés; chacun d'eux reçut, outre ses instructions particulières, un pistolet ou un revolver pour le cas de besoin. Les autres furent exonérés de toute participation aux opérations sur le point de commencer.

Les quarante-cinq hommes furent répartis en trois groupes, à raison de quinze dans chaque, car il y avait trois hôtels à attaquer. J'étais le chef de l'un de ces groupes. Les raids devaient avoir lieu simultanément, à minuit. Nous avions du temps de reste, que nous occupâmes à des parties de cartes ou à des promenades dans le voisinage. Les ordres étaient d'attendre aux alentours des hôtels, sous des portes cochères ou en des points estimés les meilleurs pour permettre la surveillance des suspects, puis, à un signal donné, d'approcher des hôtels. Au cours de l'attente, nous rencontrâmes des agents de police, et échangeâmes avec eux de cordiaux bonsoirs. Dans certains cas, les assaillants jouèrent le rôle de messieurs aimables, joyeux mais pas tout à fait ivres et chantèrent même

des refrains de chansons à la mode. Cette ruse avait pour but d'éloigner de nous tout soupçon; elle réussit. A minuit exactement, les groupes atteignirent les hôtels. Dans celui que j'avais mission de fouiller, la propriétaire était une femme d'un certain âge, qui me demanda ce que nous venions faire. Je lui répondis poliment que « j'avais entendu dire qu'elle hébergeait de nombreuses personnes récemment venues d'Irlande; que nous étions des détectives du corps de police irlandais et que nous désirions interroger certaines d'entre elles, suspectes d'appartenir à l'I. R. A. ». La pauvre dame semblait frappée de la foudre et incapable de comprendre la situation. Nous nous trouvions dans une situation si périlleuse, en cas d'arrivée de la vraie police, que nous décidâmes de brusquer les choses. La propriétaire fut gentiment poussée de côté et nous nous précipitâmes à nos postes. Lorsque la porte se ferma, la brave femme s'évanouit, mais revint bientôt à elle. Nous l'assurâmes que tout se passerait bien et qu'aucun mal ne serait fait à qui que ce soit. La pauvre vieille nous prit au début pour des « Black-and-Tans », mais je la convainquis vite qu'elle était dans l'erreur. Nous verrouillâmes alors toutes les portes; des hommes en armes furent mis en sentinelle à chacune d'elles. Les fenêtres du rez-de-chaussée furent également barricadées et gardées. Personne ne serait autorisé à sortir; en revanche, les entrants, qui pouvaient être des candidats à l'émigration, seraient introduits.

Tout à coup l'on frappa à la porte principale. J'y

allai et, à ma grande surprise, me trouvai face à face avec un agent de police en uniforme accompagné d'un civil. Avec le plus grand calme, je souhaitai le bonsoir à l'agent, à quoi celui-ci répondit en me demandant, avec la courtoisie si caractéristique de la police anglaise, si je pouvais loger le civil pour la nuit. L'homme était une sorte de marin, et paraissait à bout de ressources; je répliquai que je l'accueillerais volontiers. L'agent remercia, nous souhaita bonne nuit et s'en fut. A peine était-il parti que le marin fut mis en présence de plusieurs hommes en armes. Sa surprise est plus facile à imaginer qu'à décrire, surtout après avoir été amené là par un policier. Lorsque ses papiers d'identité lui furent réclamés, le pauvre homme était presque muet d'ébahissement; je pus néanmoins m'assurer qu'il n'était pas de ceux que nous recherchions. Pendant ce temps, les autres membres de ma troupe s'étaient rendus dans les chambres des locataires de l'hôtel, pour la plupart des hommes sur le point d'émigrer aux Etats-Unis. Parmi ceux-ci, quelques-uns se montrèrent agressifs et manifestèrent leur mécontentement de cette intervention, mais, en présence d'hommes armés et fort déterminés, ils comprirent vite que l'obéissance est la meilleure forme du courage, et se soumirent aux ordres et directives qui leur furent donnés. Chacune des personnes ainsi prises à partie fut interrogée à part, son passé mis à nu, ses relations et actions en Irlande exposées, de même que la cause de son départ pour l'Amérique. Quelle que fût la direction dans laquelle se portaient les regards

de ces pauvres gens, ils y trouvaient la gueule d'un revolver. Certaines de nos victimes eussent été de vrais durs-à-cuire s'il avait fallu s'expliquer avec eux seul à seul, c'est pourquoi nous dûmes faire appel au nombre et à la force de persuasion que porte en elle une arme à feu. Nous ne pouvions pas nous permettre de courir de vains risques. Les voyageurs furent contraints d'exhiber leurs billets de passage et leurs passeports. Nous dûmes même parfois fouiller les malles pour les trouver; parfois encore, les hommes les repassaient en cachette à leurs accompagnatrices. Mais ni ruse, ni bluff ne leur réussirent. Lorsque tout fut fini et que nous eûmes accompli notre mission, nous avertîmes les candidats émigrants d'avoir à reprendre le prochain bateau pour l'Irlande. Puis, présentant nos excuses aux autres voyageurs et à la propriétaire, nous primes tranquillement congé en ajoutant que nous étions des membres de l'I. R. A. agissant en vertu d'« ordres officiels » et qu'en aucun cas la police ne devait être renseignée sur ce raid ou sur notre signalement. Nous disparûmes alors aussi rapidement et mystérieusement que nous étions venus.

Pour tard qu'il fût, je trouvai bien du mouvement dans la rue, car l'affaire commençait à s'ébruiter. La police fut bientôt lancée sur les traces des mystérieux visiteurs et je rencontrai nombre de détectives se précipitant en auto sur le théâtre des opérations. Mais nous avions eu le temps de nous évanouir. Cet incident audacieux et plein de risques fut l'objet d'une abondante presse, ce qui eut pour résultat de tem-

pérer les ardeurs d'autres candidats à l'émigration.

Lorsque les autorités connurent les victimes de nos raids, elles leur donnèrent des duplicata de billets et de passeports. Mais aucun de nos opérateurs ne tomba entre les mains de la police, et, à ce point de vue au moins, nos raids peuvent être considérés comme ayant réussi.

Ce ne fut pas la seule opération de ce genre. Nous fûmes informés plus tard qu'un autre groupe important d'émigrants était en route pour les Etats-Unis, via Liverpool, et des préparatifs analogues furent faits pour traiter l'affaire. Le seul changement apporté fut dans les heures de raid, parce que nous pûmes constater que la police surveillait étroitement les hôtels, la nuit. Aussi nos opérations furent-elles fixées à six heures le matin même du jour où les émigrants devaient quitter la terre. En arrivant sur les lieux, nous trouvâmes tout le voisinage beaucoup plus en effervescence que nous ne l'avions pensé. La police patrouillait dans le secteur, à tel point que « prudence et précaution » nous incitèrent à battre en retraite en bon ordre, et à abandonner ce raid.

Peu après, un nouvel avis nous parvint que vingt-cinq hommes environ avaient quitté l'Irlande à destination de l'Amérique; nous fûmes bien vite sur leur piste. Il n'y eut pas besoin d'une mobilisation en règle pour ce raid. Accompagné de notre commandant, je me bornai à parcourir nos principaux points de rendez-vous et rencontrai les hommes nécessaires pour cette affaire dont nous réglâmes tous les détails en cir-

culant ensemble dans les rues. Chacun de nous avait avec lui son habituel compagnon, pistolet automatique ou revolver. Nous nous étions si habitués à lui que nous aurions été mal à l'aise si nous ne l'avions plus eu. Mais, à partir du moment où la troupe d'assaut fut groupée, nous n'eûmes plus qu'à passer les heures d'attente dans le hall de l'hôtel du Midland, à Liverpool, où le temps s'écoula agréablement entre des bavardages et quelques consommations. J'y rencontrai pas mal de mes amis anglais des deux sexes, bien loin de se douter que nos loisirs n'étaient que le préliminaire d'un autre jeu qui pouvait se traduire pour nous par l'emprisonnement ou la mort au cours d'une lutte contre les autorités, ce qui, d'ailleurs, ne nous arriva jamais. Nous ne nous sommes jamais arrêtés au côté illégal de notre mission, non plus qu'au problème de la liberté individuelle, base de notre constitution et droit absolu pour tout homme. La tâche nous était assignée; nous n'avions pas à en discuter le bien-fondé. Comme l'a écrit Tennyson : « Ils n'avaient pas à raisonner. Ils n'avaient qu'à agir ou mourir. » Telle était bien notre attitude. Mais vivre en pleine vie de bohème à Liverpool, se mêler librement à la bande joyeuse qui menait cette existence, et la quitter pour une œuvre que les autorités auraient volontiers arrêtée à grands frais, voilà qui indiquera bien quelles pouvaient être la mentalité et l'audace des conspirateurs.

En arrivant dans le quartier où séjournaient les émigrants, nous entendîmes des airs irlandais sortir des fenêtres d'un hôtel. Là était sûrement la scène de

nos opérations; ces hommes étaient en train de célébrer leur dernière nuit sur le vieux continent et s'étaient réunis pour une soirée d'adieux musicale. La porte d'entrée était ouverte, celle du vestibule fermée. Nous n'étions que sept contre environ vingt-cinq émigrants. Nous verrouillâmes les portes d'entrée et de sortie ainsi que les fenêtres, puis fîmes face aux chanteurs, les tenant en respect avec nos armes. Les mesures à prendre étaient plus draconiennes que la fois précédente, car nous devions non seulement nous emparer des billets et des passeports, mais aussi de l'argent que portaient ces hommes, ne leur laissant que juste assez pour leur permettre de rentrer en Irlande, en vue de leur rendre impossible l'achat de nouveaux billets. Leurs affaires furent soigneusement fouillées, de façon à ne rien laisser passer inaperçu. Nous répugnions à prendre l'argent, mais c'était jugé nécessaire pour que fût atteint notre but. J'ajoute en passant que les sommes saisies furent employées à l'acquisition de nouvelles armes et munitions pour l'armée de la République. Vers la fin, bien que nous eussions menacé des sanctions habituelles en cas de renseignements donnés à la police, un des hommes présents se mit à hurler d'une voix coléreuse, au moment où nous nous retirions, qu'il nous suivrait et nous dénoncerait. Cela menaçait de tourner mal; nous revînmes sur nos pas, l'emmenâmes de force dans la cour intérieure et, lui mettant plusieurs revolvers sous le nez, l'invitâmes à se préparer à la mort. Il devait être au courant de l'audace des membres de l'I. R. A.,

car, bien que notre menace n'ait eu d'autre but que de l'intimider, et que nous n'ayons pas eu l'intention de tirer, il commença à trembler de tous ses membres et fut bientôt à genoux, implorant grâce. Il promit alors solennellement de ne dire mot de cet incident à âme qui vive; nous le reconduisîmes alors à ses amis, tous en proie à une terreur manifeste. Nous prescrivîmes que personne ne quitte avant une heure l'hôtel qui continuerait à être surveillé, et, sous peine de mort, qu'aucune indication ne soit donnée à la police. Cette « persuasion morale » fit son effet; pas un mot de l'incident ne parut dans la presse et la plupart des candidats à l'émigration rentrèrent en Irlande. Cet acte termina la série des raids et des confiscations contre les émigrants irlandais, et l'activité de notre armée fut orientée dans un autre sens.

A propos de l'existence à moitié bohème qui était parfois la nôtre, officiellement ou non, j'ajouterai qu'à maintes reprises je passai de bien agréables moments dans les lieux de plaisir de Londres ou de Liverpool, en compagnie d'Anglais dont certains occupaient des fonctions dans l'armée, les forces auxiliaires ou même le service secret anglais. Bien entendu, aucun d'eux n'avait le moindre soupçon de mes rapports avec l'I. R. A. ou son service secret. J'avais eu la chance la plus extraordinaire en entrant dans leur intimité. Je connaissais de vue un tas de gens prenant une part active à la guerre irlandaise, du côté anglais, et intimement l'un d'eux. C'était un membre important du service secret (section politique irlandaise), très

adroit dans son activité de contre-espionnage, qui s'étendait sur toute la Grande-Bretagne. Son nom avait été rendu célèbre par la presse à la suite de plusieurs incidents. Je fus sur le point de mesurer mes capacités d'agent secret contre les siennes; je lui avais donné rendez-vous avec quelques amis pour prendre le thé et bavarder au Savoy Hotel un certain dimanche après-midi, lorsque des circonstances imprévues me rappelèrent à Liverpool; je dus contremander notre réunion. Qu'en serait-il sorti? Il est impossible de le dire. Son parti utilisait des forces qu'il me fallait déceler. Aurais-je pu obtenir le renseignement désiré? Le point reste en suspens, car les agents du service secret anglais ne sont pas des imbéciles. Parfois je regrette encore que ce rendez-vous ait dû être annulé. Il aurait pu être providentiel. Qui sait?

CHAPITRE V

INTIMITÉ AVEC UN CHEF FAMEUX DE L'I. R. A. JE DEVIENS MEMBRE DE L'I. R. B.

J'avais alors acquis une sorte d'orgueil d'être devenu un agent spécialiste du service secret, et avais confiance de pouvoir pousser ce travail à n'importe quelle extrémité; aussi eus-je l'ambition d'aller en Irlande où je pourrais être bien plus utile, car le travail était plus dur et plus périlleux qu'en Angleterre, bien que les opérations à conduire y exigeassent moins de ruse. J'avais fait la connaissance du Directeur Général du Génie de l'I. R. A., feu Roderick (Rory) O'Connor, dont il a déjà été question. Avec un troisième personnage, nous nous rencontrâmes à Liverpool, et passâmes la soirée ensemble au Midland Hotel. Je me demande maintenant, à la réflexion, si, dans ce salon surpeuplé de l'hôtel, aucun de nos interlocuteurs ou de nos auditeurs se rendit compte qu'il était en face de l'un des ennemis les plus acharnés de l'Angleterre, un général appartenant à l'Etat-Major Central de l'Armée républicaine irlandaise. Qu'aurait-il ressenti s'il l'avait su?

Quoi qu'il en soit, je profitai de cette occasion pour

discuter de mes affaires personnelles avec « Rory », au sujet de mon envoi en Irlande. Il me conseilla, en raison de ma longue expérience dans le pays et de ma connaissance de la population et de ses coutumes, de rester en Angleterre où j'étais un meilleur atout pour la cause, qu'en Irlande. Il leur fallait des hommes comme moi en Angleterre, dit-il; quelqu'utile que fût un franc-tireur en Irlande, il devenait inutilisable pour des opérations en Angleterre. Aussi renonçai-je pour le moment à l'idée de retourner combattre en Irlande : à un certain point de vue, je le regrettai par la suite.

En une autre circonstance je rencontrai un membre du « cercle intérieur », ami personnel du défunt Michael Collins et d'autres membres de l'état-major de Dublin. Bien que nous eussions déjà fait connaissance auparavant, il n'avait jamais paru prendre aucun intérêt à ma personne. Lorsque j'en eus l'occasion, je lui présentai plusieurs propositions en vue d'une campagne plus active et méthodique en Grande-Bretagne. Je suggérai notamment qu'une initiative et une liberté d'action plus grandes fussent laissées aux chefs de districts ou de zones, tels que Liverpool, Londres et Manchester.

Ces suggestions lui plurent tant qu'il abonda dans mon sens en ce qui concernait mon projet d'aller en Irlande et d'y avoir une entrevue avec Collins et quelques autres chefs auxquels j'exposerais mes idées. Mais j'eus à subir certains retards; l'été arriva; les longues journées n'étaient pas favorables à l'exécution

des plans que j'avais en tête et que je me proposais de développer devant les membres du « Cercle Intérieur ». Mon projet fut donc reporté à l'automne. Les résultats de ma conversation avec O'Connor furent qu'il désira me voir devenir membre de la « Fraternité républicaine irlandaise » (I. R. B.).

J'y consentis et, moins d'une semaine plus tard, fus avisé par lui que j'étais admis dans le sein de cette société supersecrète. Je n'essaierai pas de décrire mes sentiments au reçu de cette nouvelle; j'étais aux anges. Afin d'éviter toute erreur à ce sujet, Rory m'offrit de l'accompagner, de manière à m'imposer lui-même le serment de fidélité.

La cérémonie fut dépourvue de tout appareil et extraordinairement simple. Le décor en était réellement primitif. Elle eut lieu dans une cuisine en sous-sol abandonnée, dépendante d'une sorte de cercle, et c'est là qu'éclairé par une chandelle vite fondue, me furent lus les termes du serment que je répétais à mon tour. Je ne saurais les redire mot à mot, mais je puis en affirmer la nature et le sens : « En tous temps je travaillerai et combattrai pour assurer une Irlande « indépendante sous l'égide d'une République. »

Peu importaient les défections par ailleurs; les membres de l'I. R. B. devaient continuer la lutte, même jusqu'à la mort.

CHAPITRE VI

PLANS ET PRÉPARATIFS CONTRE LA GRANDE-BRETAGNE; DESTRUCTION D'ENTREPOTS, NAVIRES, BATIMENTS PUBLICS, ETC. TERREUR DANS CERTAINS DISTRICTS, EXÉCUTION D'ESPIONS, DE MEMBRES DES TROUPES AUXILIAIRES ET DE BLACK-AND-TANS EN ANGLETERRE. PARTICIPATION A L'INCENDIE DU DOMICILE DE BLACK-AND-TANS ET D'AUXILIAIRES A LIVERPOOL. COMMENT ÉCHOUA UNE SENSATIONNELLE TENTATIVE D'EXÉCUTION.

Le raid sur les émigrants fut le point de départ d'un arrêt temporaire des opérations. Mais un plan de destruction des biens publics, plus téméraire qu'aucun des précédents, et conçu sur une immense échelle, était en gestation. Il eût été exécuté, ou du moins tenté, si une trêve n'était pas intervenue; trêve qui aboutit à la signature du traité anglo-irlandais.

Ce plan comportait la destruction des bâtiments de la Bourse — bourses des valeurs, du coton et des grains —, de plusieurs blocs de différentes sortes d'entrepôts ou de dépôts pétroliers, ainsi qu'un grand nombre de sièges de compagnies de navigation et les principaux hôtels. Tout cela devait être détruit simul-

tanément, un beau matin, à 6 h. 30. Cette heure avait été choisie parce que c'est celle où les femmes de ménage ont accès, ce qui nous faciliterait l'entrée des locaux. C'est également l'heure de la relève pour la police.

L'entreprise devait être menée à bien par cent vingt hommes bien armés, qui avaient reçu l'ordre de se frayer un passage à tout prix. Le projet prévoyait aussi la désorganisation des principaux postes d'incendie, dont la besogne serait ainsi considérablement gênée, sinon même rendue impossible. Une petite fraction des cent vingt exécutants devait s'emparer de la station hydraulique principale près de Saint-Helens, qui réglait le ravitaillement en eau de Liverpool. De grosses quantités d'explosifs y avaient été apportées; elles seraient mises en place à l'intérieur de la centrale de force; la mise à feu se ferait au moyen de courant électrique, pour lequel des accumulateurs étaient tenus prêts. Tous nos préparatifs furent exécutés à la lettre, mais au dernier moment, l'on s'aperçut que le courant prévu ne serait pas assez puissant pour provoquer l'explosion, et l'ensemble du projet dut être abandonné, au moins temporairement.

Quelle catastrophe pour Liverpool et pour tous les intéressés fut évitée par cette légère défectuosité! Si le résultat avait été conforme aux espérances, Dieu seul sait quelles en eussent pu être les conséquences: non seulement des dégâts matériels importants, mais bien probablement aussi de grandes pertes en vies humaines. Quoi qu'il en soit, Liverpool y échappa. La

pensée de ce complot devrait, à elle seule, suffire à faire trembler même l'esprit le plus flegmatique, le plus froid de toute l'Angleterre.

J'ai déjà parlé des projets terminés ou en cours au début de l'année 1920, visant à la destruction totale des docks ou bâtiments similaires à Liverpool. Ces plans furent saisis à Dublin par les autorités britanniques, après la retraite hâtive d'un homme en vue et fort recherché par la police, lors d'un raid sur sa cachette du moment. La prise des originaux rendit nécessaire la mise sur pied de nouveaux projets, si l'on peut dire que de telles choses soient nécessaires. La tâche à remplir par les « ingénieurs et ouvriers » chargés de l'exécution devenait bien difficile, pour ne pas dire impossible, s'il leur fallait s'ouvrir un chemin de vive force en face des agents de police et des gardes civiques. L'idée première fut donc remplacée par une autre, celle de s'emparer d'un grand nombre de barques à rames en des endroits tels que Wallasey, New-Brighton ou Waterloo; nous nous y embarquions avec une grande quantité d'explosifs, pour détruire les entrepôts en passant par les quais, au plus fort de la nuit, quand la ville entière serait endormie. C'était un projet ambitieux, que moi-même, pourtant l'un de ses inventeurs, n'aimerais guère essayer maintenant et dont il serait impossible de prédire le résultat, s'il avait réussi. Il comportait comme corollaire la destruction de tous les bateaux dans le voisinage des docks attaqués.

La mise hors de cause de tous les navires à mar-

chandises en service sur la Mersey fut également envisagée. C'eût été une opération fort simple, à exécuter par quatre ou cinq hommes seulement. L'on devait agir aussi contre les ponts de voie ferrée, et incendier des trains de marchandises après les avoir attaqués. Comme excuse à ces sabotages, on disait qu'à cette époque la mise à feu et à sac des villes et villages d'Irlande par les « Black-and-Tans » était un fait fréquent.

Le pillage de la maison Trim, à Meath, fut donné comme la principale cause des représailles en Angleterre. Je n'ai pas l'intention de discuter de la légalité ou de l'équité de cette forme de représailles sur l'Angleterre, ni si elle est justifiable en aucune circonstance. Le fait subsiste. La maison Trim fut saccagée, ce pour quoi environ douze cadets des forces auxiliaires furent, après une série de jugements, condamnés à de l'emprisonnement. Là, à tort ou à raison, le long bras de la loi avait manifesté son pouvoir majestueux. Plusieurs inculpés avaient tenu pendant la guerre des fonctions importantes dans l'armée britannique. L'un d'eux — un lieutenant-colonel, disait-on — avait épousé une proche parente d'un ancien ministre de Grande-Bretagne. J'ai pu me rencontrer et bavarder avec la plupart de ces hommes, lorsqu'à mon tour je fus mis en prison, détenu par les autorités britanniques. Dans la majorité des cas ils me donnèrent l'impression de braves gens, chevaleresques et loyaux. Ils ne cessèrent de protester de leur innocence, et s'indignaient qu'on pût les accuser de pil-

lage. J'en déduisis qu'ils étaient les victimes d'un système défectueux.

Il n'en fallait pas moins agir en représailles sur l'Angleterre, et l'on devait tenter du régime de la terreur sur de petites villes et villages situés entre Birkenhead et Hoylake. Inutile de décrire les mesures de précautions prises, ni les procédés d'exécution prévus; des hommes à nous devaient couper tous les fils téléphoniques ou télégraphiques, et garder les routes. Certains bâtiments seraient incendiés; toutes les maisons des villages perquisitionnées; leurs habitants avertis du but de ces attaques; nous apposerions ensuite des affiches disant que « nous n'avions donné qu'un avant-goût de ce que leurs compatriotes faisaient en grand en Irlande ».

A la question : « *Etait-ce justifié* », je répondrai par une autre question : « *Est-il possible que la menace de la terreur et les destructions opérées en Angleterre aient provoqué la cessation de l'épouvantable inimitié dans laquelle avaient sombré les peuples des deux pays, peuples qui, dans leur propre intérêt, auraient dû être amis; si oui, les actes de violence commis en Angleterre étaient-ils donc si inutiles et si fous?* »

Personnellement, je suis réconforté par cette pensée que ce que je fis servit en tout cas à apaiser d'anciennes querelles et à calmer bien des amertumes.

J'en viens maintenant aux manifestations de l'I. R. A. contre des vies humaines, les vies des personnes qui, à notre connaissance, avaient été des traîtres ou des espions ou même continuaient encore

à espionner nos actes en Angleterre. Plusieurs d'entre elles auraient été exécutées à bref délai sans la trêve et le traité qui s'ensuivit.

En outre, nous envisagions aussi une campagne de mort et de destruction contre les Black-and-Tans et les Auxiliaires séjournant en Angleterre. Deux opérations de ce genre eurent lieu, l'une à Liverpool, l'autre à Londres. Attaquer les domiciles, abattre tout Auxiliaire ou Black-and-Tan rencontré et jeter leur famille sur le pavé, tel était notre projet. Le but à atteindre était de terroriser. Peu importait la tension nerveuse supportée en Irlande pendant les embûches tendues de jour et de nuit dans chaque rue, peu importait la sympathie que le peuple anglais éprouvait à la lecture de semblables histoires. Les populations ne voyaient rien de tout cela et ne pouvaient se rendre compte des réalités. Il était nécessaire de les leur faire toucher du doigt par des démonstrations réelles, afin qu'elles puissent ressentir un peu de sympathie pour ceux qui, en Irlande, avaient à souffrir des opérations des Black-and-Tans et des Auxiliaires.

Une liste d'adresses de Black-and-Tans nous fut fournie à Liverpool par le service central de renseignements de l'I. R. A. On s'était procuré ces adresses par l'interception de courriers en Irlande ou la saisie de sacs postaux anglais. Des enquêtes minutieuses furent faites comme d'habitude sur les domiciles ou logis des hommes en question. On rechercha des refuges dans le voisinage et toutes précautions furent prises pour que les raids fussent couronnés de succès.

Des quantités de paraffine et d'essence furent entreposées à proximité. L'I. R. A. fut mobilisée, et les hommes nécessaires désignés.

Quatorze maisons, au total, furent condamnées à être détruites un certain samedi soir, à 23 h. 45, heure à laquelle on pensait que les occupants seraient sur le point de se coucher. Le moment fut mal choisi (peut-être fût-ce heureux?), car, si nous avions pénétré de force à une heure plus tardive, à laquelle tout le monde eût été endormi, un succès plus grand eût mieux récompensé nos efforts. Le groupe sous mes ordres comptait cinq hommes, tous armés de revolvers, nantis de munitions supplémentaires et munis, sous leur chapeau, d'un masque. Nous avions aussi de l'essence et de la paraffine. Notre terrain d'action se trouvait en une région très animée; bien qu'il y eût de la police à quelques mètres, et beaucoup de monde aux environs, nous passâmes à l'action. A notre coup de sonnette, une dame d'une trentaine d'années vint nous ouvrir; elle se troubla fort quand nous lui dîmes le nom de la personne que nous savions être sous les drapeaux en Irlande. D'autres questions suivirent, à quoi elle répondit en s'esquivant : « Je vais vous amener quelqu'un qui vous répondra. » Quatre d'entre nous se précipitèrent pour forcer l'entrée; nous étions sur le point de refermer la porte lorsqu'apparut en haut de l'escalier une vieille dame en chemise de nuit, qui hurla au secours. Des passants s'assemblèrent près de la porte d'entrée : toute la maison était en ébullition. Nous vîmes qu'il était vain d'insister, et

battîmes hâtivement en retraite. Nous parvînmes à nous échapper.

Sur les quatorze maisons condamnées, huit furent incendiées, certaines légèrement seulement, mais l'effet produit fut le même. A Londres, les résultats furent beaucoup plus sérieux, car plusieurs personnes furent brûlées ou blessées au cours des incendies.

Un ou deux jours plus tard, dans le bac de New-Brighton, j'eus l'amusante surprise d'entendre deux dames parler à haute voix de ces raids sur les domiciles des Black-and-Tans. L'une d'elles, qui paraissait l'amie de l'une des victimes, décrivit la suite des événements, et raconta que tous les habitants de la maison s'étaient réfugiés dans une arrière-cuisine. « C'est une situation terrible, dit-elle à son interlocutrice, que de voir ces francs-tireurs agir de cette façon sans être pris. » Et elle ajouta avec émotion : « On n'est jamais sûr de ne pas rencontrer ces mystérieux personnages! » J'en riais en moi-même, me demandant ce qu'auraient fait ces deux bonnes dames, si elles avaient su qui était assis à côté d'elles!

Le second acte de la campagne entreprise contre les Auxiliaires et les Black-and-Tans fut la conséquence d'un ordre reçu de Dublin : exécuter un officier des forces auxiliaires en résidence près de Liverpool, — à Blundelsands, pour plus de précision — où il était en convalescence. Il avait collaboré avec le service secret anglais en Irlande et était recherché par l'I. R. A. de ce pays. L'ordre était accompagné d'une lettre écrite de Blundelsands par cet officier à

ses chefs au château de Dublin, une manière de compte rendu. Elle avait été saisie par l'I. R. A. au cours de l'un des raids sur le courrier destiné au château.

L'opération à mener contre cet officier vivant à l'hôtel demandait une soigneuse préparation. Je descendis à l'hôtel pour quelques jours, camouflé en commis-voyageur venant de Manchester et désireux de prendre un peu de repos. J'obtins une chambre sur le même palier que l'homme que je cherchais. Je ne le connaissais pas de vue, mais, au dîner, étant entré en conversation avec un des convives, je m'aperçus que c'était justement mon homme. Je vérifiai, et je comparai la signature qu'il avait donnée sur le registre de l'hôtel avec celle du compte rendu. Je m'étais inscrit sous un faux nom, ce que n'avait pas fait cet autre agent d'un service secret. J'eus plusieurs conversations avec lui pendant ces quelques jours, mais jamais l'un de nous ne fit la plus fugitive allusion à ses occupations réelles. Je finis par connaître ses habitudes, l'heure à laquelle il avait coutume de se retirer, et fixai l'heure du raid à 23 h. 45.

Sept hommes avaient été désignés pour cette besogne : l'un d'eux était un excellent chauffeur. Le secret fut scrupuleusement gardé. Nous fîmes une reconnaissance détaillée du voisinage et fixâmes un rendez-vous près de l'hôtel, certains d'entre nous devant s'y rendre par le train, les autres en taxi. Le groupe du taxi comprenait le chauffeur; à un endroit donné, le conducteur du taxi devait être attaqué, bâillonné et

lié; notre chauffeur endosserait son costume et prendrait la voiture en charge. Mais « les meilleurs projets des souris ou des hommes s'en vont à vau-l'eau... ». Tous nos beaux plans tombèrent en ruines car, au point du rendez-vous, nulle trace de nos complices. Minuit, une heure, deux heures sonnèrent. Nous attendions toujours, avec une impatience de plus en plus désespérée. Nous imaginions toutes sortes de malheurs pour l'autre groupe : arrestation, assassinat, etc...; une ou deux fois nous fûmes sur le point d'exécuter le raid à nous seuls. C'eût été une folie. Nous étions là, échoués à vingt kilomètres de Liverpool, n'ayant plus à notre disposition ni train, ni moyen de transport, et, si nous étions pris à partie par la police, elle trouverait sur nous suffisamment de matériel pour faire la preuve indubitable, même aux yeux du plus incrédule des jurés, que notre présence à Blundelsands à cette heure matinale n'avait pas pour but le « bien public ». Que faire? Après plusieurs suggestions insensées, nous décidâmes de faire les cent pas. Au cours de notre ronde, nous arrivâmes à l'hôtel où notre victime éventuelle reposait paisiblement. Je frappai à la porte avec autant de sang-froid que si j'avais été un locataire de l'hôtel; au bout d'un certain temps, une voix effrayée, tombant du dernier étage, nous demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas? » Je répondis poliment : « Nous sommes en panne à la suite d'un accident d'auto; pourriez-vous nous héberger pour la nuit? » Mais tout fut inutile. La dame, poliment mais fermement, refusa d'accueillir qui que ce soit à une

heure aussi indue, et nous conseilla de nous adresser au poste de police où nous trouverions conseils et aide. Le poste de police, en vérité! Pour nous, équipés comme nous l'étions! Il ne pouvait en être question. C'eût presque été un suicide! Non. Cet avis, bien que donné en toute sincérité et bonne foi, n'était guère de notre goût. Nous réfléchîmes un moment à la marche à suivre et prîmes la décision suivante : après nous être éloignés quelque peu, nous choisirions, dans une ferme, une grange où nous pourrions terminer la nuit; au préalable, nous cacherions nos armes et munitions pour le cas où quelque visiteur importun nous trouverait endormis et donnerait l'alarme. A peine en avions-nous ainsi convenu, que nous vîmes venir vers nous trois agents de police, dont un sous-officier. La situation exigeait du sang-froid, aussi bien que de la prudence et du calme. Je dis à mes camarades : « Pas d'affolement. C'est moi qui parlerai. Nous ferons semblant d'être ivres. »

Les policiers vinrent à nous avec une attitude fort autoritaire comme s'ils avaient pressenti la découverte de quelque chose d'intéressant; c'était bien le cas, mais nous étions encore les seuls à le savoir. Que l'on se souvienne qu'à l'époque les bruits les plus fantaisistes circulaient sur ce que les francs-tireurs faisaient ou voulaient faire, ou ne pas faire, n'importe où et partout; et, naturellement, les plus grandes précautions étaient de mise dans la police comme chez les civils. Nous étions décidés à procéder par intimidation s'il le fallait, et, au cas où cela ne réussirait pas

et où nous serions menacés d'arrestation, nous saurions à quelles extrémités en venir. Nous avions la main crispée sur nos revolvers. Les agents nous adressèrent la parole poliment, et nos réponses furent également polies. Après quelques questions, le sous-officier me dit : « Voudriez-vous nous expliquer comment il se fait que vous, qui êtes étrangers à cette région, soyez ici à cette heure du matin? » Je répondis que nous nous étions désaltérés dans l'un des hôtels de la ville, le Compton, rue de l'Eglise; quelques jeunes gens que nous ne connaissions pas personnellement nous avaient alors invités à venir jouer aux cartes dans leur maison de Blundelsands; nous avions accepté; mais, au cours de la partie, pendant laquelle nous avions continué à boire, une discussion s'était élevée, à la suite de quoi l'on nous avait mis à la porte. Une fois dégrisés, nous avions cherché à retrouver la maison, mais sans succès. Je dis également que nous avions essayé d'aller à l'hôtel, mais que l'on avait refusé de nous recevoir, et qu'au moment où nous avions rencontré la patrouille nous étions à la recherche du poste de police où nous comptions demander aide et conseils pour rentrer en ville. Cette histoire, qui n'était qu'une fable du commencement à la fin, fut débitée sans une hésitation, ni une apparence d'indécision qui eussent pu faire douter de sa véracité. Tout comme mes complices, je me sentais, il est vrai, assez mal à l'aise, mais c'eût été un désastre que de le laisser voir. Le mensonge réussit. La police nous donna les plus suaves conseils sur le danger de se lier

avec n'importe qui en des temps aussi troublés, ce qui faillit me faire éclater de rire; mais, sur mon assurance que nous n'avions rien à craindre de ces personnages (fictifs), les agents nous accompagnèrent jusqu'à l'endroit où l'on pouvait espérer trouver un taxi qui nous ramènerait en ville. Je pensais au début que ce pouvait être une ruse de la police pour nous emmener au violon; aussi, quand nous fîmes halte devant un bâtiment qui, dans l'obscurité, pouvait ressembler à un commissariat, j'agrippai fortement mon revolver dans ma poche tout en inspectant les lieux avec soin. Mais je ne vis nulle part l'écusson qui, généralement, orne les postes de police. Le sous-officier frappa à la porte et demanda à l'homme qui lui répondit, s'il consentirait à nous conduire à Liverpool. L'homme accepta et déclara qu'il serait prêt dans cinq minutes. Nous échangeâmes une poignée de mains avec les agents et les remerciâmes cordialement de leur aide. J'ai de bonnes raisons de leur être reconnaissant, aujourd'hui encore, de leur crédulité et de leur assistance, car, s'ils avaient essayé de nous arrêter, il est probable que l'un de nos deux groupes ne serait plus aujourd'hui de ce monde.

Par une curieuse coïncidence, le chauffeur de taxi qui nous ramena en ville me raconta qu'il avait conduit cette même nuit quatre hommes, abandonnés, eux aussi, en pleine campagne. Ces quatre hommes étaient nos complices dans l'affaire de l'officier; comme nous, ils avaient échoué dans leur tentative par suite d'une mésaventure providentielle. Nous comprîmes le lende-

main pourquoi. J'ai déjà dit comment ils devaient venir de Liverpool en taxi, s'emparer du chauffeur et ramener la voiture après exécution de nos projets. Or il advint qu'arrivés à l'endroit convenu, au moment où ils allaient se jeter sur le chauffeur, celui-ci appuya sur l'accélérateur et s'enfuit, abandonnant nos compagnons sur la grand'route. Il essaya bien quelques coups de feu, mais réussit à disparaître. Nos complices ne réussirent pas à nous trouver, et revinrent en ville.

Fait digne de remarque, le chauffeur de taxi n'ébruita jamais l'affaire; du moins, s'il le fit, la presse resta muette et la police n'envoya pas de patrouilles. Je ne pourrai probablement jamais expliquer tout à fait pourquoi notre projet échoua, mais ce coup d'accélérateur, qu'il ait été fortuit ou non, peut être considéré comme la cause du salut de l'officier et de l'avortement de nos plans, pourtant soigneusement préparés. C'est peut-être mieux ainsi. Je ne regrette pas notre échec. C'est le destin qui joue dans des cas semblables, comme il intervint aussi dans la suite des événements qui aboutit à la trêve et au traité, sans lesquels nous étions sur le point d'entamer une campagne de violence forcenée.

CHAPITRE VII

JE SUIS NOMMÉ DIRECTEUR DES OPÉRATIONS MILITAIRES DU SINN FEIN. CONTREBANDE DE MUNITIONS POUR L'I. R. A. D'IRLANDE. REPRÉSAILLES SANGUINAIRES SUR UN FERMIER DU LANCASHIRE. DESTRUCTION DES LIGNES DE COMMUNICATIONS DANS LE MERSEYSIDE. NOTRE RÔLE. FUITE SENSATIONNELLE A TRAVERS DES CORDONS DE POLICIERS ARMÉS.

L'échec de notre tentative d'exécution de l'officier auxiliaire ne fit pas ralentir nos mouvements, ni cesser notre travail d'organisation et d'entraînement. Il ne nous vint pas non plus à l'esprit que la Providence ait pu intervenir pour sauver la vie de cet homme.

Environ une semaine plus tard, coup de théâtre : la police de Liverpool arrêtait tranquillement un certain nombre de nos adhérents, y compris le chef des troupes de l'I. R. A. du Merseyside, chargé de toutes les opérations dans ce secteur. Cela nous fit trembler, mais un temps seulement. Nous nous reprîmes vite, et le travail recommença avec plus de détermination que jamais. Les captifs furent transférés en Irlande, où ils furent internés. L'arrestation et l'emprisonnement du chef furent l'occasion de ma nomination à ce poste devenu vacant. Je pris donc la direction de tout le

secteur et de toutes les forces de l'I. R. A. dans la plus grande partie du Lancashire (y compris les centres de Liverpool-ville, Waterloo, Garston, Widnes et Saint-Helens), dans le Cheshire et dans une partie du Yorkshire.

Je prescrivis une mobilisation générale de tous les effectifs de ma zone, et demandai à mes hommes si quelqu'un d'entre eux désirait se démettre pour quelque raison que ce soit, famille ou autre. En ce cas, il n'aurait qu'à venir me le dire en particulier, et je ferais le nécessaire pour qu'il n'en ait pas d'ennuis. Je déclarai que notre tâche était risquée, et même fort dangereuse; les hommes en tombèrent d'accord, mais aucun d'eux ne désira être relevé des fonctions qu'il pourrait être appelé à remplir. Tous étaient volontaires pour mener l'entreprise à bien, quelqu'en dût être le prix. C'est à cette mentalité que j'attribue le succès que remporta l'Irlande en signant le traité, cet esprit de farouche détermination à obtenir cette fois-ci pour notre pays, coûte que coûte, la liberté dont nous avions fait une véritable religion et que nous étions décidés à ne perdre que lorsque le dernier homme serait mort en luttant pour elle. Chaque adhérent prêta le serment de fidélité à la République Irlandaise.

Ma première préoccupation fut ensuite de perfectionner l'organisation existante, car j'avais l'intention de préparer des coups encore plus dramatiques, sous forme de destructions massives, afin de faire comprendre aux populations d'Angleterre la grandeur de

la cause pour laquelle nous combattions, et de les frapper de terreur.

En même temps, nous nous procurions des armes, des munitions et des explosifs, dont une bonne part fut expédiée en Irlande grâce aux agents de l'I. R. A. travaillant sur les bateaux qui faisaient le service entre Liverpool et l'Irlande. Des corbeilles à œufs, vides en apparence, servirent de cachette; d'autres armes furent passées dans les vêtements des voyageurs; l'un de nos hommes réussit même à transporter une mitrailleuse de Liverpool à Dublin sans être découvert, bien que ses bagages eussent été minutieusement fouillés, comme il était de règle à cette époque. L'arme n'avait pas été cachée dans les bagages, mais démontée et savamment répartie sur toute sa personne.

Même des explosifs furent saisis en Ecosse, Irlande et pays de Galles; des goëlettes furent parfois réquisitionnées pour leur transport; elles déposaient ces cargaisons illégales en quelque point désert de la côte d'Irlande.

Des ravitaillements nous furent également fournis par des sympathisants étrangers; en fait, tous les procédés imaginables furent mis en œuvre pour nous procurer des armes; le monde s'étonna même de voir des objets appartenant aux troupes britanniques en Irlande passer entre les mains de l'I. R. A., soit qu'ils lui aient été vendus, soit qu'ils lui aient été livrés par des agents de l'I. R. A. au service du gouvernement de la Couronne. Il n'y a plus là de mystère, maintenant. C'était une partie de nos attributions, à Liverpool, que

d'aider en cela et nous n'y éprouvions guère de difficultés.

J'étais depuis peu en fonctions comme directeur des opérations militaires de l'I. R. A. lorsque fut approuvée notre suggestion d'exécuter des représailles à l'encontre d'un certain fermier du Lancashire, habitant près de Broad Green, Liverpool, en raison de ses vantardises dans l'*Echo de Liverpool* sur la façon dont il avait jeté à la porte et vaincu les francs-tireurs qui avaient attaqué sa ferme, se disant en outre ravi d'avoir touché l'un de ses assaillants.

A cette époque, nous n'étions pas en humeur d'accepter sans réaction ce genre de hâbleries. Les avoir passées sous silence aurait signifié avoir peur, et l'effet moral sur d'autres citoyens, qui auraient pu se croire encouragés à faire de même, eût pu avoir pour nous des résultats désastreux. Il s'agissait d'y parer. L'esprit de vengeance régnait en nous, et il fallait que cet homme le sentît; peu importaient mes réels sentiments, ou ceux d'un observateur quelconque à son égard, car après tout, il n'avait fait que son devoir en défendant bravement son bien et son foyer; aussi n'y avait-il eu contre lui ni ressentiment, ni haine jusqu'à ce qu'un journal ait reproduit la description farfaronne de sa victoire contre les francs-tireurs du Sinn Fein. Il avait pourtant blessé l'un de nos partisans, qui fut ensuite jugé et condamné à de longs mois de prison. Mais il ne pouvait être question pour nous de laisser sa jactance impunie. La précédente tentative d'incendie de sa ferme avait échoué, mais nous étions

bien décidés à ce que notre prochain essai ne pût donner lieu à de nouveaux cris de victoire sur les francs-tireurs. Un plan minutieux fut donc établi pour une attaque qui, cette fois, réussirait. Après l'échec antérieur, la police avait jugé utile de maintenir une garde sur place, et deux policiers armés patrouillaient chaque nuit à proximité. Il nous fallait tenir compte de cet état de choses, et en surmonter à tout prix la difficulté.

Nous décidâmes de lancer l'attaque vers 23 h. 30; quatorze d'entre nous, armés jusqu'aux dents et équipés de masques et de lampes de poche se réunirent un beau soir. Par petits groupes de deux ou trois, nous atteignîmes notre but juste à l'heure fixée et entrâmes par la grille de l'avenue menant à la maison; de chaque côté, une rangée d'arbres symétriques, partant de la grand'route, nous offrait abri et protection. Répartis en deux groupes de sept, de part et d'autre de l'avenue, nous prîmes nos positions après être montés furtivement jusqu'à la maison d'habitation. Je m'en approchai alors et frappai vigoureusement à la porte. Après une minute ou deux, une voix, venant d'une fenêtre de face, demanda : « Qui est là? » — « Nous sommes des policiers de Dale Street en inspection », répondis-je. Un instant d'hésitation dans la réplique me fit sentir que l'homme pressentait quelque chose de singulier; il dit cependant : « Très bien, je descends dans une minute ». J'entendis des pas dans l'escalier, puis le son d'un appel téléphonique; il était facile d'en conclure que notre victime cherchait à

se faire confirmer par téléphone l'authenticité de cette visite inattendue d'agents disant venir du poste de Dale Street. Dans ce cas, je savais qu'avant longtemps d'importantes forces de police seraient à nos trousses.

Notre intention première avait été de pénétrer dans la maison, d'en rassembler les occupants et d'obtenir du fermier de plates excuses pour ses actes et ses déclarations à la presse. Nous l'aurions peut-être quelque peu bousculé, et sa sécurité personnelle aurait été en fonction de son adresse à nous répondre de façon satisfaisante. Nous avions aussi envisagé de démolir le téléphone, puis de mettre le feu aux bâtiments, mais non sans avoir au préalable mis l'individu et sa famille à l'abri du danger.

Les circonstances nous obligèrent à modifier rapidement ces projets. Je donnai donc l'ordre à cinq de mes hommes de se rendre aux bâtiments annexes ou aux granges et d'y mettre le feu. Les neuf autres prirent position à l'extérieur de la maison et déchargèrent une volée de coups de feu dans toutes les fenêtres. J'imagine l'état de terreur auquel les habitants se trouvèrent bientôt réduits, non seulement par l'insécurité de leurs chambres, mais aussi par la leur grandissante des flammes qui brillaient sur toutes les faces de la maison, provenant des dépendances et des granges. Je revois encore cette vision terrible, cruelle; blottie à l'extrémité de cette belle avenue plantée d'arbres, toutes ses fenêtres traversées de balles et, dans la plupart des cas, en pièces, l'imposante maison était maintenant le point de mire de tout le voisinage

en raison des flammes qui l'entouraient presque de toutes parts. L'épouvante de ce souvenir restera pour le fermier et sa famille, j'en jurerais, une hantise jusqu'à leur tombe. Oui, c'était terrible; mais c'était la guerre, la lutte d'une nation pour son indépendance. Toute cette affaire ne demanda guère que cinq minutes; nous prîmes alors la fuite, laissant, à l'exception de la maison d'habitation, tout le reste à l'état de fournaise. Nous partîmes en deux fractions dans des directions différentes. Mon groupe était encore à petite distance de la scène lorsque nous entendîmes des coups de feu qui paraissaient venir des bâtiments en feu. Pensant que nos camarades avaient échoué dans leur tentative de fuite et avaient été pincés par la police, nous résolûmes de retourner leur prêter main-forte. Mais nos craintes étaient vaines, bien que, comme nous l'apprîmes plus tard, l'autre groupe eût eu une légère prise de contact avec la patrouille qui survenait alors. Les deux fractions s'en tirèrent sans dommage, et celle que je commandais gagna la rase campagne après avoir traversé une rivière et atteint une voie ferrée qui nous permit de nous y reconnaître. Près d'une route secondaire, nous rencontrâmes pas mal de gens qui regardaient dans notre direction, vers l'incendie; celui-ci était visible de plusieurs kilomètres à la ronde. Nous dûmes nous baisser, et même ramper à travers les hautes herbes, pour gagner l'endroit où se tenaient ces personnes, puis la grand'route. Nous n'étions pas loin d'eux et pûmes les entendre discuter sur les causes et l'origine du feu. « Encore des francs-

tireurs du Sinn Fein », dit quelqu'un, « c'est la ferme où l'un de leurs hommes a été blessé et arrêté; ce sont des représailles ». Il avait bien deviné!

Nous réussîmes toutefois à prendre le large; chemin faisant nous rencontrâmes d'autres personnes discutant de l'incendie, mais aucune ne fit attention à nous. Tous nos hommes réussirent à passer sans encombre. La publicité donnée à cette affaire provoqua bien des discussions dans tout le royaume, et des réclamations en vue d'une action plus vigoureuse contre le Sinn Fein.

Vers cette époque éclata sur toute l'Angleterre une épidémie généralisée de bris de vitres, particulièrement à Londres, Liverpool, Manchester et Birmingham. Quelques journaux, et parfois la police, l'imputèrent aux francs-tireurs du Sinn Fein. Je suis en mesure d'affirmer que l'I. R. A. n'y fut pour rien. Ce fut une sorte de manie collective dont je fus incapable d'expliquer les causes ou les motifs, mais je puis certifier que cette campagne ne fut pas entreprise par l'I. R. A., ni exécutée par aucun de ses membres.

J'ai déjà dit qu'outre les terribles destructions opérées, nous avions l'intention de déclencher une offensive bien plus ardente, plus draconienne que tout ce qui avait été tenté auparavant. C'était un complot gigantesque, ayant pour but de ruiner tout ce qui était la vie, les affaires et l'industrie de la ville et du port sur la Mersey.

La première phase de notre programme comportait l'interruption de toutes les lignes de communication à Liverpool et dans les faubourgs ou villages avoisinants. Tout disloquer, tout paralyser, tel était notre but. Ce plan exigeait des préparatifs difficiles et étendus et nécessitait l'étude la plus détaillée des cartes d'état-major, des méthodes d'exécution et des points les plus vulnérables. Inutile d'y insister. Les nœuds de communication situés à dix ou douze kilomètres de la ville, desservant plusieurs localités différentes, nous parurent être des points sensibles. Une fois les hommes sélectionnés, les emplacements préparés dans chaque secteur (et il y en avait beaucoup), les cisailles et scies, ainsi que tous autres impedimenta nécessaires, à pied d'œuvre, nos forces furent mobilisées. La réunion se tint dans un bâtiment public de la ville, à moins de trois minutes à pied de la rue principale. Remarquable, oui certes, mais bien plus remarquable encore qu'un tel rassemblement d'hommes armés, faisant des préparatifs de guerre, ait pu se tenir! Ce fut là un acte d'effronterie extraordinaire, étant donné les quantités de cisailles, de revolvers, de munitions, de scies, de masques, etc... entassées sur des tables, prêtes à être distribuées aux participants. Si la police avait pu le savoir, si elle avait pu réquisitionner la troupe, quel coup de filet! A vrai dire, il aurait pu s'ensuivre un énergique coup de torchon, mais là, à portée de leur main, les policiers auraient surpris jusqu'au dernier homme de l'I. R. A. de toute la Mersey! Or nos adhérents purent repartir impu-

nément pour mettre à exécution le plus audacieux coup de main qu'on ait osé concevoir. L'heure du rassemblement avait été fixée à 22 h. 30. Un quart d'heure plus tard, le hall était entièrement évacué.

Bien avant cette réunion, chaque chef de fraction avait fait une reconnaissance détaillée de la zone ou région à lui attribuée. Mon secteur comprenait la grand'route de Birkenhead vers la Galles du Nord, à environs huit kilomètres au delà du bourg de Birkenhead. L'endroit que je choisis était le point où les fils télégraphiques passaient sur la route, et où deux lignes de voies ferrées se rencontraient presque. Les opérations devaient avoir lieu simultanément, à la même heure, dans tous les centres. Les sept hommes de mon groupe étaient armés, portaient des munitions pour environ deux cent cinquante coups, et des scies, cisailles, lampes et masques. J'étais vêtu comme à l'habitude et personne ne pouvait soupçonner à mon aspect que je puisse être engagé dans une pareille entreprise. Quelques hommes étaient en combinaisons de chauffeurs et casquettes, ce qui laissait croire à quiconque les remarquerait que c'étaient des ouvriers rentrant du travail avec leurs outils. Nous rencontrâmes plusieurs agents de police marchant deux par deux, dont quelques-uns que je connaissais personnellement, mais aucun d'eux ne se douta jamais de la mission que j'accomplissais, ni même que j'appartenais à l'I. R. A. Nous atteignîmes notre destination à minuit, en pleine obscurité, et choisîmes les points sur lesquels nous agirions. Après avoir placé une sen-

tinelle à chaque extrémité de la ligne, nous commençâmes par abattre deux poteaux télégraphiques et couper les fils qui y étaient attachés. C'était une tâche passionnante. Nous prîmes les plus extrêmes précautions pour cette opération, et jamais nous n'aurions cru que scier le gros bout d'un poteau télégraphique pût être un travail aussi fatigant. En tout cas, les poteaux tombèrent en travers de la voie ferrée, ce qui n'était point dans notre programme, car nous ne désirions pas provoquer d'accident de chemin de fer et mettre en danger des vies humaines. Cela montre combien il est difficile d'assigner une limite aux destructions prévues pour assouvir des passions politiques.

Notre besogne achevée, nous prîmes à travers champs pour nous rendre à un autre passage de voie ferrée, où nous opérâmes de même; puis nous battîmes en retraite. Avant de nous risquer sur la route, nous nous débarrassâmes des scies et autres instruments en les enfouissant sous une haie, ne gardant que quelques cisailles à fils de fer. L'un d'entre nous, ancien marin, et remarquable grimpeur, put escalader d'autres poteaux et couper les fils au fur et à mesure de notre avance. Nous n'avions pas marché longtemps sur la grand'route, que nous rencontrâmes un sergent de la police cycliste du Cheshire. De cordiaux saluts furent échangés, mais le sergent parut enclin à descendre de bicyclette, à coup sûr pour nous interroger. S'il l'avait fait, s'il avait montré une curiosité exagérée, je ne sais trop quel sort lui eût été réservé. Mais

il passa outre, heureusement pour lui (et peut-être pour nous).

Le soleil était levé avant que nous n'ayons regagné Wallasey; en route, nous rencontrâmes de nombreux agents de police qui, apparemment, ne jetèrent jamais un regard de suspicion sur nous. L'ouvrage de cette nuit fut fidèlement relaté dans la presse et ne causa pas seulement des alarmes, mais aussi une condamnation universelle des horribles et mystérieux actes des francs-tireurs du Sinn Fein, dont personne n'arrivait à comprendre les mobiles. En conséquence une police spéciale fut organisée et des gardes officielles placées sur toutes les principales lignes de communications.

Cette action aurait dû se dérouler sur une vaste échelle en d'autres points, mais, par suite de malentendus, elle n'eut pas lieu. On avait déjà apporté assez de perturbation, mais une nouvelle tentative fut faite, en vue de couper une série de fils dans un autre secteur et de cisailler de nouveau ceux du nôtre.

A cette deuxième occasion je sentis bien vite une réelle activité de la police sur le théâtre de nos opérations, différent cependant de celui où j'avais travaillé quelques jours plus tôt; aussi, quand nous y arrivâmes, ce fut pour tomber droit sur un poste qui nous pinça presque en flagrant délit. Il nous avait tendu une embuscade. Comme nous allions sortir d'un bois, où nous avions tranché les fils au passage, nous trouvâmes notre sortie bloquée. Nos chances de fuite paraissaient bien minimes cette fois. Il nous faudrait combattre. Nous essayâmes bien de la course, mais il

nous fallut nous mettre immédiatement à couvert dans les buissons et derrière les arbres. Les policiers firent feu sur nous à plusieurs reprises; nous leur répondîmes coup pour coup, après quoi nous nous repliâmes dans le bois où, tels Jeannot Lapin, nous nous couchâmes et nous fîmes cois pour ne pas dévoiler notre présence. Un peu plus tard nous gagnâmes les lisières du bois, mais pour nous y trouver encerclés encore! La police avait reçu des renforts envoyés en toute hâte. Quelle situation! Quelque sorte de miracle devenait indispensable pour nous permettre de nous en tirer. Nous étions pris au piège, de toute part, dans un bois isolé, entourés de détectives et d'agents qui, d'après leurs manœuvres, me parurent avoir pris position et s'apprêter à attendre tranquillement l'aube avant d'entamer de nouveaux mouvements. Il nous fallait prendre l'initiative, car si nous attendions le jour, nous serions en bien piètre posture. Ayant réfléchi quelques minutes, nous choisîmes un point de sortie favorable, près duquel veillaient quelques agents, point idéal à mon avis si seulement nous pouvions en détourner l'attention de la police. C'était un mouvement stratégique qui pouvait réussir... ou échouer. Mes collègues approuvèrent mon plan, qui consistait à nous grouper sur un point donné, et, au commandement : « Feu », à déclencher une fusillade nourrie dans la direction où nous savions qu'étaient des policiers, de façon à attirer loin de notre point de sortie la garde qui le surveillait. Le feu fut ouvert, une terrible volée, à quoi la police répondit. Le bruit en

était terrifiant dans cette calme campagne anglaise. Les agents tirèrent vigoureusement dans notre direction pendant un quart d'heure environ, aucun des deux partis n'avançant ni ne reculant d'un pouce.

Lorsque j'estimai la sortie dégagée, j'expédiai tous mes hommes, sauf un, avec ordre de sortir du bois, de traverser la route et de nous attendre dans les champs voisins. La ruse réussit. Après leur départ, mon compagnon et moi ouvrimmes le feu avec nos Colts, tirant environ dix-huit coups, chacun de nous se déplaçant en même temps dans une direction opposée à celle de notre point de sortie. Puis, brusquement, nous primes nos jambes à nos cous en direction de la route. Seigneur, quelle fuite! A peine avions-nous rejoint nos camarades que nous vîmes de nouveaux renforts de police arriver sur les lieux.

A coup sûr la police croyait que nous nous tenions encore à couvert dans le bois. Une fois dans les champs, nos chances augmentaient un peu; en rampant sur une distance d'environ cinq cents mètres, nous parvînmes à nous mettre en sécurité; nous marquâmes alors un temps d'arrêt, utilisé à nous congratuler sur le succès, non seulement de nos manœuvres, mais de l'avoir échappé belle; c'eût pu être la prison, sinon même une fin brutale au cours de notre lutte contre des forces de police toujours plus nombreuses.

A proximité de la ville nous nous séparâmes, après avoir effacé de nos vêtements les traces de notre récente aventure. Peu après avoir quitté mes camarades, je vis un taxi déposer son passager devant une

maison; je l'attendis, et hélai le chauffeur qui me déposa rapidement au quai d'où je gagnai Wallasey où j'habitais à l'époque.

J'avais gardé quelques douilles des cartouches tirées dans le bois; j'avais promis de le faire pour les donner à un de mes amis, en souvenir de cette rencontre. Curieux le goût qu'ont certains pour les babioles de ce genre! Mais le hasard voulut que cette opération fût la dernière de celles menées par l'I. R. A. dans le Merseyside et ce « souvenir » sera peut-être historique puisqu'il aura marqué les derniers coups de feu tirés dans la région de Liverpool pendant cette terrible ère de terreur et de destruction. Il est réconfortant de penser que la fin fut pacifique, et j'ai bonne confiance que, de cette période d'horreur, émergera une paix durable entre les populations des deux pays.

CHAPITRE VIII

LES ÉVÉNEMENTS QUI PROVOQUÈRENT UNE PERQUISITION DANS MON LOGEMENT TEMPORAIRE. LA POLICE TROMPÉE. AU COURS DES INTERROGATOIRES. SURVEILLANCE SPÉCIALE. MON ARRESTATION, DUE A UNE RUSE DE LA POLICE. INTERROGATOIRES, RÉPONSES, EXPLICATIONS, ETC...

Dans la même maison que moi logeait un autre membre de l'I. R. A. qui, lui aussi, avait participé à l'expédition contre les fils télégraphiques dans la région de New-Ferry, près de Birkenhead. A mon retour de notre expédition réussie, mais qui avait failli de peu amener notre capture, je m'aperçus, malgré ma fatigue, que mon collègue n'était pas rentré. J'attendis une heure environ puis, recru de fatigue, m'endormis. A mon réveil, vers huit heures du matin, je constatai qu'il n'était pas encore de retour et bien que j'éprouvasse comme une sorte de pressentiment à son sujet, je continuais à nourrir l'espoir que tout allait bien pour lui. Toutefois une vague crainte persistait en moi; je m'inquiétai bientôt à la pensée d'une valise dans laquelle il avait renfermé des revolvers, des munitions, des explosifs, etc. Je la fermai à clé et mis la clé dans ma poche. Je mis

également de côté mon pistolet automatique — plutôt comme mascotte qu'avec l'intention de m'en servir — et plusieurs documents, dont une lettre d'« instructions » que j'avais reçue de feu Rory O'Connor, traitant de la destruction de bâtiments, réservoirs, docks, etc.; terribles preuves à conviction si la police était venue perquisitionner, et preuves telles qu'aucune ruse, aucune diplomatie, aucun bluff n'auraient pu les faire mettre en doute si elles avaient été découvertes sur moi ou dans mon appartement.

A peine m'étais-je assis pour prendre mon petit déjeuner qu'un coup impératif fut frappé à la porte du vestibule; toutes les appréhensions, toutes les craintes que peut ressentir quelqu'un ayant de bonnes raisons de se méfier, m'assaillirent, excepté cependant la peur physique. C'était plutôt une crainte pour mon camarade, pour l'échec de nos plans, pour la mort ou l'arrestation de mes collègues.

La propriétaire de la maison alla ouvrir et j'entendis une voix prononcer ces mots : « Nous sommes des fonctionnaires de la police — Mr... (ici le nom de mon camarade) habite-t-il ici? » La propriétaire répondit oui; un inspecteur et trois détectives entrèrent.

Il était usuel pour nos hommes en mission de ne rien porter sur soi qui permît de les identifier facilement en cas d'arrestation. Mais mon camarade avait omis cette précaution et la malchance voulut qu'il eût son adresse sur lui lorsqu'il fut pris. Je dois dire, en toute justice, que ni la propriétaire ni son mari n'a-

vaient la moindre idée que mon collègue ou moi-même fussions associés à aucun degré avec les activités de l'I. R. A. Je n'avais plus le temps de me défaire des preuves que je portais sur moi, de mes rapports avec les francs-tireurs du Sinn Fein et l'I. R. A., ou de les cacher en quelque coin de la maison. Je n'aurais d'ailleurs pas pu le faire sans risquer de faire peser les plus graves soupçons sur les habitants de cette maison, chose dont je n'aurais voulu à aucun prix. Aussi, en présence de la police, estimai-je que le mieux était de rester tranquillement assis, de garder mon sang-froid et d'essayer encore une fois de bluffer, si nécessaire, pour me tirer de ce mauvais pas. Je bavardai avec l'inspecteur comme si je n'étais pas en cause et sans manifester de nervosité. On me demanda d'accompagner les policiers, ce que je fis, en montrant ma surprise et en demandant innocemment quelle était la raison de cette visite domiciliaire. Je connaissais l'un des détectives personnellement. L'inspecteur me répondit : « Mr... a été arrêté ce matin près de New-Ferry; il avait une arme en sa possession et on le soupçonne d'être associé aux coupeurs de fils ». Mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompé.

La police fouilla la maison de fond en comble, ce qui lui prit trois bonnes heures pendant lesquelles je restai avec elle. La perquisition dans notre chambre fut particulièrement minutieuse. Je fus l'objet d'un interrogatoire des plus serrés sur ce que je savais des faits et gestes de mon camarade; je dus répondre à toutes les questions de manière satisfaisante, sans charger

mon collègue en aucune façon, car apparemment ni mon attitude ni mes réponses ne provoquèrent le moindre soupçon. Sinon, n'aurais-je pas été fouillé moi-même? Si je l'avais été, quelles trouvailles! Mais ce sont là les hasards de la guerre, et, telle la femme de César, je ne pouvais pas être soupçonné.

Les policiers s'en allèrent enfin, emportant avec eux la valise de mon camarade sans avoir jamais essayé de l'ouvrir de force dans la maison, après s'être aperçus qu'on n'en trouvait pas la clé. Un respect aussi scrupuleux des conventions et de la règle est une chose que j'ai toujours admirée chez la police anglaise. Celle-ci a un sentiment élevé de l'intangibilité des biens et de la vie, très caractéristique chez elle, et tous ceux qui ont dû passer entre ses mains en gardent l'impression. Si les agents avaient forcé la serrure de la valise pendant qu'ils étaient encore dans la maison, j'aurais peut-être une tout autre histoire à raconter aujourd'hui. En tout cas ce fut une chance pour moi qu'ils aient eu une si forte notion du devoir, malgré la tâche déplaisante qui leur était dévolue de pourchasser des hommes dont les actes menaçaient les bases mêmes de l'existence de la ville et du port.

Après leur départ, j'éprouvai une délicieuse sensation de soulagement, bien naturelle après les trois heures que je venais de passer, pendant lesquelles je n'avais cessé de m'imaginer cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête : la minute suivante pouvait me trouver prisonnier aux mains de ces hommes.

Seuls la chance, le bluff et mon air innocent m'avaient tiré de là; je n'ai pas besoin de dire qu'à peine le dernier policier hors de la maison, je n'eus rien de plus pressé que de me débarrasser de mon arme et des documents déjà mentionnés; je sentais en effet que, malgré ma sécurité du moment, je n'étais pas à l'abri de toute surveillance et restais susceptible d'être arrêté à tout instant. Pour chasser ces dangers de mes pensées, j'achetai un journal et y lus un reportage très détaillé de nos exploits de la nuit précédente, ainsi que le compte rendu de l'arrestation de plusieurs de mes camarades, « coupeurs de fils » sur le côté Cheshire de la Mersey. La plus grande manchette était pour la fusillade du bois, où tant de forces policières avaient été engagées. Voici quelques-uns des titres de ces reportages : « Des francs-tireurs armés encerclés dans un bois ». — « Le cordon de police se resserre ». — « Une fusillade nourrie dans le bois. » Je ne pus m'empêcher de sourire à la pensée que j'étais « encerclé » et aux espoirs donnés à l'opinion publique que nous serions pincés dans cette bagarre.

Cette nuit — le soir du jour où les détectives fouillèrent la maison — j'assistai à une réunion ultra-secrète des principaux francs-tireurs de Liverpool, à laquelle était venu aussi un homme de Dublin. J'avais cependant le sentiment très vif que j'étais l'objet d'une surveillance spéciale, et pris en conséquence toutes mes précautions pour éviter d'être suivi jusqu'au lieu de rendez-vous. J'exposai à l'assemblée quelle était ma situation, ainsi que les événements de la journée.

J'hésitais entre deux solutions : prendre la fuite, ou courir ma chance sur place. Finalement je me décidai pour cette dernière, et résolu de continuer la série d'attentats prévus, y compris la destruction des bateaux à marchandises de la Mersey, fixée à deux ou trois jours de là.

On nous apprit à cette réunion que des pourparlers très confidentiels étaient en cours entre l'Angleterre et l'Irlande, en vue d'arriver à une trêve qui permettrait de discuter les conditions de paix. Nous jugeâmes invraisemblable que ces discussions aboutissent, aussi fut-il décidé, en ce qui nous concernait, que nous continuerions nos opérations. Cette réunion se tenait dans le salon particulier d'un grand café de Liverpool. Le lendemain fut employé à mettre la dernière main aux plans concernant la destruction des navires marchands, et, personnellement, je fis une reconnaissance de tout le secteur.

Cette même nuit, vers 19 heures, deux fonctionnaires de la sûreté de Wallasey sonnèrent à ma porte. Mon malaise s'accrut, car j'avais le pressentiment que cette fois j'allais être fait prisonnier. J'étais furieux. Or ils ne venaient que pour faire une enquête sur mon co-locataire et complice. Je respirai librement une fois de plus.

Le lendemain, un vendredi, je m'occupai du pointage d'un envoi de revolvers et de 5.000 cartouches, qu'un de nos agents avait réussi à importer d'Anvers. Ce fut mon dernier acte au service de l'I.R.A. en Grande-Bretagne. On va en voir la raison. C'était le

même soir que nous devions couler les bateaux de marchandises de la Mersey. Vers 19 h. 30, comme j'allais me mettre à table pour dîner, un inspecteur de police sonna à la porte et me demanda de l'accompagner au commissariat de Wallasey, où, dit-il, « le Commissaire désirait m'interroger sur certaines questions relatives à l'arrestation récente d'Irlandais. » Je me doutais bien que cela signifiait que, cette fois, c'en était fait de moi. L'idée de m'enfuir me passa par la tête. J'aurais pu aisément me débarrasser, seul, de ce policier, mais cela n'aurait servi à rien, aussi décidai-je d'essayer encore une fois du bluff, et de m'en tirer d'une façon ou d'une autre. J'exprimai le désir de terminer mon dîner, mais le détective m'assura que je serais de retour dans vingt minutes. Cette affirmation me réconforta un peu; mon dîner pouvait attendre; je partis donc pour Wallasey, accompagné de l'inspecteur avec lequel je bavardai tout le long du chemin. En cours de route je rencontrai plusieurs personnes de connaissance, mais elles étaient loin de se douter de l'endroit où j'allais, ni que j'étais l'un de ces mystérieux francs-tireurs tombés par malchance aux mains de la Loi.

Au poste de police, nous entrâmes dans le bureau du commissaire, mais ni lui ni son assistant ne s'y trouvaient. La porte en était même fermée, aussi l'inspecteur m'invita-t-il à me tenir dans la salle d'attente jusqu'au retour du « chef ». J'attends toujours cette entrevue. Ce n'était qu'une ruse de la part du policier pour me conduire en prison aussi vite que possi-

ble. Je m'en rendis compte trop tard, mais, sans la cessation des hostilités, je crains que ce détective trop malin aurait eu à répondre, et de façon sévère, pour la basse ruse qui m'avait livré aussi facilement entre ses mains (1).

Maintenant, pourtant, je n'en suis pas mécontent. Je me rends compte de la situation qu'était celle de la police, de la tâche difficile et dangereuse qu'elle avait à remplir et ceci d'autant mieux qu'ayant appartenu moi-même à la police je sais que le métier n'est pas toujours drôle.

Quoi qu'il en soit, après une longue attente au commissariat, je fus avisé que je devais y rester pour la nuit, puis fus dépouillé de tout ce qui m'appartenait. Mon indignation est plus facile à imaginer qu'à décrire. J'étais là, gardé prisonnier, sans accusation précise contre moi, sans que l'on m'ait prévenu que j'étais suspect d'une faute déterminée. Je demandai à voir le chef ou son remplaçant. Toutes mes demandes furent refusées et je fus poussé dans ce que je ne puis qu'appeler une cellule ignoble. Mon Dieu! Quelle sensation l'on éprouve à être jeté pour la première fois dans ces terribles endroits! On a l'impression d'y être dépouillé de son âme. J'avais entendu parler des horreurs d'une cellule de prison. Je n'avais pu m'en faire une idée exacte, et voilà que je me trouvais en face de la cruelle réalité; c'était horrible!

1. Il est curieux de noter que ce même policier a été condamné ultérieurement à cinq ans de travaux forcés pour félonie.

Jamais je ne l'oublierai. Si jamais quelqu'un désire connaître la réelle profondeur du désespoir, ce désespoir qui écrase si lourdement le cœur humain, et le laisse incapable de se représenter les beautés de la vie, il ne le trouvera nulle part aussi facilement que dans une cellule de prison.

Je fus brusquement éveillé aux réalités de ma position par un bruit de clefs dans de grosses serrures et une voix me disant : « Vaut mieux manger, jeune homme ». Manger! Ciel! C'était le régime de la prison, un pot noir et sale contenant un peu de thé, et deux épais morceaux du pain le plus inappétissant, à peine voilé de margarine! Quelques mots à l'homme qui m'apportait, dans ma cellule, cette nourriture dégoûtante le convinquirent que je n'étais pas un criminel ordinaire, et que j'avais besoin de quelque chose de meilleur à manger et à boire. Comme il s'amusa de mes dédains! « C'est une prison, ici, dit-il, et non une maison pour convalescents ». Il n'était pas méchant cependant, un brave type, dirais-je même. Il me posa des questions sur les « mystérieux Sinn-Feiners », mais il aurait pu, avec les mêmes chances de succès, essayer d'arracher à un misérable un don de mille livres pour un hôpital, qu'à moi des renseignements sur ce sujet. Je simulai tout le temps le jeune homme ignorant et innocent, réussis à trouver le point faible du policier, et obtins de meilleur thé. Je fus également autorisé à lire le journal et à fumer, ce qui m'aida à me faire un peu au mauvais sort qui m'était échu. Avec l'optimisme et l'espoir habituels aux Irlandais,

je me demandais : à quoi bon me tracasser ? Je m'en tirerais encore « avec le sourire » ; oui, certes, mais non avant d'avoir connu six mois de basses souffrances.

Tel était l'état d'esprit dans lequel j'envisageais l'avenir — jamais je ne me laissai aller à désespérer — état d'esprit qui me permit de subir les interrogatoires les plus pressants sans trahir une seule fois mes collègues ou moi-même.

Inutile de décrire en détail les misères que j'endurai pendant ma captivité, les rêves que je fis sur nos cruels exploits, ni mes sentiments quant à la perte de ma liberté.

Le lendemain de mon arrestation, je fus questionné par un inspecteur de police, qui, dans l'ambiance où je me trouvais, me parut l'être le plus aimable. Il m'interrogea de mille façons sur les francs-tireurs, mais je n'avouai rien. Je n'avais pas été pour rien membre du service secret et franc-tireur. Bouche close, telle fut ma règle de conduite. Alors commença une série d'accusations verbales contre moi pour avoir participé aux attentats du Sinn Fein. « Pourquoi n'avouez-vous pas, dit-il, et tout sera bien ? » « Pourquoi ne pas lui faire mes confidences puisqu'aussi bien, ajoutait-il, les autres ont fait des dépositions qui vous signalent comme membre du Sinn Fein ». Il ne devait pas me tromper si facilement. Je savais les conséquences de tout aveu, et je traitai par le mépris, en riant, ses accusations comme ses cajoleries. Il dut trouver que, bien qu'agé seulement de dix-neuf ans et demi,

j'étais d'un métal plus dur qu'il ne l'avait supposé.

Plus tard deux policiers en civil essayèrent encore de me faire parler, me posant des questions rapides et sèches auxquelles je répondis de façon tout aussi sèche et arrogante. Ces réponses furent enregistrées. Puis je fus photographié sous différents angles, mais la police ne prit pas mes empreintes digitales. Je fus ensuite emmené, les menottes aux mains et flanqué d'un sous-officier, dans une voiture-ambulance de la police à la maison d'arrêt centrale de Dale Street, Liverpool. Là encore, j'eus à subir un long interrogatoire, toujours avec le même résultat. La maison d'arrêt de Dale Street est, à ma connaissance, la plus sinistre, la plus désespérante de toute l'Angleterre. C'est un véritable tombeau. C'est là que je séjournai pendant trois longues semaines. L'inconfort de ce lieu est épouvantable ; la nourriture était aussi immangeable que possible, à tel point que je refusai de l'absorber et demandai à faire venir mes repas d'un restaurant du voisinage, à mes frais naturellement. Cette demande provoqua un puissant éclat de rire ! Le policier qui m'apportait cette misérable pâture me parlait dans un langage que les derniers rebus de l'autorité n'oseraient employer de peur de salir leurs lèvres, et je le traitai avec un mépris non déguisé. En toute justice vis-à-vis des policiers anglais, je dois dire que leur conduite en général à l'égard des prisonniers est la courtoisie même, et presque la bonté ; j'en eus l'expérience. Cette exception unique me laissa une profonde impression.

Mon prochain visiteur ne fut nul autre que le chef de la Sûreté de Liverpool, mon compatriote. C'était un cas de Grec contre Grec. Il ne feignit point la sympathie. Il avait sa tâche à accomplir, et essaya sur moi des méthodes habituelles de la police, pour tâcher de me faire me trahir, ou en trahir d'autres. Lui aussi échoua.

Il peut paraître un paradoxe étrange dans les relations entre les populations de Grande-Bretagne et d'Irlande, qu'alors que des Irlandais ont été la cause des difficultés sérieuses et même graves pour la police anglaise en ces dernières années, bien des hommes de naissance et de descendance irlandaises occupent des postes importants dans les forces policières britanniques et jouèrent leur rôle, accomplirent leur devoir loyalement comme doivent le faire des fonctionnaires de confiance. C'est particulièrement vrai à Scotland Yard. Il n'y a pas si longtemps que la direction de ce service était aux mains de sir Patrick Quinn, l'un des hommes les plus distingués et les plus compétents dans cet ordre d'idées.

Le chef de la Sûreté de Liverpool en vint à désespérer de moi et manifesta son dégoût de n'avoir pas réussi à percer mes défenses. En ma qualité d'ancien fonctionnaire de la police, je puis aisément comprendre combien c'est exaspérant, d'autant plus qu'il avait tout lieu de croire qu'il était sur la bonne voie.

Grâce à l'amabilité du gouverneur, je fus autorisé à faire venir mes repas de l'extérieur, et cessai bientôt de maigrir, ce qui avait été le résultat de l'insuf-

fisance et de la mauvaise qualité de la nourriture fournie par la prison. Cela dura dix-sept jours, après quoi je fus transféré à Scotland Yard. Je crois que la plus douce marque de sympathie que j'aie jamais ressentie me vint de la serveuse au visage ouvert qui m'apportait généralement mes repas du restaurant. Elle avait toujours un mot aimable et un vœu gentil pour moi, et si le cœur d'un prisonnier pouvait être touché dans une atmosphère aussi pénible, le mien aurait été à cette serveuse souriante et gaie.

Je ne pourrai guère oublier cependant un certain samedi soir où, pour brocher sur la tristesse de mon sort, un nombre anormal de délinquants — criminels de droit commun de toute sorte, presque tous des vagabonds, — furent incarcérés. Ils passèrent la nuit à hurler et à crier de la façon la plus terrifiante. De ma vie je n'oublierai cette nuit : elle fut misérable. Le lendemain matin fut presque aussi pénible, lorsque se forma pour la visite médicale une queue des plus lamentables ruines humaines. Quel spectacle ! Des hommes et des femmes à moitié nus, alignés là, les uns porteurs de profondes blessures, d'autres couverts de traces de maladies. Et l'odeur ! C'était horrible. A mon entrée, tous les regards se tournèrent vers moi, et toutes les têtes firent un petit signe avec cette familiarité bizarre qui, je suppose, devait vouloir dire que tous ces gens me considéraient comme l'un des leurs. Ils paraissaient tous curieux d'apprendre pour quel motif j'étais amené au milieu d'eux, mais, même là, il ne pouvait être question pour moi de leur donner

des renseignements, de peur qu'une indication, donnée par sarcasme ou autrement, ne soit entendue par la police.

Il y avait là un homme, un Irlandais, suspect d'avoir trempé dans l'affaire des fils télégraphiques; comme je ne l'avais jamais vu auparavant et n'avais jamais entendu son nom, je me méfiai de lui, pensant qu'il pouvait bien être un indicateur de la police que celle-ci mettait près de moi pour me tendre un traquenard quelconque. Ce n'était d'ailleurs pas le cas, comme je le découvris par la suite, et cet homme fut ultérieurement interné avec moi en Irlande.

Pendant mon séjour dans ce lieu misérable, je rencontrai des sympathies chez plusieurs de mes géoliers. L'un d'eux, en particulier, se prit d'un intérêt spécial pour moi et m'offrit d'emporter tout message que je voudrais à mes amis de l'extérieur; mais, bien que j'eusse de l'affection pour cet homme, je ne désirai pas profiter de son offre de peur que par malchance ou par ruse je ne sois pris au piège.

Cette horrible routine quotidienne dura un certain temps, jusqu'à ce qu'un beau jour, l'avertissement me parvint d'avoir à me tenir prêt à partir. Je ne fus pas laissé longtemps dans le doute sur ma destination; l'on me dit que j'irais d'abord à Londres, et de là en Irlande où je serais remis en liberté. Liberté! Ce mot me brûlait tout l'être, mais je pouvais à peine y croire. Il était, à mon avis, incroyable que les autorités consentissent à relâcher quelqu'un considéré par elles comme vraisemblablement un prisonnier d'im-

portance, dans leurs efforts pour découvrir les personnages mystérieux qui terrorisaient le pays et causaient aux alentours tant de désordre et de destructions.

Mon instinct me conseilla de ne pas m'endormir dans une sensation trompeuse de sécurité — pas encore. — Je sentais que mon voyage à Londres comportait pour moi quelque chose de plus sérieux; et ce pressentiment se montra exact, car mon lieu de captivité suivant ne fut autre que le fameux Scotland Yard.

CHAPITRE IX

MON TRANSFERT A SCOTLAND YARD. CE QUE J'Y VIS. ORDRES DE DÉPORTATION ET D'INTERNEMENT; LEURS SUITES. JE M'ÉLÈVE CONTRE LA LOI EN CONTESTANT LA VALIDITÉ D'UN ACTE DU PARLEMENT

De ma cellule de la maison d'arrêt de Dale Street, Liverpool, je fus introduit dans la « salle de réception » où l'on me remit tous mes objets personnels et mon argent; puis on me passa les menottes et je partis, confié à la garde d'un policier, escorté d'une douzaine d'autres environ. Ceux-ci ne formèrent pas un groupe cependant; je marchais entre deux d'entre eux, un pardessus jeté sur mon bras enchaîné, en sorte qu'on ne fit guère attention à nous. Le trajet fut court jusqu'à la gare de Lime Street. Trois d'entre nous seulement allèrent jusqu'au quai, — une escorte de deux agents et moi; — un compartiment se trouvait vide, et, lorsque nous y eûmes pris place, les menottes me furent enlevées. J'appréciai beaucoup ce geste, d'autant plus qu'un peu plus tard, d'autres voyageurs s'installèrent dans notre compartiment et ne purent remarquer que j'étais un prisonnier conduit par des policiers. Je puis dire qu'à plusieurs reprises il m'au-

rait été possible de m'évader, mais je me refusai à abuser ainsi de la police, car j'avais engagé ma parole d'honneur que je ne ferais aucune tentative de ce genre. Pendant tout ce long voyage, les détectives furent extraordinairement gentils pour moi et me fournirent tout ce dont j'eus envie comme nourriture, cigarettes et lectures. Nous discutâmes ensemble de toutes sortes de sujets; une fois ou deux ils essayèrent de me faire parler, mais sans succès, sur le déraillement d'un train militaire près de Belfast, lors d'une visite du roi en cette ville, à l'occasion de la séance d'ouverture du Parlement de l'Irlande du Nord. Je refusai de parler sérieusement de politique. Au cours de tous mes interrogatoires je fus plutôt cynique, comptant sur l'ironie pour me tirer de mauvais pas. Je fis le désespoir de tous ceux qui m'interrogèrent. Je ne connais rien qui puisse causer tant d'ennui aux détectives ou à la police que les prisonniers qui refusent de les prendre au sérieux ou ne répondent que par monosyllabes. C'est très déconcertant.

Nous finîmes par atteindre Londres et fûmes bientôt en route pour le fameux Scotland Yard, cet endroit de terreur pour tous les malfaiteurs, cet endroit qui fait frémir quiconque n'a pas affaire aux arcanes de ses multiples sections de recherches spéciales. Pour y arriver, nous prîmes un fiacre, car on ne trouvait pas de taxis, et, à mon grand amusement, nous fûmes arrêtés par un incident qui se reproduisit à plusieurs reprises, un bandage qui sortait de sa jante. La répé-

tion, plutôt ennuyeuse, de cet incident me faisait penser que nous pourrions bien être pris par des spectateurs de cette scène pour un trio d'artistes de cinéma en train de tourner un épisode de fuite soumis à de nombreuses vicissitudes.

Le « Yard », bâtiment imposant, est célèbre pour la précision avec laquelle tout y est fait. L'atmosphère générale de travail qui règne partout ne peut laisser aucun doute sur le caractère et la nature des tâches accomplies en ce lieu. Personne ne semble savoir ce que fait son voisin, et probablement s'en soucie fort peu; chacun ne pense qu'à sa mission propre; pour peu que l'on ait eu affaire à l'un quelconque de ces astucieux personnages, l'on sait à quel point la besogne y est bien faite.

A mon entrée dans le « Yard », je ressentis une sensation aiguë, que je n'ai point de mots pour décrire. Ce n'était pas dû à une mise en scène spéciale, ou à une pompe particulière; cela paraissait provenir du sentiment que l'on éprouvait d'approcher du mystère; du sentiment d'être prisonnier, et d'ignorer quel sera l'avenir; du sentiment d'avoir à répondre aux interrogatoires des chefs d'un des plus grands services d'investigations du monde entier, et d'avoir à faire face à toutes sortes d'expériences pleines de risques. Les gens du dehors ne peuvent rien connaître, rien imaginer des sensations qui peuvent assaillir celui qui pénètre pour la première fois dans la salle d'interrogatoires du « Yard ». Je m'y rendis, flanqué d'une escorte, et fus confronté par trois fonctionnaires de la

police en uniforme, à l'air fort sérieux et volontaire.

Mon galop d'essai avec eux ne fut pas très dur et ne dura pas longtemps. L'on m'envoya ensuite en cellule, pour y attendre la suite des événements. Comme je quittais la pièce, l'un des fonctionnaires, le plus élevé en grade, dit à ses assistants : « Ce garçon n'a vraiment pas l'air d'être l'un de ces forbans du Sinn Fein. » Cette remarque me fit sourire *in petto*. Je me demande si c'est par une pointe d'ironie supplémentaire que l'on me donna le choix de ma cellule. Après avoir donné satisfaction à ces aimables personnes, je fus dépouillé de tout ce qui, dans mes affaires personnelles, aurait pu me servir à essayer de mettre fin à mes jours. C'est là une précaution usuelle, mais, pour moi, une fois enfermé, j'étais si fatigué de mon voyage que je m'endormis très vite. On me laissa reposer pendant quelques heures puis deux fonctionnaires du service spécial, — de la section politique, je pense, — entrèrent dans ma cellule. L'un d'eux me présenta un document émanant du ministère de l'Intérieur, où je pus lire : « Ordre de déportation et d'internement », signé du Très honorable Edward Short, conseiller du roi, ministre de l'Intérieur, à l'époque. Entre autres choses, cet ordre énonçait que « j'agissais, avais agi ou étais sur le point d'agir contrairement à la loi sur le Rétablissement de l'Ordre en Irlande. » Quelle façon étendue de jeter le filet! je ne cite pas le document mot à mot selon sa phraséologie légale; je me borne à en donner la substance.

Lorsqu'on me demanda si j'avais quelque déclaration à faire ou un appel écrit à soumettre, je répondis « pas maintenant ». Je restai deux jours au « Yard » après réception de l'ordre mentionné ci-dessus, inquiet de savoir si de nouveaux prisonniers y seraient amenés, pris sur le fait ou soupçonnés d'avoir participé aux incendies de maisons ou aux exécutions de parents de Black-and-Tans et d'Auxiliaires, opérations qui avaient eu lieu la nuit même de mon arrivée à Scotland Yard et que je connaissais d'avance. Si les auto-riés du « Yard » l'avaient su ! En tout cas mon inquiétude n'était pas sans raison, car plusieurs Irlandais furent arrêtés de ce chef et deux d'entre eux amenés à Scotland Yard.

L'un d'eux était un jeune homme de vingt-trois ans qui avait été secrétaire dans un ministère, et était arrêté sur de simples soupçons. Aucune accusation précise ne put être portée contre eux : ils furent néanmoins déportés et internés en Irlande. La cellule du jeune homme en question était contiguë à la mienne, et nous pûmes communiquer l'un avec l'autre grâce à notre connaissance de l'alphabet Morse. Avant de m'être rendu compte qu'il le connaissait, j'avais projeté d'enlever quelques briques de la cloison, de façon à pouvoir converser avec lui. Mais c'eût été dangereux, l'idée en fut abandonnée, comme je l'ai dit, en faveur du Morse. Je l'avais appris pendant que j'appartenais au service secret du Sinn Fein, et je dois dire que je le trouvai extrêmement utile. En guise de manipulateur, je me servis de mes phalanges frappant contre

le mur ! Nous tinmes ainsi de longues conversations et je lui parlai de mon ordre de déportation. Il me dit qu'il devait recevoir ce jour-là la visite de son homme de loi, et qu'il lui ferait part de mon cas. Je lui donnai les renseignements et détails nécessaires. Il me suggéra de me faire envoyer mes repas de l'extérieur, par les soins de notre parti, et j'acceptai d'autant plus volontiers que, jusque-là, j'avais eu recours à la cantine du Yard. Le jour même, il osa mettre entre les assiettes un mot adressé à la personne qui envoyait les repas, expliquant que j'avais été transféré de Liverpool ; je fus, en conséquence, ajouté à la liste des internés que l'organisation irlandaise de Londres aida si généreusement ; par sa charité, celle-ci contribua à alléger la monotonie de nos heures de misère.

Aussi tiendrai-je toujours en haute estime ces bons amis irlando-anglais, auxquels il suffisait de connaître notre situation pour nous venir en aide. Je dois ajouter que ces sentiments de générosité et de sympathie envers les prisonniers politiques irlandais existaient aussi en d'autres villes, en fait partout où l'on pouvait trouver des Irlandais, et ces villes sont nombreuses.

Mais quelle agitation dans Scotland Yard, parmi les hauts fonctionnaires, lorsqu'on découvrit que j'avais un moyen mystérieux, clandestin, de communiquer avec mes amis de l'extérieur, à Londres, moi le prisonnier de Liverpool confié à leur garde ! Le mystère grandit encore lorsque l'avocat demanda à me voir,

car je n'avais pas déposé de demande écrite à cet effet. Courtoisement, mais fermement, je refusai de donner des explications, bien qu'un très haut fonctionnaire soit venu spécialement me voir et m'ait demandé, de manière fort civile, de lui faire connaître les procédés que j'avais employés pour correspondre avec mes amis et avec l'homme de loi. Je n'allais pas me laisser arracher mes secrets si facilement, même par cajolerie. Le secret devrait être gardé à tout prix, car nul ne savait en ces jours-là combien de nos amis et alliés pourraient se trouver pris dans les filets, toujours plus vastes, de Scotland Yard, amis auxquels la connaissance de ce secret pouvait être précieuse à plus d'un titre.

Le mystérieux secret de cette manœuvre est dévoilé maintenant, et pourra servir aux agents de Scotland Yard dans leur façon d'agir avec d'autres prisonniers, si le besoin s'en fait sentir, mais l'avoir confié à cette époque à qui que ce soit m'eût apparu une trahison. Je ne blâme pas les agents de la police d'essayer d'extirper tout secret susceptible de perfectionner encore leurs services ou de leur fournir un indice supplémentaire des méthodes employées pour les mettre en défaut. Je n'ai que des louanges à adresser aux fonctionnaires du « Yard » qui, dans la tâche ardue et pénible qu'ils étaient appelés à accomplir, agirent toujours avec une droiture, une bonté, une courtoisie et des égards au-dessus de tout éloge. Je les dépeins tels que je les ai connus.

Le soir de ce même jour, la porte de ma cellule

s'ouvrit et un agent entra, accompagné de deux messieurs, mon avocat et son secrétaire. L'avocat me donna une poignée de mains très familière, comme si j'avais été un de ses amis intimes, et m'interpella par mon nom. Je fis semblant de le connaître intimement. C'était toujours du bluff. L'agent resta à l'extérieur de la cellule avec la porte entr'ouverte, pendant que je bavardais avec l'avocat, lui fournissant tous les détails nécessaires, l'ordre de déportation et d'internement, ainsi que des instructions pour la réalisation de quelques désirs personnels. Il promit de revenir plus tard. Fidèle à sa parole, il revint en effet et m'apporta plusieurs documents. Il me fit savoir qu'il avait l'intention d'introduire une instance en Haute-Cour en raison de ma détention injustifiée; mais, pour ce faire, il me faudrait signer un affidavit où je déclarerais sous serment que « j'avais toujours été un citoyen loyal et respectueux de la loi ».

Ce fut un coup pour moi, quelque chose d'imprévu. Signer cela, moi un membre assermenté de cette organisation secrète, la Fraternité républicaine irlandaise, dont le but avoué était le rejet de la puissance et de l'autorité britanniques en Irlande et l'instauration d'une république irlandaise! J'hésitai donc tout d'abord à signer l'affidavit nécessaire, puis, à la réflexion, je me dis qu'après tout ce n'était qu'un serment de pure forme et que j'étais justifié de par l'injustice de la loi sur le rétablissement de l'ordre en Irlande. Je signai donc le document et prêtai le serment.

Quelques jours plus tard, lorsque les journaux du

soir furent apportés au « Yard », un inspecteur, homme fort jovial et cordial, entra dans ma cellule et s'écria : « Brady, je vois que vous avez fait sensation en ville aujourd'hui; vous êtes dans tous les journaux, qui donnent votre affaire tout au long ». Il me tendit alors l'*Evening News* et la *Pall-Mall Gazette*. Mon cas y était exposé, ainsi que mon appel devant la Cour d'Appel Royale, où je devais être défendu par sir John Simon, conseiller du roi et par M. Holmes Gregory, également conseiller du roi.

Un jour ou deux avant l'audience, une escorte de Black-and-Tans arriva à Londres pour me transférer, par ordre du ministre de l'Intérieur, en Irlande. Mais, en raison de l'ordre du tribunal, elle ne put rien faire en attendant la décision de la cour. Aussi dut-elle repartir sans moi, mais non sans mes deux autres compagnons de captivité, dont l'un était la cause, par son ingénuité, de cette agitation à mon sujet dans les tribunaux londoniens.

C'était là une mise en vedette que je n'aurais pas imaginé qui pût m'échoir et que je n'appréciai guère.

CHAPITRE X

D'AUTRES SOUVENIRS DU « YARD ». MON INTERROGATOIRE PAR SIR BASIL THOMSON. LES ÉVÉNEMENTS PRENNENT POUR MOI UN TOUR DRAMATIQUE. MON RETOUR AU MERSEYSIDE. JE SUIS ESCORTÉ PAR DES AGENTS DE SCOTLAND YARD. LE RÔLE DU GOUVERNEMENT, OBJET D'UNE INTERPELLATION A LA CHAMBRE. JE SUIS TRADUIT DEVANT LES JUGES DE WALLASEY SOUS L'INCULPATION DE CRIME. CONSÉQUENCES INATTENDUES

En attendant la décision de la Cour d'appel dans mon affaire, et pendant ma détention à Scotland Yard, qui dura dix jours, je fus encore interrogé par des fonctionnaires de différents rangs sur ce que je savais des affaires politiques irlandaises; toujours je feignis la plus complète ignorance de la tendance et de la signification des questions qui m'étaient posées.

En une occasion je fus interrogé par un personnage qui n'était autre que sir Basil Thomson lui-même, le grand chef du « Yard », qui me posa des questions sur le mouvement irlandais en Grande-Bretagne et sur les incidents qui avaient amené mon arrestation et mon emprisonnement. Lui aussi manifesta un grand

intérêt à mon bien-être. Je ne lui connais pas d'égal en courtoisie et en tact, et je dois dire que si quelqu'un avait une tendance à se laisser aller, sir Basil me paraît être l'homme qui aurait le plus de chances de provoquer une fissure dans un système de défense. J'ai parlé, en général, de tous les agents avec lesquels je suis entré en contact, et je ne fais aucune exception pour ceux du « Yard »; or, je ne pense pas que j'aie été l'objet d'un traitement spécial de leur part, ni reçu de faveurs anormales. C'est pourquoi je suis étonné des plaintes proférées par certains individus sur les traitements qu'ils auraient subis à Scotland Yard. Pour moi, tous les policiers montrèrent toujours de la sympathie et de la considération, et eurent un mot d'admiration pour la bonne humeur et l'optimisme dont je faisais généralement preuve, ainsi que pour l'attitude naturelle que j'ai toujours gardée.

La seule chose dont je souffrais était la difficulté de dormir. Proche de ma cellule se trouvaient le gymnase et la salle d'entraînement de la police, dans lesquels se faisaient les exercices de tir au revolver, presque chaque nuit jusqu'à une heure avancée. J'imagine que c'était dû aux inquiétudes des autorités quant à l'activité de l'I. R. A. A y bien réfléchir, et au souvenir de la carrière que je venais de terminer, je pouvais aisément comprendre le bien-fondé de semblables précautions de la part de la police, et ne pouvais guère me plaindre de ce qu'elles me privaient d'un sommeil reposant. Je me demandais combien d'heures, de journées et de nuits agitées l'I. R. A. avait values

à la police britannique! De quoi pouvais-je me plaindre? Je n'étais pas, comme me l'avait dit un policier de Wallasey, dans une maison de convalescence. J'attendais maintenant la décision à intervenir à la suite de mon appel.

Elle ne fut pas longue à venir. Elle ne me causa ni surprise, ni alarmes; mon appel était rejeté, j'étais condamné aux dépens et l'« Ordre » du ministre de l'Intérieur était maintenu. Cette décision me fut notifiée par deux fonctionnaires en civil du service spécial de la Sûreté, qui me dirent aussi que j'allais être renvoyé à Wallasey pour y être jugé sous l'inculpation de crimes. Je me bornai à répondre: « Quelle joie! », puis demandai de quelle nature étaient les crimes qui m'étaient imputés; ils me le dirent, à titre officieux naturellement, et ajoutèrent que je devais me tenir prêt à partir pour le Nord cette nuit même.

Par une coïncidence bizarre, je pus ce jour-là me faire prêter un rasoir, instrument que, généralement, l'on n'autorise pas, pour des raisons évidentes, les prisonniers à détenir. A ma grande fureur, je me coupai, et la blessure fut telle, et saigna tant, que si la police n'avait pas eu connaissance de mon optimisme et de ma conception, humoristique et gaie, de la vie, elle aurait pu m'accuser de tentative de suicide.

L'on me rendit mon argent et mes quelques objets personnels, qui tenaient à l'aise dans une petite valise, puis, lié par des menottes à un policier, et accompagné d'un sous-officier, je partis dans une limousine pour la gare de Paddington où nous embarquâmes pour la

gare de Woodside à Birkenhead. Comme par le passé, à peine le train était-il lancé que mon escorte et moi commençâmes à bavarder sur toutes sortes de sujets, sauf de politique. Nous nous contâmes, dans les termes les plus amicaux, nos expériences et les incidents de nos existences. Comme tous leurs camarades du « Yard », ils étaient la gentillesse personnifiée, ils firent tout pour me procurer les agréments que je désirais et refusèrent de me les laisser payer. Le sergent chef de mission me dit que le dernier homme qu'il eût escorté était Trebisch Lincoln, ancien député, espion international notoire, qui, le lecteur se le rappellera, avait été expulsé de plusieurs pays. On prétend qu'il est, ou a été, le meneur des récentes émeutes de Shanghai. Ce que Scotland Yard ignorait de Lincoln ne vaut pas la peine d'être écrit. Mais ce qu'elle sait de la carrière de ce super-espion serait d'admirables sujets pour la plume d'un Alexandre Dumas.

Enfin, nous arrivâmes au terme de notre voyage, la gare de Woodside à Birkenhead, où nous attendait la voiture particulière du chef de la police de Wallasey, pour nous conduire, — moi, du moins, — à la maison d'arrêt de Wallasey et ce pour la seconde fois.

A cette époque, la question de mon arrestation et de ma détention, ainsi que le bruit de mon internement en Irlande, soulevèrent partout un intérêt considérable et provoquèrent des commentaires passionnés. Le seul fait que je me sois permis de constater la validité d'un acte du Parlement avait mis mon cas en évidence dans

les milieux juridiques et dans bien d'autres encore. A la Chambre des Communes, le député de Hull, capitaine de frégate J. M. Kenworthy, se fit le champion de ma cause et interpella à plusieurs reprises le sous-secrétaire d'Etat pour l'Irlande, sir Hamar Greenwood, et le ministre de l'intérieur, le très honorable Edward Short. Ceux-ci se contentèrent de réponses évasives. Personnellement j'avais peu confiance dans le succès de ma réclamation contre la loi et j'étais persuadé, à juste titre, que même si la décision de la Cour avait été en ma faveur, l'on eût trouvé des moyens de rendre légal l'acte du ministre de l'Intérieur; je n'en aurais pas moins pâti, et la législation originelle aurait été modifiée de manière à laisser au Gouvernement la faculté de déporter et de détenir à son gré.

Me voici donc de nouveau à la maison d'arrêt de Wallasey! Je n'y étais pas depuis longtemps quand deux policiers frappèrent à la porte de ma cellule et me donnèrent lecture des différentes accusations de crimes qui seraient retenues contre moi — accusations qui, débarrassées de leurs formules et phrases légales, signifiaient que j'avais participé aux destructions de biens organisées par le Sinn Fein dans le Merseyside.

L'on me demanda si j'avais quelque déclaration à faire, et l'on m'avertit, comme il est de règle, que mes paroles pourraient être retournées contre moi. J'estimai que la devise « Le silence est d'or » était une règle salutaire, surtout pour qui est entre les mains

de la police, et j'adoptai ce mode de conduite. L'on me demanda si je désirais le secours d'un avocat; je déclinai cette offre pour le moment, étant décidé à me défendre moi-même du mieux possible en première instance.

Je fus alors conduit sous escorte au tribunal, par un passage dans la maison d'arrêt. C'était mon premier contact avec une cour de justice, et l'impression en fut horrible. A côté de moi il y avait une femme accusée de vagabondage spécial; je m'élevai contre sa présence là en même temps que moi, et il me fut donné satisfaction immédiatement. Le prétoire était plein de la foule habituelle de curieux oisifs, qui ne ressentent ni intérêt, ni sympathie pour les malheureux prisonniers appelés devant les juges. C'était pour moi une expérience unique, et, je le répète, extrêmement désagréable. Jamais, dans mes rêves les plus atroces, je n'avais imaginé que je comparais un jour devant une cour d'assises, inculpé de crimes graves.

Ma protestation contre la présence de la fille publique provoqua, non seulement de la curiosité, mais un intérêt considérable pour mon cas. Au bout d'un instant, certains de mes amis présents essayèrent de venir me dire bonjour à la barre, mais ils en furent empêchés. Ils ne devaient pas être autorisés à me parler jusqu'à ce que fût terminée l'enquête judiciaire.

L'affaire débuta par la plaidoirie du procureur, qui entra tout de suite dans le vif des différentes accusations portées contre moi et insista sur leur gravité, au

point de vue individuel comme au point de vue collectif. On appela les témoins à charge; c'étaient tous des policiers, et j'en pris à partie un certain nombre, dirigeant mon contre-interrogatoire de telle façon que leur témoignage ne pût être retenu pour tout acte précis qu'ils me savaient avoir commis.

Ma défense fut brève et objective. Je n'avais à répondre de rien. Toute l'affaire était basée sur des suppositions; c'était une construction sur du sable. Puis vint la discussion légale, dans laquelle, à cette époque, je n'étais ni compétent, ni intéressé, et les juges se retirèrent pour mûrir leur décision. Cela représentait une demi-heure pendant laquelle je resterais en suspens de la façon la plus odieuse. En de tels cas, on ne fait pas grande différence entre une condamnation à mort et une longue période de travaux forcés. La sensation d'un désastre imminent subsiste tout le temps. Cette demi-heure me parut une éternité. Les juges revinrent enfin. Tous les yeux se fixèrent sur moi, du moins j'en avais l'impression, quand je me levai pour entendre l'arrêt du tribunal. L'air de sévérité dont étaient empreints les traits des magistrats me convainquit au début que ma destinée était fixée. Ce sentiment crût lorsque le président, d'une voix froide, calme, sèche, commença à parler: « Nous avons apporté tous nos soins à l'étude de cette affaire, et sommes arrivés à cette conclusion que les preuves sont insuffisantes pour faire passer le prisonnier en jugement. L'affaire, en conséquence, sera classée. »

Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Acquitté!

Ce mot a peu de valeur pour qui n'est pas prisonnier; mais pour quelqu'un traduit devant un tribunal sous l'inculpation de crimes graves, c'est le mot le plus doux de la langue. J'en étais tout abasourdi, mais ne laissai paraître extérieurement aucune trace du sentiment de joie qui m'inondait.

Je savais qu'« acquitté » ne voulait pas dire pour moi « liberté ». Restait toujours l'« ordre d'internement et de déportation » du ministre de l'Intérieur, dont la Cour d'Appel avait confirmé la validité. C'était bien le cas de dire « sauter de la poêle dans le feu »; ce n'était échapper à un emprisonnement de durée limitée, que pour subir une période de détention indéfinie dans un camp d'internement en Irlande; et ni l'un, ni l'autre n'étaient choses bien agréables à choisir, si l'on en eût eu le choix. Rien n'est comparable à la vie la plus pénible et la plus sordide, mais libre.

J'eus alors l'autorisation de parler à mes amis, puis pris quelques heures d'exercice dans la cour de la prison, où je pus converser librement avec mes geôliers; ceux-ci me manifestèrent leur sympathie de ce que je devais rester détenu malgré mon acquittement.

Le lendemain, je fus réintégré à nouveau dans la maison d'arrêt de Dale Street, ce véritable enfer sur terre pour le malheureux qui y était interné.

CHAPITRE XI

JE PRENDS CONGÉ DE MES GEÔLIERS ANGLAIS. MON INTERNEMENT EN IRLANDE. ESCORTE DE BLACK-AND-TANS. LA « GUERRE » CONTINUE A L'INTÉRIEUR DE LA PRISON. ESPIONNAGE ET CONTRE-ESPIONNAGE. ÉTONNANTES RAMIFICATIONS DU RÉSEAU D'ESPIONNAGE SINN FEIN. INDISCIPLINE FLAGRANTE. IDYLLES DE PRISON

Pendant plusieurs jours je fus retenu à la maison d'arrêt de Dale Street, Liverpool, en raison, me dit-on, de ce que les autorités ne savaient trop que faire de moi. L'heure de mon départ sonna cependant. Je savais que l'époque de mon transfert en Irlande approchait, car j'avais entendu dire un beau jour qu'un groupe de Black-and-Tans parcourait les principales rues de la ville. Comme je le pensais, je fus amené dans ce que l'on appelait la « salle de réception. » C'est certainement un humoriste qui décora d'un nom si pompeux la salle de Dale Street où je fus mis en présence d'un certain nombre de Black-and-Tans puissamment armés. Ce qui m'appartenait, bien étalé sur une table, fut remis au sergent chargé de l'escorte et

l'on me dit que j'allais être transféré en Irlande pour y être interné.

Le chef de la sûreté, en un lamentable effort pour être ironique, me dit : « Je suppose, Brady, qu'un jour vous écrirez votre histoire », en insistant sur le mot « un jour ». Il n'y a rien de tel que de tourner en ridicule les gens qui cherchent à faire de l'esprit, aussi je répondis immédiatement : « Peut-être oui, peut-être non; mais en tout cas, je présume que je figurerai dans le livre que vous écrirez lorsque vous serez à la retraite et que vous raconterez la façon dont vous avez su manier des criminels — dont l'un, au moins, aura été acquitté ».

J'avais appris des histoires déchirantes sur les cruautés infligées par les Black-and-Tans aux populations de mon pays natal, et peut-être sont-ce ces histoires qui ont tant irrité les Irlandais de Grande-Bretagne contre ces troupes. A vrai dire, sans les excès des forces armées anglaises, excès qui furent l'objet d'une adroite propagande dans le monde entier, menée par l'astucieux département de publicité du Sinn Fein, la cause républicaine n'aurait jamais réussi à obtenir une telle popularité. Les Irlandais, pour la majorité, n'étaient ni des républicains avoués, ni des Sinn-Feiners. La doctrine séparatiste fut adoptée trop rapidement pour avoir pu être intégralement comprise de la plupart de ses partisans. Aussi la vague d'enthousiasme politique qui inonda l'Irlande fut-elle, en réalité, toute superficielle. En apportant leur adhésion, les gens agissaient plus par sentiment

ou par peur que pour tout autre mobile. En fait, l'entrée en Irlande des Black-and-Tans et des forces auxiliaires fut saluée par la direction officielle du mouvement Sinn Fein comme une victoire sans précédent pour la cause. L'expérience que me donna mon escorte de Black-and-Tans ne vint pas à l'appui de leur réputation de cruauté et de sauvagerie. Je dois rendre cet hommage à la vérité.

Les exemples suivants montreront que cette appréciation n'est pas donnée en l'air. Lorsque vint le moment de me faire partir de la maison d'arrêt, quelqu'un suggéra de me mettre les menottes. Le sous-officier chargé de l'escorte me lança un regard de sympathie et dit : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prendre de telles précautions avec cet homme; il a l'air convenable ». On ne me mit pas les menottes. Cette concession, que je n'avais pas demandée, montre bien la tendance générale dont fit preuve mon escorte pour me rendre la situation le moins désagréable possible. Un peu plus tard, entouré de douze hommes bien armés, je fus mis en route, par la voiture cellulaire, sur la poste de Lime Street puis, par le train, sur Holyhead et de là sur Kingstown (appelé maintenant Dunlaoghaire), en Irlande.

A la gare de Lime Street, une véritable foule s'était assemblée pour voir partir l'interné! Mais sa curiosité d'apercevoir un « franc-tireur » irlandais ne fut pas satisfaite, car la voiture cellulaire alla jusque sur le quai et ce ne fut qu'au moment où le train allait s'ébranler que nous pénétrâmes, mon escorte et moi-

même, dans notre compartiment réservé dont les rideaux restèrent tirés jusqu'à ce que le train eût quitté la gare.

Toute notre réserve tomba alors, et une amicale conversation s'engagea. Les policiers qui m'escortaient firent l'impossible pour me rendre la vie supportable et agréable; ils manifestèrent même de la sympathie pour mon histoire, telle que je la racontai, si bien que je pus croire qu'ils me considéraient comme la victime de circonstances extraordinaires, sinon même d'une erreur judiciaire.

Je n'avais écrit à personne de mes amis ou de mes camarades depuis mon arrestation. Je demandai au sous-officier l'autorisation de le faire; il y consentit volontiers. Je soumis ma correspondance à sa censure, mais il refusa de s'en mêler, me donna même des timbres-poste et me permit de remettre mes lettres à l'un des employés de la poste sur le bateau, de façon que je sois bien certain de leur sort. J'appréciai fort ces manifestations de bonté.

A Kingstown, nous dûmes attendre une escorte de la police royale irlandaise, venant du dépôt de Phoenix Park; à son arrivée je fus enfermé dans un fourgon automobile entouré d'hommes armés, précédé et suivi d'autres camions.

Pourquoi toutes ces précautions, se demandera le lecteur, pour emmener dans un camp d'internement un homme désarmé? Ce n'était pas, je puis le certifier, une mesure personnelle ni un honneur particulier qui m'était dévolu; c'était en raison du grand nombre de

guet-apens tendus par l'I. R. A. en Irlande, dont beaucoup eurent pour théâtre cette même route de Kingstown à Dublin. En un point de la route appelé Mer-rion, situé à environ sept kms de Kingstown, on peut encore voir sur les murs des traces de balles de fusil et de revolver, rappelant une embuscade qui dégénéra en un combat sanglant où les assaillants comme les assaillis subirent des pertes. Personne, à cette époque, ne savait où, ni quand, aurait lieu une attaque et les autorités restaient constamment sur leurs gardes.

La distance entre Kingstown et la prison de Montjoie, mon lieu de destination, est d'environ quinze kms; elle fut rapidement couverte sans que l'on se souciât des excès de vitesse. Et une voiture de Black-and-Tans pouvait « gazer », j'en fis l'expérience ce dimanche-là; j'avais l'impression que l'auto ne touchait à la route que de loin en loin. La circulation était faible à cette heure matinale, il y avait très peu de gens sur la route. Nous arrivâmes bientôt à cet étrange édifice appelé Montjoie, nom bizarre pour un tel lieu et dont personne, je suppose, ne connaît l'origine. Montjoie, en tout cas, avait une mauvaise réputation chez ses occupants involontaires; c'est là que je devais être détenu.

Une fois passées les portes massives, à l'intérieur des sinistres murs gris, mon escorte de Black-and-Tans me remit entre les mains des autorités de la prison. Chacun de mes accompagnateurs me donna une chaude poignée de mains et me fit cadeau de quelques cigarettes. Je resterai toujours reconnaissant à

ces hommes qui, en ce qui me concerne tout au moins, se sont montrés des êtres humains, sans cruauté ni brutalité. Peut-être étais-je particulièrement bien tombé, mais j'en parle comme je les ai connus.

Prisonnier à Montjoie, me voici maintenant obligé de subir l'habituelle routine et les rigueurs de la vie prescrite par le règlement. Je ne sais si quelqu'un pourra jamais trouver les mots capables de décrire exactement les impressions que grave dans l'esprit la vie de prison. L'horreur en est épouvantable. Je ne peux pas la dépeindre. Chacun des prisonniers détenu là semblait très désireux de savoir ce qu'avait fait le nouvel arrivant. La question me fut posée bien souvent au début par les prisonniers de droit commun. Je répondis toujours « la politique » et recevais cette réponse : « Oui, moi aussi jusqu'à ce que j'aie été pincé ».

Une agitation considérable fut provoquée par la demande des prisonniers politiques d'être traités sur un pied différent des criminels et suspects — la demande, en somme, d'un traitement conforme à l'état de prisonnier politique. Cette réclamation causa une grande perturbation, car presque tous les inculpés condamnés à cette époque prétendaient échapper au régime normal de la prison, sous prétexte que leur crime avait eu pour mobile des raisons politiques, même les condamnés pour vol à main armée, menaces de mort, cambriolages, etc. Ces réclamations furent néanmoins rarement couronnées de succès, et les vrais prisonniers politiques furent bientôt mis à part et pla-

cés dans la catégorie à laquelle ils appartenaient. Il est curieux de constater avec quelle rapidité les prisonniers politiques apprirent que l'on manœuvrait pour leur faire appliquer un statut spécial, et avec quelle précision ils furent sélectionnés; c'était dû aux méthodes mystérieuses mises en œuvre par le service secret de l'I. R. A., même dans la plus fermée des prisons irlandaises ou anglaises. L'on réclama plus encore; les prisonniers prétendirent qu'ils étaient prisonniers de guerre, car l'Irlande était censée en guerre contre l'Angleterre. Dans ces conditions, les prisonniers politiques purent prendre leur exercice en commun et communiquer entre eux, malgré les règlements contraires de la prison.

Nous fûmes la source de nombreuses difficultés pour les autorités de Montjoie, surtout dans le cas des « déportés et internés ». « La joie » comme on l'appelait, n'était pas destinée à la détention de « déportés » ou d'« internés ». Légalement, nous aurions dû être détenus dans un camp d'internement; en vertu de quel code on nous maintenait en prison, restait pour chacun un mystère insoluble.

Quoi qu'il en fût, une étroite alliance d'amitié fut bientôt conclue entre mes « co-prisonniers de guerre » et moi : toute injustice subie par l'un de nous était considérée comme une injustice faite à tous. Le régime de la prison et son règlement commencèrent bientôt à se lézarder. Il leur fut ouvertement désobéi, et, soit par crainte de représailles de la part des « franc-tireurs » en liberté, soit par un sentiment de sympathie

à notre égard, nos geôliers fermèrent les yeux et firent semblant d'ignorer nos entorses à la discipline. C'est là encore, un nouvel exemple des ramifications du service secret du Sinn Fein, qui réussit à pénétrer jusque dans les profondeurs des prisons; des fonctionnaires y furent non seulement tolérants, voire sympathiques envers nous, mais même associés intimement à notre service secret.

J'eus moi-même l'occasion d'envoyer des renseignements secrets au Q. G. de l'I. R. A. au sujet d'un projet d'évasion de « la joie » par des prisonniers politiques, et la personne à laquelle je confiai cette lettre des plus importantes et secrètes n'était autre qu'un haut fonctionnaire de la prison, considéré par les autorités de Dublin Castle comme au-dessus de tout soupçon. Il appartenait à notre service secret et était en étroites relations personnelles avec Michael Collins. Cet homme joua un rôle prépondérant dans bien des mystères de prisons d'Irlande. Comment le savais-je, se demandera-t-on? Son nom me fut révélé par le célèbre Sean Mac Keon, actuellement major-général dans l'armée de l'Etat libre. Il était impossible que quoi que ce fût se produisît dans la prison sans être connu quelques heures après des chefs de l'I. R. A. Et cet homme n'était pas le seul anneau de la chaîne d'agents du Service secret qui aidât nos projets ou coopérât à nos évasions. Plusieurs de celles-ci furent une cause d'étonnement admiratif dans le monde entier, pour n'avoir jamais été « vendues » ni découvertes. Les Anglais seront stupéfaits d'apprendre que

de telles choses étaient possibles; elles ne purent l'être, et recevoir exécution, que grâce à la connivence de certains des fonctionnaires britanniques les plus estimés, qui n'étaient rien autre que des espions du Sinn Fein.

J'ai déjà dit que la discipline de prison et les règlements n'existaient plus guère en ce qui concernait les prisonniers politiques. Le gouverneur n'osait prendre de mesures contre un prisonnier, à titre individuel, car il était aussitôt menacé d'une grève de la faim généralisée ou de la destruction du mobilier ou du matériel de la prison, jusques et y compris la démolition des murailles. Ni règlements ni menaces de violence ne pouvaient abattre l'esprit de ces hommes, dont certains allèrent même à l'échafaud, esprit indompté et persévérant dans la foi pour la cause, la juste cause, du républicanisme irlandais. Un tel moral est presque inexplicable pour une mentalité ordinaire; il était insufflé au plus profond de l'être par la doctrine du Sinn Fein; il ne laissait pas de place à l'indécision: il était aussi profond qu'une croyance religieuse.

J'ai dit aussi qu'au mépris de toute règle, les prisonniers politiques pouvaient communiquer entre eux, et se passaient librement des lettres, des paquets, etc... Un jour je servis d'intermédiaire entre un prisonnier politique et des amis de l'extérieur avec lesquels il désirait correspondre; je devais, à cet effet, remettre ces lettres à un de mes amis d'Angleterre venu me voir. Quelque soupçon dut avoir germé à ce sujet, car, à mon arrivée près du parloir, je fus arrêté par un

gardien-chef et deux aides, dont l'un, loyal au gouvernement qu'il servait, m'avait dénoncé. Le gardien-chef était avec moi en termes amicaux; c'était l'un de nos agents du Service secret. Il simula une sévère attitude officielle et commença à me fouiller. Il fouilla avec beaucoup de soin chacune de mes poches, sauf celle contenant les lettres, qu'il évita à dessein, puis rendit compte qu'il n'y avait rien qui eût pu donner lieu à suspicion ni au rapport fait contre moi; son témoignage fut corroboré par celui du troisième gardien. Par la suite il s'arrangea pour mettre lui-même les lettres à la poste.

La suite de l'affaire est amusante. En vue de pousser à fond mon bluff, je demandai à parler au gouverneur le lendemain et exigeai une compensation pour avoir été exposé, moi prisonnier politique, à la honte d'une fouille sur le seul soupçon, impudent et non fondé, d'un gardien. Le résultat en fut une sévère réprimande officielle du gouverneur au loyal serviteur, qui, en fait, gênait considérablement nos intrigues de prison; quelques jours plus tard, cet homme fut muté à un autre service.

Tout à côté de la prison pour hommes se trouve le quartier des détenues; à l'époque dont je parle, un certain nombre de femmes y accomplissaient leur captivité comme prisonnières politiques, condamnées, les unes à vie, les autres à temps. La plupart d'entre elles étaient des étudiantes; elles recevaient des lettres par l'intermédiaire d'un gardien-chef et d'une gardienne appartenant à notre Service secret.

Aussi étrange et incroyable que cela paraisse, un jour où l'un de mes camarades de prison et moi étions emmenés dans une autre cour d'exercice, nous rencontrâmes quelques-unes de ces prisonnières et leur fûmes présentés par le gardien. Elles étaient sept; on nous laissa bavarder suffisamment longtemps pour que nous décidions de nous écrire, et notre correspondance fut transmise, comme je l'ai dit, par le truchement d'un gardien-chef et d'une gardienne. On entend parfois parler d'idylles dans les maisons de correction, mais qui a jamais rêvé de romans d'amour entre prisonniers et prisonnières? Ce sont des choses du passé, telles qu'on n'en trouve des exemples que dans les anciennes prisons pour dettes de Londres, ou dans les prisons françaises sous la Révolution. Mais je peux maintenant comprendre la vérité de ces vers :

« Les murs épais ne font pas la prison,
Les lourds barreaux ne forment pas la cage... »

De vraies idylles se rencontrent parfois, en vérité, en de bien étranges lieux, et sont plus captivantes que les fantaisies des meilleurs romanciers. Je n'ai pas l'intention de dévoiler les secrets ou les suites de ces romans d'amour à Montjoie, ni de dire combien aboutirent « au mariage et à une vie heureuse », comme dans les contes de fées. Cela ne rentre pas dans le cadre de ce récit; mais je puis dire que nous correspondîmes longtemps, ce qui rompit la monotonie de notre existence captive et calma cette douleur sourde qui s'empare de tout être humain amoureux de la liberté et privé d'en jouir.

CHAPITRE XII

QUELQUES ÉVASIONS SENSATIONNELLES; COMMENT ELLES FURENT PRÉPARÉES. PROJETS ET TENTATIVES D'ÉVASION. JE SUIS TRANSFÉRÉ DANS UNE CELLULE LUXUEUSE PLEINE DE SOUVENIRS HISTORIQUES. LA VIGILANCE DES AUXILIAIRES MISE EN DÉFAUT GRACE AUX HABILES MESURES DU SERVICE SECRET DU SINN FEIN. LA GRÈVE DE LA FAIM; CE QUE J'EN PENSE COMME MESURE DE DÉFENSE. DESCRIPTION VÉCUE DES SOUFFRANCES QU'ENDURE UN GRÉVISTE DE LA FAIM DANS LES PREMIÈRES PÉRIODES.

Rien ne ronge autant le moral d'un homme que la privation de liberté. On cite bien des exemples de personnes dont le courage, l'ardeur et la foi ont été affaiblis par les rigueurs de la prison. Tel n'était pas le cas cependant pour les prisonniers politiques. L'espoir et la volonté de s'évader ne cessaient d'occuper nos esprits; nous savions d'ailleurs que devant un projet exécutable, nous pourrions toujours compter sur l'aide et la complicité de ceux des geôliers qui étaient de nos amis. Aussi ne perdions-nous jamais une occasion d'en discuter entre nous.

Bien des évasions de « la joie » furent réussies; bien

d'autres tentées, et des quantités projetées. La trêve conclue entre les forces britanniques et l'I. R. A. donna officiellement garantie qu'aucune aide matérielle ne serait donnée par l'I. R. A. (à l'extérieur des prisons) en vue de faciliter les évasions de prisonniers politiques. La garantie n'interdisait cependant pas aux prisonniers eux-mêmes de s'évader s'ils le pouvaient. La trêve interdisait seulement toute aide venue de l'extérieur, et rendait par cela même les fuites plus difficiles. Cependant, trois évasions furent réussies pendant la durée de la trêve; dans l'une d'elles, quatre prisonnières s'enfuirent en pleine nuit, naturellement avec la complicité d'une des gardiennes supposées les surveiller. A l'endroit où elles franchirent le mur, celui-ci est très bas, et il ne s'y trouvait point de sentinelles armées au moment où elles passèrent. Elles avaient pu se procurer, quelques jours auparavant, de quoi faire une échelle improvisée qui leur permit d'escalader le mur et de reprendre leur liberté.

Une autre évasion fut celle d'un interné, l'« homme au mystère », qui avait été arrêté dans le parc des Chequers, résidence officielle à la campagne du premier ministre, à l'époque Mr. David Lloyd George.

A propos de l'« homme au mystère », qu'il me soit permis de mentionner que cet homme avait causé une profonde sensation en Angleterre au moment de son arrestation. Des questions furent posées à la Chambre des Communes et dans la presse anglaise pour connaître son identité et savoir s'il y avait eu un complot visant à l'assassinat de Mr. Lloyd George. Mais les

autorités gardèrent un strict silence sur ce sujet et refusèrent de dire à quiconque qui étaient l'« homme au mystère » et ses associés. Aussi estima-t-on généralement que Scotland Yard avait étouffé dans l'œuf un complot tramé en vue de l'assassinat de Mr. Lloyd George et de la destruction des Chequers. Je suis en mesure d'affirmer qu'il n'en était rien. Voici ce qui arriva : cet « homme mystérieux » était en vacances à Londres, chez son frère qui remplissait des fonctions importantes dans les milieux de la presse financière londonienne. Le jour en question, les deux frères partirent avec quelques amis irlando-londoniens faire une excursion en auto. En passant devant le parc des Chequers, ils décidèrent d'y entrer et d'inscrire sur les murs d'une serre des phrases telles que : « Vive le Sinn Fein », ou « Longue vie à la République irlandaise. » Ce n'était qu'une plaisanterie sans aucune signification sérieuse. Or, tandis qu'ils étaient en train d'apposer leurs inscriptions, des agents de police les surprirent et les arrêtèrent. Ils furent tous relâchés, excepté celui qui venait d'arriver d'Irlande. Celui-ci fut emmené à Scotland Yard et, bien que les autorités fussent convaincues qu'il n'y avait pas de complot, il fut détenu, puis déporté et interné en Irlande. Pendant la durée de sa détention à Scotland Yard, il fut même autorisé à passer chaque jour quelques heures dans Londres, accompagné d'un seul agent en civil, et rentrait au Yard tous les soirs.

Cet homme, devenu depuis médecin, n'était alors qu'étudiant; il fut autorisé, sur sa parole d'honneur,

à se présenter à un examen de médecine devant l'Université. Il tint parole, et revint se présenter au Gouverneur. On l'autorisa alors à retourner jusqu'à la grille extérieure pour payer son cocher. Un bon nombre d'Auxiliaires armés et de gardiens se tenaient aux alentours de la porte de la prison; néanmoins, l'« homme au mystère » réussit à en bousculer plusieurs et à s'enfuir; bien que poursuivi de près par des Auxiliaires armés qui tirèrent même plusieurs coups de feu dans sa direction, il put gagner le large.

Plus tard, les autorités militaires entamèrent une discussion sur ce que son évasion équivalait à un manque de parole, par conséquent à une rupture de la trêve; aussi fut-il obligé de retourner en prison sur l'ordre des chefs de l'I. R. A.

La troisième évasion heureuse fut celle où un certain nombre de prisonniers politiques les plus téméraires parmi ceux qui avaient été condamnés, les uns pour de longues années, d'autres même à vie, réussirent à s'enfuir en plein jour par la porte principale de la prison. Celle-ci donne juste en face du grand hôpital de la Miséricorde, à l'angle duquel passe une rue très fréquentée avec un mouvement ininterrompu de voitures. Ce fut là le point choisi pour l'évasion, et cela réussit. Vers 17 heures, au moment où les détenus revenaient de l'exercice, au lieu de rentrer dans leurs cellules, les prisonniers de tout un peloton se saisirent de leurs gardiens et les poussèrent à l'intérieur des cellules dont ils fermèrent immédiatement la porte à clef, et ce, bien que des Auxiliaires armés et des Black-

and-Tans fussent de garde à l'extrémité des corridors, à quelques mètres de là, mais cachés par un tournant. Les prisonniers revêtirent alors en hâte des uniformes, manteaux et casquettes d'Auxiliaires et se munirent de revolvers, matériel dérobé la nuit précédente au quartier des « Auxis » par quelques gardiens de prison qui étaient de connivence. Ils fixèrent même les revolvers sur leurs jambes, à la manière des « Auxis » et se rendirent par différents couloirs dans la cour de la prison. Plusieurs gardiens les virent passer et les prirent pour de vrais Auxiliaires. Pour s'emparer des clés des portes intérieures, les prisonniers durent encore maîtriser deux autres gardiens, après quoi ils franchirent la porte principale devant le poste militaire qui la gardait, à bonne portée de vue et de tir de la section de mitrailleuses installée sur le toit de la prison en un point central d'où elle commandait l'entrée et tous les murs extérieurs. L'un des gardiens surpris donna l'alarme à son collègue le plus rapproché de la porte extérieure, mais celui-ci, pensant sans doute que la discrétion est la meilleure forme du courage, n'offrit pas de résistance et les prisonniers purent s'enfuir. Une fois dehors, par bravade à l'égard des autorités de la prison, ils tirèrent plusieurs coups de feu. Toute cette affaire fut un magistral coup d'audace, étant donné qu'il n'y avait à espérer dans cette escapade, ni aide matérielle, ni encouragement de l'extérieur, on peut à coup sûr la considérer comme l'une des évasions les plus risquées des temps modernes. Elle paraissait si invraisemblable que lorsque les pri-

sonniers restés captifs en entendirent parler, ils considérèrent tout d'abord cette histoire comme l'une des si fréquentes fausses rumeurs de prison. En tout cas, sans la complicité et la coopération effective de certains gardiens, elle eût été absolument impossible, du moins avec les moyens particuliers mis en œuvre.

Ces évasions ne furent d'ailleurs pas les seules à avoir été préparées, d'accord entre les prisonniers et leurs gardiens. Pendant la période où « l'homme au mystère » était absent sur parole, un de mes codétenus et moi-même fîmes un projet qui faillit réussir. Des cellules spéciales se trouvaient vacantes dans la partie de la prison affectée à l'infirmerie; l'une d'entre elles avait été occupée par Arthur Griffith, l'ancien premier président de l'Etat libre d'Irlande. C'étaient des cellules réservées pour les Sinn-Feiners les plus en vedette. Je signale au passage qu'elles étaient assez bien meublées et munies de bons appareils de chauffage et d'éclairage, ainsi que de larges fenêtres. En fait, elles dépassaient de beaucoup le confort et l'installation de bien des appartements meublés. C'était enfermer des oiseaux dans une cage dorée. Nous demandâmes donc ces cellules, ce qui nous fut accordé. Je fus logé dans celle qu'avait occupée Arthur Griffith et y trouvai un souvenir de lui, un numéro du *Nash's Magazine* contenant des articles sur la vie en prison, articles qu'il avait soigneusement annotés de sa main par des notes marginales. Son écriture m'était très familière. Il avait probablement eu l'intention d'écrire un livre sur la vie de prison, en

vue d'y introduire des réformes, car il avait des idées très humanitaires et très bienveillantes. Mais je ne fais là qu'une supposition.

Pour en revenir à l'histoire de notre projet d'évasion, le changement de cellules n'était qu'un début. Avec l'aide de plusieurs gardiens, nous pûmes nous procurer les éléments d'une échelle de corde sommaire, que nous réunîmes ensemble dans notre cellule. Nous nous procurâmes également des scies à métaux dans le dessein de couper les barreaux de nos fenêtres. Nous étions au rez-de-chaussée, et ne devions donc éprouver aucune difficulté, une fois les barreaux sciés, à sauter à terre. Le mur d'enceinte n'était qu'à quelques mètres. Nous avions prévu qu'un des gardiens de nuit à l'infirmerie veillerait pour nous et nous ferait savoir les moments où les patrouilles armées passeraient près de nos fenêtres. Tout alla merveilleusement jusque quelques jours avant celui fixé pour notre départ; mais brusquement le gardien, soupçonné de donner à manger aux prisonniers en dehors des heures réglementaires, fut destitué. Cela bouleversa tous nos projets et préparatifs pour un temps, nous forçant à abandonner notre idée.

Vers la même époque, une autre évasion fut tentée dans une autre partie de la prison, ce qui provoqua, de la part des Auxiliaires armés chargés de la surveillance, une fouille par surprise et systématique de toutes les cellules et même des prisonniers. Ils ne trouvèrent rien, cependant, car avec l'aide de nos gardiens agents du service secret, nous réussîmes à faire dispa-

raître tout notre matériel quelques minutes avant d'être fouillés. Quoi que l'on puisse penser de ces façons de faire, de la déloyauté de certains fonctionnaires à l'égard du gouvernement qu'ils servaient, on n'y trouve pas moins la preuve de l'obéissance absolue au mouvement Sinn Fein et des succès obtenus par son service d'espionnage et de renseignements.

L'arme peut-être la plus puissante qui fut utilisée en manière de protestation contre notre détention et la discipline ou les méthodes de la prison, fut la grève de la faim — procédé terrible en vérité. — Il ne fallait pas peu de courage et de volonté pour l'entreprendre et la continuer. Le cas le plus marquant fut celui de Térance Mac Swiney, lord-maire de Cork, qui mourut à la prison de Brixton après une grève de la faim de quatre-vingt-dix jours. Je ne fais pas l'apologie de la grève de la faim. C'est une chose effroyable, qui ne peut trouver de défenseurs sous aucun prétexte, faite, mais sur une échelle inquiétante, à l'imitation de l'attitude des suffragettes. On citait, vers l'époque dont je parle, le cas d'un certain docteur Crowley, ancien juge Sinn-Feiner, qui faisait la grève de la faim dans la prison de Galway. Il était malade et désirait être soigné par son propre médecin; ce lui fut refusé. Les autres prisonniers mirent alors le feu à la prison, causant des dégâts considérables, avec ce résultat que le docteur Crowley fut transféré à Montjoie. Il s'apprêtait à y continuer sa grève, lorsque lui fut envoyé du Q. G. de l'I. R. A. une lettre que je fus chargé de

lui faire tenir, contenant de bonnes nouvelles et lui conseillant de cesser de refuser la nourriture. Je vis Crowley, je vis les effets du jeûne sur lui, et je compris que persévérer serait pour lui mortel, en raison de l'affaiblissement de son organisme. C'est une chose hideuse, qui me frappa comme une forme de suicide, une mort lente et douloureuse.

Quelques semaines plus tard, je devais faire plus étroite connaissance encore avec elle. Les autorités de la prison, au moment de la trêve, annulèrent une règle autorisant les prisonniers à recevoir des lettres et des paquets. Ce fut considéré comme un acte d'hostilité; les autorités jouaient avec le feu et cherchaient évidemment à pousser tout le monde, à l'intérieur de la prison comme à l'extérieur, à la révolte. Une grève générale de la faim fut décidée; elle dura six jours. Tous les prisonniers, sauf les malades, y prirent part. La grève ne prit fin que sur l'intervention du chef d'Etat-Major Général de l'I. R. A., le général G. O'Sullivan, qui réussit à faire admettre une clause par laquelle nos anciens privilèges nous furent rendus, et quelques nouveaux accordés par surcroît. Jamais, jusqu'alors, je n'avais su ce que sont les affres de la faim. La troisième jour, l'impression est infernale, personne autre que ceux qui l'ont éprouvée ne peut savoir à quoi cela ressemble. Puis survient une faiblesse générale, et le besoin s'estompe. L'esprit même souffre de façon intolérable pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'on tombe dans une totale inconscience, même de la douleur.

En tout cas, six jours furent plus qu'assez pour moi. Je n'ai aucune envie de subir encore un tel jeûne pour quelque raison que ce soit, ni même d'y penser, et ne le referai certainement jamais. Mais l'esprit aidait alors les hommes qui étaient disposés à briser leur propre existence afin que soit brisée la puissance britannique en Irlande.

CHAPITRE XIII

COMMENT LES PRISONNIERS ACCUEILLIRENT LA NOUVELLE
DE LA TRÊVE. DE LA TRÊVE AU TRAITÉ. PLANS DÉTAILLÉS
D'ATTENTATS EN MASSE A L'INTÉRIEUR DES PRISONS EN CAS
D'ÉCHEC DES NÉGOCIATIONS.

Lorsque les prisonniers politiques apprirent dans leurs prisons qu'une trêve avait été conclue entre les forces armées britanniques et l'I. R. A., un sentiment de soulagement s'empara de tous. Dans Montjoie, le visage de chacun en portait des traces évidentes. Parmi les détenus, certains attendaient le moment où il leur faudrait faire quelques pas, de leur cellule au gibet, offrir leur vie en holocauste à ce qu'ils croyaient fermement et passionnément la juste cause de la liberté irlandaise. D'autres pouvaient imaginer leur sort : être emmenés dans quelque prison d'Angleterre, y subir des années de servitude pénale. Et que dire de ceux qui attendaient d'être jugés par un conseil de guerre (car, depuis longtemps, les jugements par juges et jurys avaient été suspendus en Irlande) ? Et les internés, dont j'étais, susceptibles de passer un temps indéfini en détention provisoire ? L'on peut imaginer avec quelle fièvre nous apprîmes l'existence

d'une trêve et les possibilités d'un traité de paix. Tandis que nous discutions cette question d'un traité que nous désirions de tous nos vœux, bien que nous ne la considérions que d'un point de vue irlandais, les avis étaient bien partagés sur l'issue des pourparlers. Certains d'entre nous n'avaient aucune confiance en la bonne foi des négociateurs britanniques, d'autres même ne croyaient pas que tous les plénipotentiaires irlandais eussent assez de volonté et de ténacité pour obtenir le maximum pour l'Irlande. On en trouve la preuve dans les débats sur le traité qui eurent lieu avant sa ratification ; des pointes furent lancées de toutes parts contre Collins et Griffith, dont, disait-on, la « pente glissante » de Downing-Street avait affaibli la volonté et anglicisé l'idéal. L'on peut aisément comprendre comment nous, prisonniers, accueillions les nouvelles et quelles étaient nos anxiétés sur le résultat final. Une décision n'en fut pas moins prise, pour le cas où la paix ne suivrait pas la trêve. Il ne fallait plus courir de risques inutiles. Si les négociations en vue du traité échouaient, si les autorités britanniques reprenaient leurs mesures de répression contre les forces du Sinn Fein, il y aurait une réouverture des hostilités contre les troupes britanniques en Irlande sur une telle échelle, et d'une telle manière, qu'on pourrait à peine l'imaginer, quelques draconniennes qu'aient pu être les opérations antérieures. Je signale en passant qu'au moment de la trêve, les forces de l'I. R. A. étaient en maint endroit à court d'armes et de munitions (facteur fort important,

cependant négligé de ceux des républicains irlandais qui, non seulement dénoncèrent le traité, mais prétendirent même qu'il eût mieux valu ne pas y avoir de trêve). Six mois plus tard, il n'en était plus ainsi, car, pendant que les politiciens conversaient, les francs-tireurs se préparaient à une guerre à outrance.

Dans les deux prisons que je connais — Montjoie et Kilmainham —, ainsi que dans presque toutes les autres, des armes et des munitions furent apportées en fraude aux prisonniers, soit par des amis en visite, soit dans des paquets, des gâteaux, des pains, soit même par quelques-uns de nos agents secrets, fonctionnaires des prisons. L'on peut affirmer à coup sûr que pratiquement tout prisonnier politique, s'il n'était pas déjà armé, était à même de se procurer une arme à très bref délai.

Des préparatifs furent faits également en prévision d'évasions sur une très grande échelle de toutes les prisons où la chose paraissait possible. Lorsque viendrait le moment choisi, elles auraient lieu à un signal convenu, avec l'aide de l'I. R. A. à l'extérieur. Tous les prisonniers politiques feraient une attaque d'ensemble, probablement à l'heure de l'exercice, sur leurs géôliers, discriminant naturellement, pour toutes mesures brutales, entre les gardiens fidèles à notre cause et les autres.

Avec une attaque inopinée menée par un grand nombre d'hommes, on pouvait prévoir que les surveillants seraient vite maîtrisés et, très rapidement ensuite, désarmés. Une fois les armes enlevées, le reste

serait facile, surtout avec l'aide venue du dehors, qui attirerait sur elle l'attention des piquets d'Auxiliaires et de soldats postés sur les tours, les murs, les bastions et les enceintes extérieures des prisons.

Ces emplacements tomberaient alors aux mains des prisonniers qui, selon toute probabilité, s'empareraient de ceux des fonctionnaires et gardiens baptisés « les mauvais jetons » et les fusilleraient séance tenante. Il n'est même pas douteux que les prisons n'eussent été démolies, pour autant que leur destruction serait possible dans ces circonstances. Ce projet effrayant aurait jeté la terreur et la consternation dans tous les cœurs anglais et irlandais, et aurait ébranlé le moral des forces britanniques dans toute l'Irlande.

Aussi le traité fut-il, pour les prisonniers comme pour tout le monde, une issue heureuse; il évita un conflit sanglant, qui eût entraîné les plus douloureux sacrifices en vies humaines.

CHAPITRE XIV

L'ÉPISODE FINAL DU DRAME. UN CONFLIT DE HUIT SIÈCLES ENTRE L'IRLANDE ET LA GRANDE-BRETAGNE. COMMENT LA BONNE NOUVELLE FUT ACCUEILLIE EN PRISON. EXPÉRIENCES UNIQUES EN UNE AUTRE PRISON. DERNIÈRES HEURES DE CAPTIVITÉ ET RETOUR A LA LIBERTÉ!

J'avais passé six mois en prison. Les pourparlers de paix tiraient à leur fin. Dans la nuit du 6 décembre, l'on nous dit que la décision était proche. Nous avions été tenus au courant de la suite des événements, au fur et à mesure de leur développement, pendant ces journées pleines d'angoisse dont le terme signifiait pour nous, soit la guerre, soit la liberté.

De bonne heure, le lendemain matin, nous fûmes tranquilisés. Le traité avait été signé à Londres à 2 heures du matin, nous dirent les gardiens, par les plénipotentiaires des peuples britanniques et irlandais. La presse irlandaise nous donna plus tard des détails. En d'autres termes, la paix avait été proclamée entre les deux nations après des siècles d'effusion de sang, d'émeutes et de haines de race toujours plus grandes. Ce que cette nouvelle pouvait signifier pour nous est

impossible à décrire. Notre joie, notre espoir étaient inexprimables.

Je discutai du traité avec mes codétenus, et tous paraissaient incapables de dépeindre le plaisir qu'ils éprouvaient à cette heureuse issue.

Dans la nuit du 7 décembre, les autres internés et moi reçûmes d'un gardien « ami » l'indication que nous allions être relaxés; la main tendue, des larmes dans les yeux, la voix brisée d'émotion, il se précipita sur nous pour nous féliciter de notre retour imminent à la liberté. Dieu! ce que ce mot signifiait : Liberté! Un surveillant ouvrit nos cellules, celles aussi d'autres prisonniers, et nous fûmes autorisés à leur faire nos adieux. Nous leur laissâmes tout ce que nous possédions, livres, vivres, etc..., persuadés que dans quelques minutes nous aurions vu pour la dernière fois l'intérieur de « la joie ». Même d'autres fonctionnaires de la prison nous donnèrent des poignées de mains et nous félicitèrent à notre passage vers la salle de réception. Mais quel accueil nous attendait! Nous fûmes reçus par deux officiers et une troupe nombreuse de soldats en armes. Je fis la remarque à mes compagnons : « Ceci n'a guère l'air d'une remise en liberté. » O espoirs déçus! Que signifiait cette mise en scène, pour nous qui devions — on nous l'avait assuré — être relaxés le soir même? Pour empirer les choses, l'un des officiers se mit à nous accuser de « félonie » — Félonie, ah — par exemple! Étaient-ils fous, ou rêvions-nous, ou bien cherchait-on à provoquer quelque acte d'indiscipline, qui aurait servi

d'excuse à notre maintien sous les verrous? Nous nous rendimes compte qu'en pareille situation, il n'y avait qu'une chose à faire : rester calmes extérieurement et garder notre sang-froid. Je me dis bientôt qu'une question — objective et raisonnable — pourrait éclaircir cette scène apparemment insensée et en tout cas provocante, aussi dis-je : « Ceci est parfaitement ridicule, au moins en ce qui me concerne, car, il y a six mois, j'ai été acquitté par un tribunal anglais, et, à moins que vous ne m'accusiez de m'être rendu coupable de félonie depuis que je suis en prison, je ne comprends pas cette attitude de la part de militaires. »

Rien de plus ne fut ajouté de part ni d'autre; liés par des menottes, nous fûmes emmenés dans un vaste camion militaire couvert, entouré d'une escorte militaire puissamment armée. Nos questions sur notre point de destination ne reçurent que des réponses évasives; mais nous pûmes bientôt nous apercevoir que l'on nous conduisait à la prison de Kilmainham, endroit de sinistre mémoire dans l'histoire politique irlandaise de plusieurs siècles, lieu où se firent la plupart des exécutions qui suivirent la rébellion de 1916.

Pour une cause qu'à l'époque je ne sus expliquer, une grande foule s'était rassemblée autour des portes de la prison de Kilmainham, et il y régnait une excitation terrible, si terrible que nous eûmes de la peine à pénétrer. On me dit que la rumeur s'était répandue que tous les prisonniers politiques irlandais non passés en jugement seraient relaxés par ordre du Conseil Privé de Sa Majesté, comme première conséquence de

la signature du traité à Londres. Mais, comme l'on nous poussait dans les portes, la foule se précipita vers nous, demandant pourquoi l'on nous envoyait en prison au lieu de nous en faire sortir. Les gens étaient pétrifiés; ils demandèrent nos noms; lorsqu'ils les surent, et se furent assurés que nous étions bien des internés, ils nous arrachèrent presque à notre escorte. C'est nous qui dûmes leur demander de cesser, en leur disant que nous serions bientôt libérés.

L'étrange procédé des militaires, qui nous transportèrent de Montjoie à Kilmainham, provoqua d'après discussions le lendemain entre les dirigeants du Sinn Féin et les autorités britanniques de Dublin Castle. La presse demanda également au nom du public la raison de cet acte mystérieux et injustifié. Les explications nécessaires furent donnés et l'incident fut clos.

Notre arrivée à Kilmainham ne fut pas accompagnée des questionnaires, formules ou actes administratifs habituels. En fait, on ne nous demanda même pas nos noms. En tant que prison, cet endroit était tout différent de Montjoie; c'était en réalité un camp d'internement, entièrement sous la direction des militaires. L'endroit était sale, désordonné, et la discipline y existait à peine. Les prisonniers faisaient pratiquement ce qu'ils voulaient. L'officier chef du camp, un brave homme, vint nous dire de ne pas nous tracasser car nous serions remis en liberté le lendemain. Pour réjouissante que fût cette nouvelle, nous ne pouvions plus nous laisser aller à l'espoir, tant nous avions été

décus déjà. En outre, nous étions maintenant endurcis, et presque accoutumés à l'idée de vivre derrière des grilles de prison. En d'autres termes, nous refusâmes de croire aux paroles de cet officier. N'étais-je pas sous le coup de l'ordre signé par le ministre de l'Intérieur, déportation et internement en Irlande? Je croirais aux bonnes nouvelles lorsque je serais dehors et non plus en compagnie des Auxiliaires et des militaires.

Ce qui me frappa à Kilmainham, c'était notre horrible entassement; on nous mit à trois par lit dans les cellules. Il est vrai que nous ne fîmes guère usage de ce « confort », car, de même que les autres prisonniers, nous ne nous couchâmes pas de la nuit. Tout cela était si ridicule, si irréel, que je me demandais si nous étions vraiment internés ou si nous rêvions. Ces incidents me paraissaient relever plutôt du théâtre aux armées sur le front de France ou des Flandres, des bons moments sur le bord des routes ou dans les abris. C'était absolument une caricature de prison pour music-hall. Les barreaux et les serrures des cellules étaient à l'intérieur, non à l'extérieur; les vitres des judas avaient été brisées et remplacées par des miroirs, de sorte que les surveillants ne pouvaient apercevoir que leurs propres yeux. Les cellules étaient garnies de tout ce qu'un prisonnier n'a pas le droit d'avoir : des rasoirs, des provisions, des allumettes, des instruments de musique, etc... C'était amusant de voir les soldats, s'ils avaient à pénétrer dans les cellules, être obligés de frapper aux portes, comme une

femme de chambre bien stylée, et attendre à l'extérieur jusqu'à ce qu'ils aient obtenu un « Entrez » de l'occupant. C'étaient, en fait, les gardiens qui prêtaient leurs services aux prisonniers. Incroyable, dira le lecteur. C'est encore l'une de ces choses parfaitement incroyables qui ne pouvaient exister qu'en Irlande.

Partout, dans tous les recoins, gisaient les tracts les plus récents de la propagande Sinn Fein; en d'autres temps et pas tellement anciens, ils auraient été mis au pilori comme littérature « hautement séditeuse » et auraient été saisis par les autorités de Dublin Castle, qui en outre, se seraient crues justifiées à détruire aussi les presses sur lesquelles ils avaient été imprimés. Incroyable! Mais presque plus incroyable encore le fait que tous les soldats en service à Kilmainham lisaient ces tracts et pamphlets, sans que nul n'y trouve à redire, et en discutaient ouvertement et amicalement avec les prisonniers. Il n'était pas rare d'entendre les gardiens et les prisonniers s'interpeller par leurs prénoms, et non par des numéros comme il est d'usage dans les prisons. Cette fraternisation durait déjà depuis un certain temps. Il semblait y avoir une sympathie mutuelle entre les soldats et leurs prisonniers, et il était bien connu que le franc-tireur le plus acharné avait toujours eu beaucoup de sympathie et d'estime pour le Tommy anglais. A ce sujet, je puis relater que pendant mon séjour à Montjoie j'avais reçu plusieurs offres de concours de simples soldats en sentinelle, soit pour une évasion, soit pour me passer en fraude tout ce que je pourrais désirer.

J'avais toujours décliné ces offres, d'ailleurs, non par méfiance, mais parce que j'avais déjà trop de moyens de me procurer tout ce dont j'avais besoin; en outre, en cas de surprise, mes complices bénévoles auraient eu de graves ennuis. Je dois cependant faire une exception pour le cas d'un soldat qui avait essayé de tendre des pièges à des prisonniers politiques; j'avais pu me rendre compte, d'une façon ou d'une autre, que cet homme n'était pas sincère, qu'il était une manière d'agent provocateur.

Revenons à Kilmainham. Le désordre qui y régnait, sans être réprimandé ni encouragé, me paraissait un excellent exemple du mépris auquel le Sinn Fein avait réduit les ordres et décrets des tribunaux britanniques et la loi même. Il n'y avait plus ni loi, ni règlements, ni discipline. Pendant la nuit dont j'ai parlé, les prisonniers allumèrent des feux, mangèrent, burent et se divertirent; ils dansèrent le tango, le two-step et d'autres danses exotiques, ainsi que des gagues et des bourrées, chantèrent et s'amusèrent à cœur-joie.

Il y avait parmi les prisonniers quelques bons comédiens, dont l'un avait brillé, avant son arrestation, sur la scène d'un théâtre de Dublin. Il était la cocasserie et l'humour personnifiés. Nous eûmes une représentation théâtrale improvisée, dont l'audience fut composée de soldats et de prisonniers, et les rires y furent homériques. Une farce? Oui, Kilmainham, en tant que prison, en ces jours-là, était vraiment la meilleure farce imaginable. Une prison? Ma foi, si les autorités devaient nous y garder pour toujours, je ne sais pas

trop si, à condition qu'elles nous donnent de quoi manger et boire, beaucoup d'entre nous auraient été pressés d'en partir. Dans cette maison « du repos et du rire », il y avait des hommes de toutes les classes et de tous les rangs, comme dans toutes les prisons d'Irlande, comme dans toutes les prisons où étaient enfermés des détenus politiques irlandais — d'opulents commerçants, des docteurs, des professeurs, des avoués, des banquiers, des universitaires, des boutiquiers, des mécaniciens, des marchands de toute sorte, des fermiers — et même des ministres d'Etat en herbe et des juges. Qui aurait pu être triste dans un tel milieu? Quant au moral, il n'y avait pas, dans toute cette prison, pleine à craquer, un seul homme qui laissât voir la plus petite trace de désespoir ou de découragement, même si l'on tient compte du fait que Kilmainham n'était plus à l'époque qu'une caricature de prison.

Après notre nuit blanche, nous circulâmes dans la prison, visitant au passage tous les points intéressants, tels que le lieu des exécutions de 1916. Nous pénétrâmes de force dans la salle de l'échafaud, et, avant que les autorités aient pu s'en rendre compte, celui-ci fut mis en pièces et ses morceaux répartis entre nous à titre de souvenirs. Les temps étaient bien changés. Des centaines de prisonniers politiques, réunis dans la prison qui avait joué un rôle si proéminent dans l'histoire terrible de l'Irlande, brisaient le principal instrument utilisé par les gouvernants britanniques pour briser la force d'âme des Irlandais, et cela, en la

présence de soldats britanniques! Quiconque eût osé prophétiser, six mois plus tôt, un tel changement, aurait été raisonnablement considéré comme relevant des médecins pour lunatiques. Et pourtant c'est ce qui arriva. Epoque terrible, certes, mais non dépourvue d'un côté humoristique.

Je doute fort qu'il eût été possible de rivaliser avec les événements qui se passèrent en Irlande pendant ces quelques années si pleines d'incidents. Ici, à Kilmainham, se trouvaient deux hommes recherchés partout pour participation au meurtre d'officiers britanniques à Dublin. Ils étaient internés sous un faux nom (chose fréquente dans les geôles d'Irlande et dans les camps d'internement à cette époque), échappant à toutes les recherches parce qu'ils étaient en prison. Je rencontrai aussi mes deux compagnons de captivité de Londres, ceux qui avaient été détenus six mois auparavant à Scotland Yard; nous pûmes échanger des souvenirs, mais plus ouvertement et plus librement cette fois. Il y avait des revolvers et des munitions pour les prisonniers, à Kilmainham comme à Montjoie, avec cette différence qu'à Kilmainham les prisonniers les portaient sur soi ou les avaient à bonne portée, sur place. Le but en était le même qu'à Montjoie : causer du désordre si les pourparlers de paix échouaient.

Kilmainham connut aussi des évasions, dont la plus notable fut celle d'un certain Teeling, qui réussit à s'enfuir la veille même du jour fixé pour son exécution; un char de combat pénétra dans la prison et ses

occupants exhibèrent des documents paraissant authentiques, prescrivant la remise entre leurs mains de Teeling. Celui-ci leur fut effectivement confié; ce ne fut qu'après le départ sans encombre du char de combat, que l'on s'aperçut que ses occupants étaient non pas des militaires, mais des francs-tireurs déguisés. Un sergent de la garde et quelques soldats avaient joué un rôle dans cette évasion. Ils avaient été manœuvrés avec adresse par le service secret du Sinn Féin et avaient consenti à prêter leur concours.

Enfin parut le jour fameux où tous les prisonniers, au garde-à-vous, attendirent l'ordre de reprendre leur liberté. Je ne peux décrire mes propres sentiments, ni toutes les idées qui me traversèrent l'esprit. Je suppose qu'on aurait pu en dire autant des centaines d'autres détenus, rassemblés à l'intérieur des murs de Kilmainham; ma plume se refuse à décrire quelles étaient nos sensations, que pouvait signifier pour nous la liberté.

Par petits groupes, nous nous avançâmes vers les grilles; lorsque résonna le cliquetis des clés dans les serrures, nous fûmes assourdis par les cris de joie des milliers de personnes assemblées à l'extérieur de l'enceinte, dont certaines avaient attendu là toute la nuit pour apercevoir un instant les hommes qui avaient souffert pour la cause irlandaise. D'autres étaient là pour accueillir leurs parents ou amis au terme de leur captivité, et pour apprendre de leur propre bouche quel avait été leur sort. Quel accueil! Il n'y a pas de mots pour l'exprimer. Il y avait là des

gens hors d'eux, littéralement fous de joie; ils nous souhaitèrent une bienvenue à laquelle il n'était pas possible de se méprendre. Chacun voulait nous serrer les mains, les femmes et les jeunes filles nous entouraient, essayaient de nous embrasser, et beaucoup y réussirent. C'en était gênant. On nous saluait du titre de héros et de martyrs, on nous traitait comme tels.

Avant de quitter la prison, l'on nous donna des billets de chemin de fer pour nos destinations respectives — la mienne était ma ville natale dans l'Ulster. — Ces tickets nous furent remis par un officier, qui nous serra cordialement la main et nous souhaita bonne chance.

Parmi ceux qui attendaient notre retour à la liberté, se trouvaient encore quelques chefs de l'I. R. A. du district, qui nous aidèrent à nous frayer un passage à travers la foule et nous conduisirent à la ville où, en maint endroit, l'événement fut congrûment célébré.

Les images de ces scènes finales resteront toujours gravées dans ma mémoire. En me les rappelant maintenant, dans la paix et le calme de la vie actuelle, je puis revivre parfois l'excitation et l'enthousiasme, les craintes, les joies et les espoirs de cette période de mon existence où j'étais franc-tireur du Sinn Fein.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
CHAPITRE PREMIER. — LES DIFFÉRENTS MOUVEMENTS POLITIQUES EN GRANDE-BRETAGNE, LEURS BUTS ET LEURS RELATIONS	49
CHAPITRE II. — LES ÉVÉNEMENTS LIMINAIRES QUI ME CONDUISIRENT AU SINN FEIN, ET MON AVANCEMENT DANS CETTE ORGANISATION	57
CHAPITRE III. — MON INITIATION A L'I. R. A. ET MES PROMOTIONS SUCCESSIVES	64
CHAPITRE IV. — CONFISCATION DE LEURS PASSEPORTS ET DE LEURS BILLETS AUX ÉMIGRANTS IRLANDAIS DANS LES HOTELS DE LIVERPOOL, AVANT LEUR DÉPART POUR L'AMÉRIQUE. COMMENT UNE EXISTENCE SEMI-BOHÉMIENNE SERT LES DESSEINS DE L'I. R. A.	86
CHAPITRE V. — INTIMITÉ AVEC UN CHEF FAMEUX DE L'I. R. A. JE DEVIENS MEMBRE DE L'I. R. B.	97
CHAPITRE VI. — PLANS ET PRÉPARATIFS CONTRE LA GRANDE-BRETAGNE; DESTRUCTION D'ENTREPOTS, NAVIRES, BATIMENTS PUBLICS, ETC. TERREUR DANS CERTAINS DISTRICTS, EXÉCUTION D'ESPIONS, DE MEMBRES DES TROUPES AUXILIAIRES ET DE BLACK-AND-TANS EN ANGLETERRE. PARTICIPATION A L'INCENDIE DU DOMICILE DE BLACK-AND-TANS ET D'AUXILIAIRES A LIVERPOOL. COMMENT ÉCHOUA UNE SENSATIONNELLE TENTATIVE D'EXÉCUTION	100
CHAPITRE VII. — JE SUIS NOMMÉ DIRECTEUR DES OPÉRATIONS MILITAIRES DU SINN FEIN. CONTREBANDE DE MUNITIONS POUR L'I. R. A. D'IRLANDE. REPRÉSAILLES SANGUINAIRES SUR UN FERMIER DU LANDCASHIRE. DESTRUCTION DES LIGNES DE COMMUNICATIONS DANS LE MERSEYSIDE. NOTRE ROLE. FUITE SENSATIONNELLE A TRAVERS DES CORDONS DE POLICIERS ARMÉS	114
CHAPITRE VIII. — LES ÉVÉNEMENTS QUI PROVOQUÈRENT UNE PERQUISITION DANS MON LOGEMENT TEMPORAIRE. LA POLICE TROMPÉE. AU COURS DES INTERROGATOIRES. SURVEILLANCE SPÉCIALE. MON ARRESTATION, DUE A UNE RUSE DE LA POLICE. INTERROGATOIRES, RÉPONSES, EXPLICATIONS, ETC.	129

CHAPITRE IX. — MON TRANSFERT A SCOTLAND YARD. CE QUE J'Y VIS. ORDRES DE DÉPORTATION ET D'INTERNEMENT; LEURS SUITES. JE M'ÉLÈVE CONTRE LA LOI EN CONTESTANT LA VALIDITÉ D'UN ACTE DU PARLEMENT	144
CHAPITRE X. — D'AUTRES SOUVENIRS DU « YARD ». MON INTERROGATOIRE PAR SIR BASIL THOMSON. LES ÉVÉNEMENTS PRENNENT POUR MOI UN TOUR DRAMATIQUE. MON RETOUR AU MERSEYSIDE. JE SUIS ESCORTÉ PAR DES AGENTS DE SCOTLAND YARD. LE ROLE DU GOUVERNEMENT, OBJET D'UNE INTERPELLATION A LA CHAMBRE. JE SUIS TRADUIT DEVANT LES JUGES DE WALLASEY SOUS L'INCULPATION DE CRIME. CONSÉQUENCES INATTENDUES	153
CHAPITRE XI. — JE PRENDS CONGÉ DE MES GEÔLIERS ANGLAIS. MON INTERNEMENT EN IRLANDE. ESCORTE DE BLACK-AND-TANS. LA « GUERRE » CONTINUE A L'INTÉRIEUR DE LA PRISON. ESPIONNAGE ET CONTRE-ESPIONNAGE. ÉTONNANTES RAMIFICATIONS DU RÉSEAU D'ESPIONNAGE SINN FEIN. INDISCIPLINE FLAGRANTE. IDYLLES DE PRISON	161
CHAPITRE XII. — QUELQUES ÉVASIONS SENSATIONNELLES; COMMENT ELLES FURENT PRÉPARÉES. PROJETS ET TENTATIVES D'ÉVASION. JE SUIS TRANSFÉRÉ DANS UNE CELLULE LUXUEUSE PLEINE DE SOUVENIRS HISTORIQUES. LA VIGILANCE DES AUXILIAIRES MISE EN DÉFAUT GRACE AUX HABILES MESURES DU SERVICE SECRET DU SINN FEIN. LA GRÈVE DE LA FAIM; CE QUE J'EN PENSE COMME MESURE DE DÉFENSE. DESCRIPTION VÉCUE DES SOUFFRANCES QU'ENDURE UN GRÉVISTE DE LA FAIM DANS LES PREMIÈRES PÉRIODES	172
CHAPITRE XIII. — COMMENT LES PRISONNIERS ACCUEILLIRENT LA NOUVELLE DE LA TRÊVE. DE LA TRÊVE AU TRAITÉ. PLANS DÉTAILLÉS D'ATTENTATS EN MASSE A L'INTÉRIEUR DES PRISONS EN CAS D'ÉCHEC DES NÉGOCIATIONS	182
CHAPITRE XIV. — L'ÉPISODE FINAL DU DRAME. UN CONFLIT DE HUIT SIÈCLES ENTRE L'IRLANDE ET LA GRANDE-BRETAGNE. COMMENT LA BONNE NOUVELLE EST ACCUEILLIE EN PRISON. EXPÉRIENCES UNIQUES EN UNE AUTRE PRISON. DERNIÈRES HEURES DE CAPTIVITÉ ET RETOUR A LA LIBERTÉ	186